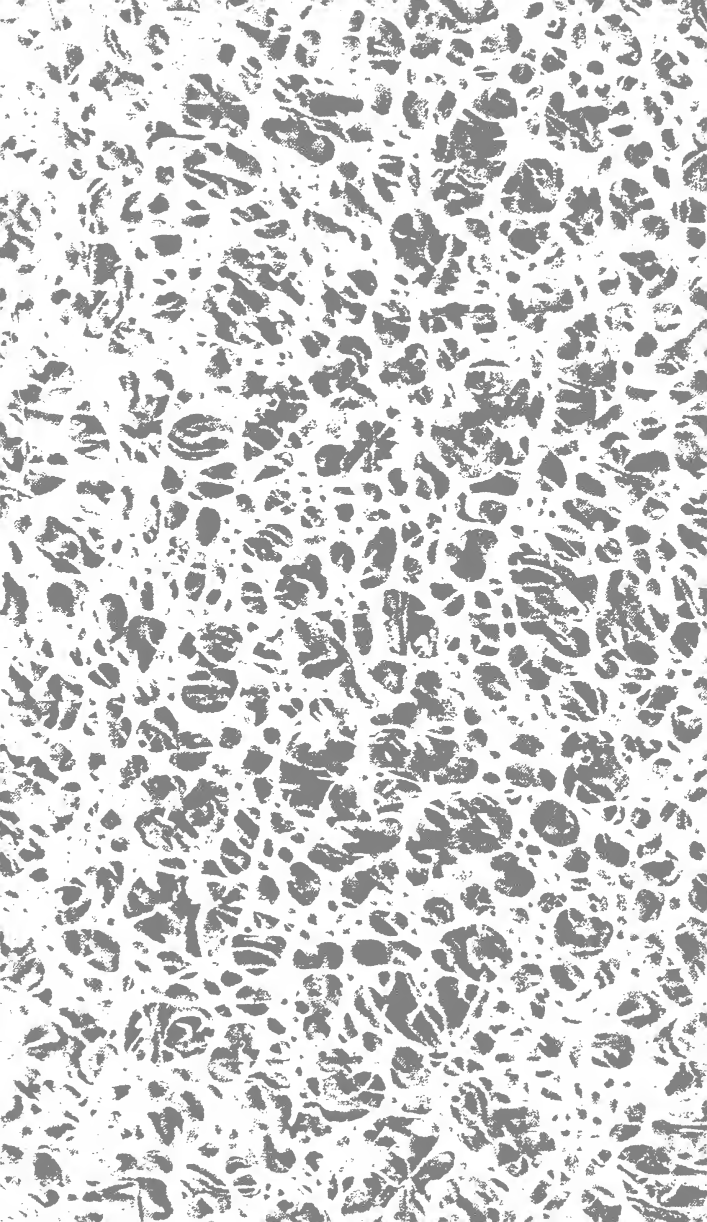
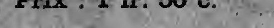






COLLECTION A 1f 50.

GEORGE SAND

SOUVENIRS

ET

IMPRESSIONS

LITTÉRAIRES



HISTOIRE — PARIS — ROMANS — VOYAGES — 18 Rue Jacob. 18 — SCIENCES

LIBRAIRIE

J. HETZEL ET Cie

On ne connaissait que l'antagonisme d'*Elle* et *Lui; le* docteur Pagello n'avait pas été tiré de son ombre. On n'avait pas exhumé la phalange des amants défunts. A Jules Sandeau et à Musset, on n'avait pas adjoint officiellement pour ainsi dire Michel de Bourges, et Gustave Planche, et Mérimée, et Pierre Leroux, et l'abbé de Lamennais, et Chopin, et je crois aussi M. Rollinat le père, successeur immédiat du docteur Pagello ! On ne voit pas ce que l'histoire littéraire a pu gagner à ce déballage, à cet inventaire d'alcôve, à ce recensement des gardes du corps de George Sand. Cela n'ajoute ni n'enlève rien au talent de la romancière, mais cela permet de juger — et de condamner aussi — le mauvais goût des fureteurs qui s'attachent aux illustres mémoires sous prétexte de les mieux éclairer et, en réalité, pour les salir.

On va relire pendant quelques jours les œuvres de George Sand ; il faudra lire aussi un livre fort bien fait de M. Gaston Maugras : *les Demoiselles de Verrières*, dont une nouvelle édition vient de paraître à la librairie Plon, après l'épuisement, déjà ancien, de la première édition in-8°, qui fut très remarquée et que je signalai à cette place. Ceci se rattache à George Sand, l'une des demoiselles de Verrières ayant eu de ses amours avec le maréchal de Saxe une fille qui épousa Dupin de Francueil, le fermier-général, et fut la grand'mère de l'auteur d'*Indiana*.

Elle et Lui

par George SAND

Elle et Lui, c'est le grand roman d'amour du siècle, celui où débordent à chaque page tour à tour la passion et le sentiment, où l'amour est décrit dans tout ce qu'il a de violent, d'égoïste, d'incohérent, parfois de haineux et tantôt de tendre et de doux, de maternel chez la femme, de protecteur puis d'humble chez l'homme, et c'est ainsi que le roman d'amour des deux peintres Thérèse Jacques et Laurent de Fauvel est l'éternel roman d'amour.

Ajoutons qu'il n'en est pas seulement le plus beau, mais aussi le plus douloureux, parce qu'il fut, chacun le sent, vécu et souffert. Les deux peintres sont en effet les fidèles portraits de deux des plus illustres génies littéraires du siècle. **Elle et Lui** n'est qu'une confession singulièrement prenante et émouvante jusqu'à l'angoisse. On comprend dès lors tout l'intérêt qui s'attache à tant de titres, à ce livre qui est un cri d'amour, à ce roman qui fut la vie. C'est une œuvre capitale du dix-neuvième siècle à tous égards. La Nouvelle Collection Illustrée Calmann-Lévy ne pouvait pas ne pas la publier.

SOUVENIRS

ET

IMPRESSIONS LITTÉRAIRES

PAR

GEORGE SAND



PARIS

LIBRAIRIE INTERNATIONALE

13, RUE DE GRAMMONT, 13

J. HETZEL ET A. LACROIX, ÉDITEURS



IMPRESSIONS LITTÉRAIRES

AVERTISSEMENT

Nous continuons à recueillir dans ce volume des écrits de George Sand qui n'existaient que dispersés. Quelques-uns, devenus très-rares, sont extrêmement recherchés; nous citerons entre autres les éloquentes *Lettres à Marcie,* aujourd'hui presque introuvables et si dignes d'être lues.

Dans cette présente série figure en outre, comme une véritable curiosité littéraire, une sorte d'histoire des livres de George Sand formée avec les jugements que l'auteur a portés lui-même sur chacune de ses principales œuvres. La justesse et la force de ces courtes appréciations n'ont d'égale que leur sincérité; en les lisant l'une après l'autre, on aura

en abrégé le plus bel examen qu'une haute et féconde intelligence ait jamais fait de ses créations. Si l'on a loué Chateaubriand d'avoir entrepris quelque chose de pareil, George Sand méritait à meilleur titre d'être suivi avec intérêt dans cette revue si noble et si simplement conduite. Là, rien de théâtral, nulle affectation, mais les vues d'un artiste expérimenté et les aveux d'un talent qui a le droit de s'expliquer sur lui-même sans plus de réticences que de prétentions. L'art et la sagesse philosophique inspirent toutes ces pages, comme la ferveur religieuse animait saint Augustin dans un livre où il appréciait de même une à une ses propres publications. Des deux parts, une conviction profonde dicte à des écrivains de premier ordre les paroles les plus vraies et les plus modestes dans une cause où leur personnalité disparaît devant les œuvres qu'ils ont accomplies. Ils ont tous deux permission plénière de se juger, parce qu'ils se jugent en maîtres, avec un détachement merveilleux et avec une liberté que personne ne s'arrogerait à leur égard.

LES ÉDITEURS.

ESSAI

SUR

LE DRAME FANTASTIQUE

GŒTHE — BYRON — MICKIEWICZ

Le vrai nom qui conviendrait à ces productions étranges et audacieuses, nées d'un siècle d'examen philosophique, et auxquelles rien dans le passé ne peut être comparé, serait celui de *drame métaphysique*. Parmi plusieurs essais plus ou moins remarquables, trois se placent au premier rang : *Faust,* que Gœthe intitule *tragédie, Manfred*, que Byron nomme *poëme dramatique ,* et la troisième partie des *Dziady*, que Mickiewicz désigne plus légèrement sous le titre d'*acte.*

Ces trois ouvrages sont, j'ose le dire, fort peu connus en France. *Faust* n'est bien compris que de ce

qu'on appelle l'aristocratie des intelligences; *Manfred* n'a guère contribué, même en Angleterre, à la gloire de Byron, quoique ce soit peut-être le plus magnifique élan de son génie. Jeté comme complément dans le recueil de ses œvres, s'il a été lu, il a été déclaré inférieur au *Corsaire*, au *Giaour*, à *Childe-Harold*, qui n'en sont pourtant que des reflets arrangés à la taille de lecteurs plus vulgaires, ou des essais encore incomplets dans la pensée du poëte. Quant à cet acte des *Dziady*, d'Adam Mickiewicz, je crois pouvoir affirmer qu'il n'a pas eu cent lecteurs français, et je sais de belles intelligences qui n'ont pas pu ou qui n'ont pas voulu le comprendre.

Est-ce que la France est indifférente ou antipathique aux idées sérieuses qui ont inspiré ces ouvrages? Non, sans doute. Dieu me préserve d'accorder à l'Allemagne cette supériorité philosophique à laquelle le moindre de nos progrès politiques donne un si éclatant démenti, car je ne comprends rien à une sagesse qui ne rend pas sage, à une force qui ne rend pas fort, à une liberté qui ne rend pas libre; mais je crains que la France ne soit beaucoup trop classique pour apprécier de longtemps le fond des choses, quand la forme ne lui est pas familière. Quand *Faust* a paru, l'esprit académicien qui régnait encore s'est récrié sur le désordre, sur la bizarrerie, sur le décousu, sur l'obscurité de ce chef-d'œuvre; et tout cela, parce que la forme était une innovation, parce

que le plan, libre et hardi, ne rentrait dans aucune de nos habitudes consacrées par la règle, parce que *Faust* ne pouvait pas être mis à la scène, que sais-je? parce que l'Académie en était encore à l'*Art poétique* de Boileau, qui certes n'eût pas compris, et eût été très-bien fondé, de son temps, à ne pas comprendre ce mélange de la vie métaphysique et de la vie réelle qui fait la nouveauté et la grandeur de la forme de *Faust*.

Il ne fut peut-être donné qu'à un seul contemporain de Gœthe de comprendre l'importance et la beauté de cette forme, et ce contemporain, ce fut le plus grand poëte de l'époque, ce fut lord Byron. Aussi n'hésita-t-il pas à s'en emparer; car, aussitôt émise, toute forme devient une propriété commune que tout poëte a droit d'adapter à ses idées; et ceci est encore la source d'une grave erreur, dans laquelle est tombée trop souvent la critique de ces derniers temps. Elle s'est imaginé devoir crier à l'imitation ou au plagiat, quand elle a vu les nouveaux poëtes essayer ce nouveau vêtement que leur avait taillé le maître, et qui leur appartenait cependant aussi bien que le droit de s'habiller à la mode appartient au premier venu, aussi bien que le droit d'imiter la forme de Corneille ou de Racine appartient encore, sans que personne le conteste, à ceux qui s'intitulent aujourd'hui les conservateurs de l'art.

Et cependant on n'avait pas crié au plagiat lors-

que Molière et Racine avaient traduit littéralement des pièces quasi-entières d'Aristophane et des tragiques grecs. C'est que le siècle de nos vrais classiques avait été plus tolérant et plus naïf que le nôtre, et c'est pourquoi ce fut un grand siècle.

Byron prit donc la forme du *Faust,* à son insu sans doute, par instinct ou par réminiscence ; mais, quoiqu'il ait récusé la véritable source de son inspiration pour la reporter au *Prométhée* d'Eschyle (qui, disons-le en passant, lui a inspiré la plus faible partie de *Manfred*), il n'en est pas moins certain que la forme appartient tout entière à Gœthe : la forme, et rien de plus. Mais pour faire comprendre la distinction que j'établirai plus tard entre ces poëmes, je dois remettre sous les yeux des lecteurs le jugement de Gœthe sur *Manfred,* et celui de Byron sur lui-même.

JUGEMENT DE GŒTHE

Tiré du journal L'ART ET L'ANTIQUITÉ

La tragédie de Byron, *Manfred,* me paraît un phénomène merveilleux et m'a vivement touché. Ce poëte métaphysicien s'est approprié mon *Faust,* et il en a tiré une puissante nourriture pour son amour hypocondriaque. Il s'est servi pour ses propres passions des motifs qui poussaient le docteur, de telle façon qu'aucun d'eux ne paraît identique, et c'est précisément à cause de cette transformation que je ne puis assez admirer son génie. Le tout est si complétement renouvelé, que ce serait une tâche

intéressante pour la critique, non-seulement de noter ces altérations, mais leur degré de ressemblance ou de dissemblance avec l'original. L'on ne peut nier que cette sombre véhémence et ce désespoir exubérant ne deviennent, à la fin, accablants pour le lecteur; mais, malgré cette fatigue, on se sent toujours pénétré d'estime et d'admiration pour l'auteur.

FRAGMENT DE LETTRE DE LORD BYRON A SON ÉDITEUR

Juin 1820

Je n'ai jamais lu son *Faust*, car je ne sais pas l'allemand; mais Matthew Lewis, en 1816, à Coligny, m'en traduisit la plus grande partie de vive voix, et j'en fus naturellement très-frappé; mais c'est le Steinbach, la Jungfrau et quelques autres montagnes, bien plutôt que *Faust*, qui m'ont inspiré *Manfred*. La première scène, cependant, se trouve ressembler à celle de *Faust*.

AUTRE FRAGMENT

1817

J'aimais passionnément le *Prométhée* d'Eschyle. Lorsque j'étais enfant, c'était une des pièces grecques que nous lûmes trois fois dans une année à Harrow. Le *Prométhée*, *Médée* et *les Sept chefs devant Thèbes* sont les seules tragédies qui m'aient jamais plu. Le *Prométhée* a toujours été tellement présent à ma mémoire, que je puis facilement concevoir son influence sur tout ce que j'ai écrit; mais je récuse Marlow et sa progéniture, vous pouvez m'en croire sur parole.

Je ne comprends pas plus l'assertion de Gœthe se croyant imité, que les dénégations de Byron craignant d'être accusé d'imitation. D'abord la ressemblance des deux drames, quant à la forme, ne me paraît pas aussi frappante qu'il plaît à Gœthe de le dire. Cette forme n'est qu'un essai dans *Faust,* essai magnifique, il est vrai, mais que l'on voit élargi et complété dans *Manfred.* Ce qui fait la nouveauté et l'originalité de cette forme, c'est l'association du monde métaphysique et du monde réel. Ces deux mondes gravitent autour de *Faust* et de *Manfred* comme autour d'un pivot. Ce sont deux milieux différents, et cependant étroitement unis et habilement liés, où se meuvent tantôt la pensée, tantôt la passion du type Faust ou du type Manfred. Pour me servir de la langue philosophique, je pourrais dire que Faust et Manfred représentent le *moi* ou le sujet; que Marguerite, Astarté et toutes les figures réelles des deux drames représentent l'objet de la vie du *moi;* enfin que Méphistophélès, Némésis, le sabbat, l'esprit de Manfred et tout le monde fantastique qu'ils traînent après eux, sont le rapport du *moi* au *non moi,* la pensée, la passion, la réflexion, le désespoir, le remords, toute la vie du moi, toute la vie de l'âme, produite aux yeux, selon le privilége de la poésie, sous des formes allégoriques et sous des noms consacrés par les croyances religieuses chrétiennes ou païennes, ou par les supersti-

tions du moyen âge. Cette représentation du monde intérieur, ce grand combat de la conscience avec elle-même, avec l'effet produit sur elle par le monde extérieur dramatisé sous des formes visibles, est d'un effet très-ingénieux et très-neuf.

Oui, neuf, malgré le Prométhée d'Eschyle, malgré les furies d'Oreste et tout le monde fantastique des anciens, malgré les spectres d'Hamlet, de Banco et de Jules-César, malgré, enfin, le don Juan de Molière et le don Juan de Mozart. Toute cette intervention du remords ou de la fatalité dans l'action dramatique sous la forme de larves et de démons a été de tout temps du domaine de la poésie, et Voltaire, le plus froid et le plus positif des écrivains dramatiques, n'a pas dédaigné de reproduire à la scène l'ombre de Ninus. Mais dans les anciens comme dans les modernes qui les ont imitées ou reproduites, ces apparitions n'ont pas le caractère purement métaphysique que Gœthe leur a donné. Elles tiennent à des croyances ou à des superstitions contemporaines, et si les intelligences supérieures en ont saisi le sens allégorique, les masses qui ont assisté à leur représentation scénique les ont prises au sérieux. Les femmes enceintes avortaient à la représentation d'Oreste tourmenté par les furies. Au temps de Shakespeare, l'ombre d'Hamlet produisait plus d'effroi et d'émotion qu'elle n'éveillait de réflexions philosophiques, et au temps de Molière, la statue du

commandeur, malgré le comique au milieu duquel elle se présentait, faisait encore passer un certain frisson dans les veines des spectateurs. Quelle qu'ait été la pensée frivole ou sérieuse de tous ceux qui, avant Gœthe, avaient fait intervenir des êtres surnaturels dans l'action dramatique, il est certain qu'ils ont eu recours à cette intervention comme moyen dramatique bien plus que comme moyen philosophique. Ils ont eu, sans doute, en ceci, une pensée de haute moralité ou de critique incisive; mais cette pensée n'était pas la pensée fondamentale de leur œuvre, comme il a plu à la critique moderne de le croire. Il n'en pouvait pas être ainsi, et le temps montrera que nos interprétations du XIX[e] siècle sur les mystères des poésies antérieures, comme sur les mythes historiques, ont manqué de circonspection, et sont, en grande partie, très-arbitraires. Malgré l'ingénieuse explication d'Hamlet par Gœthe, je suis persuadé que Shakespeare a conçu son magnifique drame beaucoup plus naïvement que Gœthe ne put se le persuader, et que ce qui semblait à celui-ci si subtil et si mystérieux dans le héros de Shakespeare, avait une explication très-claire et très-ingénue dans les idées superstitieuses de son temps. Autrement, comment concevoir l'immense popularité des drames les plus profonds de Shakespeare? Il faudrait supposer un public composé de métaphysiciens et de philosophes, assistant à la première re-

présentation d'*Hamlet* ou de *Macbeth*. Or, malgré le progrès des temps, John Bull serait encore aujourd'hui fort scandalisé des interprétations fines et poétiques de Gœthe ; et le bon Shakespeare, lui-même, beaucoup plus artiste et beaucoup moins sceptique qu'on ne le croit en Allemagne et en France, serait sans doute émerveillé, s'il revenait à la vie, de lire tout ce qui s'est publié en tête ou en marge de nos traductions depuis vingt ans.

Tout *Hamlet,* tel qu'il est analysé dans *Wilhem Meister,* appartient donc à Gœthe, et non à Shakespeare, de même que tout le *Don Juan* de Mozart, tel qu'il est analysé dans le conte d'Hoffmann, appartient à Hoffmann et nullement à Mozart, nullement à Molière, nullement à la chronique espagnole, de même encore que *Faust* n'appartient ni à la chronique germanique, ni à Marlow, ni à Widmann, ni à Klinger, mais à Gœthe seul. Et c'est ici le lieu de dire que *Faust* est né de l'*Hamlet* de Shakespeare indirectement, vu qu'il est né directement de l'*Hamlet* de Gœthe dans *Wilhem Meister*, heureux témoignage du génie puissant et créateur de Gœthe, qui, ne trouvant pas encore suffisante la grandeur d'*Hamlet,* a su s'élever à la taille du génie de son siècle et lui donner un héritier tel que *Faust!*

Le drame de *Faust* marque donc, à mes yeux, une limite entre l'ère du fantastique *naïf* employé de *bonne foi* comme ressort et effet dramatique, et

l'ère du fantastique profond employé philosophiquement comme expression métaphysique, et..... dirai-je religieuse? Je le dirai, car ces grands ouvrages dont j'ai à parler appartiennent à la philosophie, c'est-à-dire à la religion de l'avenir, le scepticisme de Gœthe, comme le désespoir de Byron, comme la sublime fureur de Mickiewicz.

Mais nous n'en sommes pas encore là. Je demande hardiment, vu mon inaptitude à écrire sur ces matières, qu'on me pardonne la longueur de ces développements sur une simple question de forme. Il ne me semble pas que ma tâche soit frivole. Il ne s'agit de rien moins que de restituer à deux des plus grands poëtes qui aient jamais existé, la part d'originalité qu'ils ont eue chacun en refaisant ce qu'il a plu à la critique d'appeler le même ouvrage. Je m'imagine accomplir un devoir religieux envers Mickiewicz en suppliant la critique de bien peser ses arrêts quand de tels noms sont dans la balance.

Ainsi toute l'Europe littéraire a cru Gœthe sur parole lorsqu'il a décrété, avec une bienveillance superbe, que Byron s'était *approprié son Faust, et qu'il s'était servi pour ses propres passions, des motifs qui poussaient le docteur*. Byron lui-même était effrayé de cette ressemblance qui frappait Gœthe, lorsqu'il écrivait avec une légèreté affectée : « Sa première scène, cependant, *se trouve ressembler* à celle de *Faust.* » Ainsi le peu de critiques français

qui ont daigné jeter les yeux sur la magnifique improvisation de Mickiewicz, ont dit à la hâte : « Ceci est encore une contrefaçon de *Faust,* » comme Gœthe avait dit que *Faust* était l'*original* de *Manfred.* Eh bien ! soit : *Faust* a servi de modèle dans l'art du dessin dramatique à Byron et à Mickiewicz, comme Eschyle à Sophocle et à Euripide, comme Cimabue dans l'art de la peinture à Raphaël et à Corrége, et leurs drames ressemblent à celui de Gœthe beaucoup moins qu'une pièce classique quelconque en cinq actes et en vers ne ressemble à une autre pièce classique quelconque en vers et en cinq actes, comme *Athalie* ressemble au *Cid,* comme *Polyeucte* ressemble à *Bajazet,* etc. Le drame métaphysique est une forme. Elle a été donnée; elle est retombée dans le domaine public le jour où elle a été conçue, et il ne dépendait pas plus de Gœthe de s'en faire le gardien jaloux, qu'il ne dépend de ceux qui s'en serviront après lui d'ôter quelque chose à la gloire de l'avoir trouvée. C'est une invention dont l'honneur revient à Gœthe et qui lui a été payée par d'assez magnifiques apothéoses. Maintenant elle appartient à l'avenir, et l'avenir lui donnera, comme Byron et Mickiewicz ont déjà commencé à le faire, les développements dont elle est susceptible.

J'ai essayé de prouver qu'il n'y avait ni plagiat ni servilité à modeler son œuvre sur une forme connue. Il me reste à prouver que le fond, la portée et l'exé-

cution des trois drames métaphysiques dont je m'occupe, diffèrent essentiellement. Je ne reviendrai plus au point de vue de la défense des deux grands poëtes prétendus imitateurs du premier. Je m'efforcerai de faire ressortir, quant au fond et quant à la forme, le grand progrès philosophique et religieux que signalent ces trois poëmes, nés pourtant à des époques très-rapprochées.

FAUST

Gœthe ne vit et ne put voir dans l'homme qu'une victime de la fatalité; soit qu'il croupît dans l'ignorance, soit qu'il s'élevât par la science, l'homme lui sembla devoir être le jouet des passions et la victime de l'orgueil. Il ne reconnut qu'une puissance dans l'univers, l'inflexible réalité. Gœthe ferma le siècle de Voltaire, avec un éclat qui effaça Voltaire lui-même. « On sent dans cette pièce, dit Mme de Staël en parlant de *Faust* et en le comparant *à plusieurs écrits de Voltaire,* une imagination d'une tout autre nature; ce n'est pas seulement le monde moral tel qu'il est qu'on y voit anéanti, mais c'est l'enfer qui est mis à sa place. Il y a une puissance de sorcellerie, une pensée de mauvais principe, un enivrement du mal, un égarement de la pensée, qui fait frissonner, rire et pleurer tout à la fois. Il semble que, pour un

moment, le gouvernement de la terre soit entre les mains du démon. Vous tremblez, parce qu'il est impitoyable; vous riez, parce qu'il humilie tous les amours-propres satisfaits; vous pleurez, parce que la nature humaine, ainsi vue des profondeurs de l'enfer, inspire une pitié douloureuse. »

Ce passage est beau et bien senti. Gœthe, tout disciple de Voltaire qu'il est, le laisse bien loin derrière lui dans l'art de rapetisser Dieu et d'écraser l'homme : c'est que Gœthe a de plus que Voltaire la science et le lyrisme, armes plus puissantes que l'esprit, et auxquelles il joint encore l'esprit, dernière flèche acérée qu'il tourne contre la patience de Dieu aussi bien que contre la misère de l'homme.

Certes, Gœthe passe pour un grand poëte, et le nier semblerait un blasphème. Cependant, dans les idées que nous nous faisons d'un idéal de poëte, Gœthe serait plutôt un grand artiste ; car nous, nous ne concevons pas un poëte sans enthousiasme, sans croyance ou sans passions, et la puissance de Gœthe, agissant dans l'absence de ces éléments de poésie, est un de ces prodiges isolés qui impriment une marche au talent plus qu'aux idées. Gœthe est le vrai père de cette théorie, tant discutée et si mal comprise de part et d'autre, de *l'art pour l'art*. C'est un si puissant artiste que ses défauts seuls peuvent être imités, et qu'en faisant, à son exemple, de *l'art pour l'art,* ses idolâtres sont arrivés à ne rien faire

du tout. Cette théorie de Gœthe ne devait pas et ne pouvait pas avoir d'application puissante dans d'autres mains que les siennes : ceci exige quelques développements.

Je ne sais plus qui a défini le poëte, un composé d'artiste et de philosophe : cette définition est la seule que j'entende. Du sentiment du beau transmis à l'esprit par le témoignage des sens, autrement dit *du beau matériel,* et du sentiment du beau conçu par les seules facultés métaphysiques de l'âme, autrement dit *du beau intellectuel,* s'engendre la poésie, expression de la vie en nous, ingénieuse ou sublime, suivant la puissance de ces deux ordres de facultés en nous. L'idéal du poëte serait donc, à mes yeux, d'arriver à un magnifique équilibre des facultés artistiques et philosophiques ; un tel poëte a-t-il jamais existé? Je pense qu'il est encore à naître. Faibles que nous sommes, en ces jours de travail inachevé, nous sentons toujours en nous un ordre de facultés se développer aux dépens de l'autre. La société ne nous offre pas un milieu où nos idées et nos sentiments puissent s'asseoir et travailler de concert. Une lutte acharnée, douloureuse, funeste, divise les éléments de notre être et nous force à n'embrasser qu'une à une les faces de cette vie troublée, où notre idéal ne peut s'épanouir. Tantôt, froissés dans les aspirations de notre âme et remplis d'un doute amer, nous sentons le besoin de fuir la réflexion positive

et le spectacle des sociétés humaines; nous nous rejetons alors dans le sein de la nature éternellement jeune et belle, nous nous laissons bercer dans le vague des rêveries poétiques, et, nous plaçant pour ainsi dire tête à tête avec le créateur au sein de la création, aspirant par tous nos pores ce qu'Oberman appellerait *l'impérissable beauté des choses,* nous nous écrions avec Faust, dans la scène intitulée *Forêts et Cavernes :* « Sublime esprit, tu m'as donné, tu m'as donné tout, dès que je te l'ai demandé... tu m'as livré pour royaume la majestueuse nature et la force de la sentir, d'en jouir. Non, tu ne m'as pas permis de n'avoir qu'une admiration froide et interdite : en m'accordant de regarder dans son sein profond, comme dans le sein d'un ami, tu as amené devant moi la longue chaîne des vivants, et tu m'as instruit à reconnaître mes frères dans le buisson tranquille, dans l'air, dans les eaux... »

Dans cette disposition nous sommes artistes ; dans cette disposition Gœthe était panthéiste, ce qui n'est qu'une certaine manière d'envisager la nature en artiste, en grand artiste, il est vrai.

Mais la solitude et la contemplation ne suffisent pas plus à nos besoins qu'elles ne suffisent à ceux de Faust, et ce n'est pas la voix de Méphistophélès qui vient nous arracher à ces retraites, c'est la voix même de l'humanité qui vient nous crier comme lui : *Comment donc aurais-tu, pauvre fils de la terre,*

passé ta vie sans moi? En effet, nous sentons que toutes nos aspirations vers la Divinité sont impuissantes, que nous travaillons à nous élever jusqu'à elle hors de la voie qu'elle nous a assignée. Nous sentons que cette belle nature n'est rien sans l'action de l'humanité, à qui Dieu a confié le soin de continuer l'œuvre de la création. En vain notre imagination peuple ces solitudes de rêves enchantés : les anges du ciel ne descendent pas à notre voix. Notre puissance ne peut évoquer ni les génies de l'air, ni les esprits de la terre. Nous savons trop bien que le génie qui protége la nature terrestre, que l'esprit qui alimente sa fécondité, que l'ange qui forme un lien entre la beauté inintelligente de la matière et la sagesse aimante de Dieu, nous savons bien que tout cela c'est l'homme, c'est l'être voué ici-bas au travail persévérant, et investi de l'intelligence active. D'ailleurs, notre vie ne se borne pas seulement à la faculté de voir et d'admirer le monde extérieur. Il faut qu'il aime, qu'il souffre, qu'il cherche la vérité à travers le travail et l'angoisse. C'est en vain qu'il voudrait se soustraire aux orages qui grondent sur sa tête; l'orage éclate dans son cœur, la société ou la famille le réclament, le lien des affections ne veut pas se rompre : il lui faut retourner à la vie!

Et bientôt recommence autour de nous le tumulte du monde; bientôt les sentiments humains s'agitent en nous plus héroïques ou plus misérables que

jamais; et si, dans cet ouragan qui nous entraîne, les pensées de notre cerveau et les besoins de notre cœur cherchent une foi, une vertu, une sagesse, un idéal quelconque, nos travaux d'esprit prennent une direction nouvelle. Ce sentiment du beau matériel, dont l'art était pour nous l'expression naguère, s'applique désormais, riche des formes que l'art nous inspire, à des sujets plus étendus et plus graves. Dans cette disposition nous sommes philosophes; nous serions vraiment poëtes si nous pouvions manier assez bien l'art pour en faire l'expression de notre vie métaphysique aussi bien que celle de notre vie poétique.

Mais cela serait un progrès que l'art n'a pu porter encore à un degré assez éminent pour vaincre les résistances du préjugé qui veut limiter la tâche de l'artiste-poëte à la peinture de la vie extérieure, lui permettant, tout au plus, d'entrer dans le cœur humain assez avant pour y surprendre le mystère de ses passions. Gœthe, le plus grand artiste littéraire qui ait jamais existé, n'a pas su ou n'a pas voulu le faire. Dans le plus philosophique et le plus abstrait de ses ouvrages, dans *Faust,* on le voit trop préoccupé de l'art pour être complétement ou du moins suffisamment philosophe. Dans ce poëme magnifique où rien ne manque d'ailleurs, quelque chose manque essentiellement, c'est le secret du cœur de Faust. Quel homme est Faust? Aucun de nous ne peut le

dire. C'est l'homme en général, c'est la lutte entre l'austérité et les passions, entre l'idéal et l'athéisme. Mais que cette lutte est faible, et comme le frivole esprit du doute l'emporte aisément sur cet homme mûri dans l'étude et la réflexion! Comme on voit le néant de cet homme, que Dieu pourtant appelle son serviteur, dans un prologue puéril et de mauvais goût, étroit portique d'un monument grandiose[1].

Il me cherche ardemment dans l'obscurité, et je veux bientôt le conduire à la lumière.

Si c'est de l'homme en général que la Divinité parle ainsi, il faut avouer que l'esprit de malice a beau jeu contre elle, et qu'il n'a qu'à effleurer la terre de son aile pour que la terre entière tombe en sa puissance. Si le fameux docteur Faust est là seulement en question, Dieu et le lecteur se trompent grandement au début, sur la puissance intellectuelle de ce sage que la moindre plaisanterie de Méphistophélès va déconcerter, que la moindre promesse de richesse et de luxure va précipiter dans l'abîme. Si c'est Gœthe lui-même dont la grande figure nous apparaît à travers celle du docteur, nous voici éclairés, et nous comprenons pourquoi, dans la forme et dans le fond de son œuvre, l'artiste est resté incom-

1. Sauf les strophes chantées dès le début par les trois archanges, qui sont d'une poésie sublime.

plet, obscur, embarrassé ou dédaigneux de se révéler. Nous comprenons pourquoi la chute de Faust est si prompte et le triomphe de Méphistophélès si naïf. Nous pensions assister à la lutte de l'idéal divin contre la réalité cynique; nous voyons que cette lutte ne peut se produire dans une âme toute soumise par nature à la réalité la plus froide. Là où il n'y avait pas de désirs exaltés, il ne peut arriver ni déception, ni abattement, ni transformation quelconque. Voilà pourquoi Gœthe ne m'apparaît pas comme l'idéal d'un poëte, car c'est un poëte sans idéal.

Il nous faut donc chercher le secret de Faust au fond du cœur de Gœthe. Alors que le poëte nous est connu, le poëme nous est expliqué. Sans cela, Faust est une énigme, il est empreint de ce défaut capital que l'auteur ne pouvait pas éviter, celui de ne pas agir conformément à la nature historique du personnage et au plan du poëme. Il y avait longtemps que Gœthe était intimement lié avec Méphistophélès, lorsqu'il imagina de raconter les prouesses de celui-ci à l'endroit du docteur Faust, et, s'il lui fut aisé de faire agir et parler le malin démon avec toute la supériorité de son génie, il lui fut impossible de faire de Faust un disciple de l'idéal détourné de sa route. Faust, entre ses mains, est devenu un être sans physionomie bien arrêtée, un caractère flottant, tourmenté, insaisissable à lui-même ; il n'a pas la

conscience de sa grandeur et de sa force; il n'a pas non plus celle de son abaissement et de sa faiblesse. Il est sans résistance contre la tentation; il est sans désespoir après sa chute. Son unique mal, c'est l'ennui; il est le frère aîné du spleenétique et dédaigneux Werther. Avant son pacte avec le diable, il s'ennuie de la sagesse et de la réflexion : à peine s'est-il associé ce compagnon *froid et fier,* qu'il s'ennuie encore plus de cette éternelle et monotone raillerie qui ne lui permet de s'abandonner naïvement ni à ses rêveries, ni à ses passions. Avant d'aimer Marguerite, il s'ennuyait de la solitude; depuis qu'il la possède, il ne l'aime plus, ou du moins il la néglige, il l'oublie, il sent le vide de toutes les choses humaines, et c'est Méphistophélès qui vient le rappeler à sa maîtresse : *Il me semble qu'au lieu de régner dans les forêts, il serait bon que le grand homme récompensât la pauvre fille trompée de son amour.* A quoi Faust répond : *Qu'est-ce que les joies du ciel dans ses bras? Qu'elle me laisse me réchauffer contre son sein, en sentirai-je moins sa misère? Ne suis-je pas le fugitif, l'exilé ?*

Puis il retourne vers elle, car il est bon, compatissant et juste ; et cette loyauté naturelle, que le démon ne peut vaincre en lui, est encore un trait distinctif du caractère de Gœthe, qui rend le personnage de Faust plus étrange et plus inconséquent. Où est le crime de Faust? Il est impossible d'imaginer

en quoi il a pu mériter l'abandon où Dieu le laisse, et en quoi il remplit ses engagements envers le diable. Son cerveau poursuit toujours un certain idéal de gloire et de puissance surhumaine qui n'est pas pourtant l'idéal divin ; il n'est ni assouvi ni entraîné par les passions que lui suggère l'esprit du mal. On ne voit pas en quoi il a trompé Marguerite. Il n'y a trace d'aucune promesse de sa part, ni d'aucune exigence intéressée de celle de la jeune fille. S'il se laisse ravir loin d'elle par les beautés de la solitude, quelques mots de Méphistophélès, instincts de concupiscence que Faust sait ennoblir par le remords, le ramènent auprès d'elle. Si Marguerite lui manifeste ses naïves terreurs, loin de la détacher de ses croyances, il tâche de la rassurer en lui expliquant les siennes propres, et il semble chérir en elle la candeur naïve et la pieuse ignorance. Si, bientôt entraîné de nouveau loin d'elle par l'inquiète curiosité, il s'élance sur le Broken, au milieu du sabbat magique, c'est-à-dire au milieu des passions délirantes, de la débauche et de la fausse gloire humaine (si spirituellement chantée par des girouettes et des étoiles tombées) ; l'horreur que lui inspirent le blasphème et l'obscénité vient le saisir dans les bras d'une impure beauté, pour faire passer devant ses yeux l'image fantastique de Marguerite. Ce passage du sabbat de Faust est étincelant d'esprit et admirable de terreur.

Méphistophélès à Faust qui a quitté la jeune sorcière. — Pourquoi as-tu donc laissé partir la jeune fille qui chantait si agréablement à la danse?

Faust. — Ah! au milieu de ses chants, une souris rouge s'est élancée de sa bouche.

Méphistophélès. — C'était bien naturel. Il ne faut pas faire attention à ça. Il suffit que la souris ne soit pas grise. Qui peut y attacher de l'importance, à l'heure du berger?

Faust. — Que vois-je là?

Méphistophélès. — Quoi?

Faust. — Méphisto, vois-tu une fille pâle et belle qui demeure dans l'éloignement? Elle se retire languissamment de ce lieu, et semble marcher les fers aux pieds. Je crois m'apercevoir qu'elle ressemble à la bonne Marguerite.

Méphistophélès. — Laissons cela! personne ne s'en trouve bien. C'est une figure magique, sans vie, une idole. Il n'est pas bon de la rencontrer; son regard fixe engourdit le sang de l'homme et le change presque en pierre. As-tu déjà entendu parler de la Méduse?

Faust. — Ce sont vraiment les yeux d'un mort qu'une main chérie n'a point fermés. C'est bien là le sein que Marguerite m'abandonna; c'est bien le corps si doux que je possédai!

Méphistophélès. — C'est de la magie, pauvre fou! car chacun croit y retrouver celle qu'il aime.

Faust. — Quelles délices! et quelles souffrances! Je ne puis m'arracher à ce regard. Qu'il est singulier, cet unique ruban rouge qui semble parer ce beau cou... pas plus large que le dos d'un couteau!

Méphistophélès. — Fort bien! je le vois aussi; elle peut bien porter sa tête sous son bras, car Persée la lui

a coupée. Toujours cette chimère dans l'esprit? Viens donc sur cette colline, etc.

Et quand Faust, revenu du sabbat, apprend le malheur où Marguerite est tombée, il exprime sa douleur et sa colère contre le démon en un style digne des plus beaux élans de Shakespeare. Son âme s'élance vers la Divinité, et il fait entendre ce cri de juste reproche : « Sublime esprit! toi qui m'as jugé digne de te contempler, pourquoi m'avoir accouplé à ce compagnon d'opprobre qui se nourrit de carnage et se délecte de destruction? » Dans son indignation véhémente, Faust, se dessinant pour la première fois, est animé de cette puissance de droiture et de cette franchise grande et simple qui rachètent si admirablement dans Gœthe l'absence des facultés idéalistes. Il terrasse l'insolence du démon, et le force à le conduire auprès de Marguerite pour la sauver. Ici le rôle de l'amant ayant cessé, et celui de l'homme commençant, on ne s'aperçoit plus de tout ce qui a manqué à Faust pour répondre à l'amour de Marguerite, on voit seulement la probité et le zèle qui s'efforcent de racheter des crimes bien involontaires, car il n'a pas dépendu de Faust que l'amour d'une femme comblât le vide de son cœur, et Méphistophélès s'empare de lui au dénouement d'une façon bien arbitraire. D'où il faut conclure que Gœthe, grand artiste, sublime lyrique, savant

ingénieux et profond, noble et intègre caractère, mais non pas philosophe, mais non pas idéaliste, mais non pas tendre ou passionné dans un sens délicat, n'a pas pu ou n'a pas voulu exécuter Faust tel qu'il l'avait conçu. Toute cette histoire, tout ce drame, tous ces personnages, tous ces événements si admirablement posés, si pleins d'intérêt, de grâce, d'énergie et de pathétique, n'encadrent pourtant pas le sujet qu'ils devaient encadrer, c'est-à-dire la lutte du sentiment divin contre le souffle de l'athéisme. Ce n'est pas le drame de *Faust* tel que nous le concevrions aujourd'hui, et tel que Gœthe l'avait rêvé sans doute avant d'y mettre la main : c'est l'histoire du cerveau de Gœthe esquissée moitié d'après nature, moitié d'après sa fantaisie ; c'est l'histoire du siècle dernier, c'est l'existence de Voltaire et de son école ; c'est le résultat des systèmes de Descartes, de Leibnitz et de Spinosa, dont Gœthe est le lyrique et l'admirable vulgarisateur ; et voici comment je résumerais *Faust :* — Le culte idolâtre de la *nature déifiée* (comme l'entendait le XVIIIe siècle), troublant un cerveau puissant jusqu'à le dégoûter de la condition humaine, et lui rendant impossible le sentiment des affections et des devoirs humains. — Pour châtiment terrible à cette aberration de la science et de la philosophie qui divinise la matière et oublie la cause pour l'effet, le principe pour le résultat, Gœthe, poussé par un instinct prophétique qu'il

n'a pas compris lui-même, a infligé au disciple de Spinosa un horrible ennui, un lent désespoir, contre lequel échouent la raillerie voltairienne, l'orgueil scientifique et la puissante sérénité de la propre organisation de Gœthe.

Une telle philosophie (si c'en est une) ne pouvait pas avoir un autre résultat. Après l'enivrement de la victoire remportée sur la superstition du catholicisme, après le bien-être que doit éprouver l'esprit humain lorsqu'il vient de se débarrasser d'un obstacle et de faire un grand pas dans sa vie de perfectibilité, le besoin d'idéal se manifeste, et pour quiconque se refuse à reconnaître ce besoin, l'absence d'idéal devient un supplice profond, mystérieux, non avoué, non compris ; une sorte de damnation fatale qu'il appellera satiété, spleen, misère humaine, mais qui s'explique facilement pour les disciples de l'idéal. Le culte de la nature, renouvelé par Gœthe de J.-J. Rousseau et de l'école du XVIIIe siècle, étendu et ennobli par le génie synthétique qu'il manifesta dans l'étude des sciences naturelles, ne pouvait toutefois suffire aux besoins d'une intelligence aussi vaste et d'un esprit aussi droit que le sien. Cette création sublime qu'il chanta sur les plus harmonieuses cordes de sa lyre, privée de la pensée d'amour créatrice, que Dante appelle *il primo amor,* dut bientôt lasser le désir de son âme, et se montrer à son imagination effrayée, muette, insensible, terrible, *incon-*

sciente, comme la fatalité qui l'avait produite et qui présidait à sa durée. Son génie fit le tour de l'univers, et, dans son vol immense, il salua toutes les splendeurs de l'infini ; mais, quand son vol l'eut ramené sur la terre, il sentit ses ailes s'affaiblir et se paralyser ; car, aux cieux comme ici-bas, il n'avait compris et senti que matière, et ce n'était pas la peine d'avoir franchi de tels espaces pour ne rien découvrir de mieux. Il eût consenti à mourir pour en savoir davantage :

Un char de feu plane dans l'air, et ses ailes rapides s'abattent près de moi. Je me sens prêt à tenter des chemins nouveaux dans la plaine des cieux, au travers de l'activité des sphères nouvelles; mais cette existence sublime, ces ravissements divins, comment, ver chétif, peux-tu les mériter? C'est en cessant d'exposer ton corps au doux soleil de la terre, en te hasardant à enfoncer ces portes devant lesquelles chacun frémit... Ose d'un pas hardi aborder ce passage, au risque même d'y rencontrer le néant !

Il faudrait citer d'un bout à l'autre tous ces monologues de *Faust*, où Gœthe a peint de couleurs si magnifiques la soif de la connaissance de l'infini. Mais qu'on y cherche une seule phrase qui prouve que cette soif de l'orgueil et de la curiosité soit échauffée par un sentiment d'amour divin, à peine trouvera-t-on quelques mots qu'il fallait bien mettre dans la bouche du docteur Jean Faust pour lui con-

server un peu la physionomie de la légende et l'esprit du moyen âge, mais qui sont si mal enchâssés, si peu dans la conviction ou dans les instincts de l'auteur, qu'ils y répandent une obscurité et une contradiction évidentes. Il faut bien le dire : le sentiment de l'amour a manqué à Gœthe ; ses passions de femme n'ont été que des désirs excités ou satisfaits ; ses amitiés, qu'une protection et un enseignement ; sa théosophie symbolique, qu'une allégorie ingénieuse voilant le culte de la matière et l'absence d'amour divin. Une seule pensée d'amour eût ouvert à Faust cet abîme des cieux dont le mystère écrase son ambition. Qu'il croie à la providence, à la sagesse, à la bonté, à l'amour du créateur ; qu'au lieu de traduire ainsi le texte de la Genèse : *Au commencement était la force,* il écrive : *Au commencement était l'amour,* il ne se sentira plus seul dans l'univers en lutte avec un esprit jaloux dont, à son tour, il jalouse la puissance ; l'amour lui révélera dans son être une autre faculté que celle de dominer tous les êtres ; cette royauté du souverain esprit qui l'étonne et l'indigne lui semblera légitime et paternelle ; il n'aura plus ce besoin cuisant et insensé d'être le maître de l'univers, l'égal de Dieu ; il reconnaîtra une puissance devant laquelle il est doux de se prosterner dès cette vie, et dans le sein de laquelle il est délicieux de s'abîmer en espérance lorsqu'on s'élance vers l'avenir.

Privé de cet instinct sublime, Gœthe a-t-il été vraiment poëte? Non, quoique pour l'expression et pour la forme il soit le premier lyrique et le premier artiste des deux siècles qu'il a illustrés. A-t-il été philosophe? Non, quoiqu'il ait fait des travaux sur les sciences naturelles qui le placent, dit-on, au rang des plus illustres naturalistes, et qu'il ait su, le premier, exprimer dans un magnifique langage poétique les idées d'une métaphysique assez abstraite.

La longue et riche chaîne des travaux de Gœthe me confirme dans cette conviction, qu'il est artiste plus que poëte. Nulle part je ne le vois enthousiasmé, entraîné par le sentiment du beau idéal dans le caractère humain. Esclave du sujet qu'il traite, adepte impassible de la réalité, il tracera d'une main chaste et froide les obscénités qui doivent caractériser la plaisanterie de Méphistophélès; il assujettira le génie de Faust aux formes étroites et grossières de l'art cabalistique dont il est aisé de voir qu'il a fait *ad hoc* une étude consciencieuse. S'il crée l'intéressante figure de Marguerite, il se gardera pourtant de nous la montrer sous une forme trop angélique. Ce sera toujours une simple fille de village, vaine au point de se laisser séduire par des présents, soumise à l'opinion au point de commettre un infanticide. Sa douleur et son infortune nous émeuvent profondément, mais nous comprenons fort bien que Faust ne puisse avoir pour elle qu'un

amour des sens. Si Gœthe fait parler le préjugé implacable qu'on appelle honneur de la famille, c'est par la bouche grossière et cruelle d'un soudard, ou par la voix amère et médisante d'une méchante villageoise. Qui est le coupable dans la tragédie de Marguerite? Est-ce Faust parce qu'il l'a rendue mère? Est-ce Marguerite parce qu'elle a tué son enfant? Est-ce son frère Valentin parce qu'il l'a maudite et déshonorée? Est-ce sa compagne Lisette parce qu'elle l'a décriée et trahie? Est-ce l'opinion ou les lois humaines qu'il faut détester pour avoir poussé Marguerite à ce crime? Est-ce la vanité ou la lâcheté de cette infortunée qu'il faut maudire? Est-ce l'indifférence du ciel qui abandonne cette faible victime à Méphistophélès, et la voix effrayante des prêtres catholiques qui la pousse au désespoir? En vérité, Faust me paraît le moins coupable de tous, et le diable, qui sans cesse ramène Faust auprès de Marguerite, est beaucoup moins haïssable que le Dieu du prologue. Ainsi Gœthe, esclave du *vraisemblable*, c'est-à-dire de la vérité vulgaire, ennemi juré d'un héroïsme romanesque, comme d'une perversité absolue, n'a pu se décider à faire l'homme tout à fait bon, ni le diable tout à fait méchant. Enchaîné au présent, il a peint les choses telles qu'elles sont, et non pas telles qu'elles doivent être. Toute la moralité de ses œuvres a consisté à ne jamais donner tout à fait raison ni tout à fait tort à aucune des

vertus ou des vices que personnifient ses acteurs. Il vaudrait mieux dire encore que ses acteurs ne personnifient jamais complétement ni la vertu ni le vice. Les plus grands ont des faiblesses, les plus coupables ont des vertus. Le plus loyal de ses héros, le noble Berlichingen, se laisse entraîner à une trahison qui ternit la fin de sa carrière, et le misérable Weislingen expire dans des remords qui l'absolvent. Il semble que Gœthe ait eu horreur d'une conclusion morale, d'une certitude quelconque.

Aussi malheur à qui a voulu imiter Gœthe! En dépouillant systématiquement toute espèce de conviction, en déclarant la guerre dans son propre cœur à toute sympathie, pour se soumettre à la loi étroite du *vraisemblable* vulgaire, qui pourrait être grand? Gœthe seul a pu le faire, Gœthe seul a pu demeurer bon, et ne jamais écrire une ligne qui dût devenir funeste à un esprit droit, à un cœur honnête. C'est que Gœthe (je veux le répéter) n'était pas seulement un grand écrivain, c'était un beau caractère, une noble nature, un cœur droit, désintéressé. Je ne le juge d'après aucune de ses biographies, je sais le cas qu'on doit faire des biographies des vivants ou des morts de la veille. Je n'ai pas même encore lu les Mémoires de Gœthe; je me méfie un peu du jugement que l'homme, vieilli sans certitude, doit porter sur lui-même et sur les faits de sa vie passée; je ne veux juger Gœthe que sur ses créations, sur

Gœtz de Berlichingen, sur Faust, sur Werther, sur le comte d'Egmont. Dans tous ces héros je vois des défauts, des faiblesses, des erreurs qui m'empêchent de me prosterner; mais j'y vois aussi un fonds de grandeur, de probité, de justice, qui me les fait aimer et plaindre. Ce ne sont pas des héros de roman, mais ce sont des hommes de bien. Je m'afflige de ne point trouver en eux ce rayon céleste qui me transporterait avec eux dans un monde meilleur; mais je sais qu'ils ne peuvent pas avoir été éclairés de cette lumière nouvelle. Elle n'était pas encore sur l'horizon lorsque Gœthe jetait sa vie et son génie dans le creuset du siècle. C'est une grande figure sereine au milieu des ombres de la nuit, c'est une majestueuse statue placée au portique d'un temple dont le soleil n'illumine pas encore le faîte, mais où le pâle éclat de la lune verse une lumière égale et pure. Une autre figure est placée immédiatement au-dessus, moins grandiose et moins parfaite; elle va pourtant l'éclipser, car déjà la nuit se dissipe, le soleil monte, et le front de Byron se dore aux premiers reflets. L'idéal, un instant éclipsé par le travail rénovateur du siècle, reparaît dégagé des nuages de cette philosophie transitoire, vainqueur de la nuit du despotisme catholique. Il vient lentement, mais ceux qui sont placés pour le voir saluent sa venue du haut de la montagne.

MANFRED

J'ai omis, à dessein, de mentionner Schiller à propos de Gœthe. Ce continuel parallélisme entre eux, ces partialités ardentes pour l'un ou pour l'autre, cette sorte de rivalité qu'on a voulu établir entre deux grands cœurs unis par l'amitié, ne sont pas de mon goût. Je ne puis me résoudre à troubler, par une indiscrète analyse, la majesté de ces mânes illustres qui s'embrassent maintenant dans le sein de Dieu, après avoir, sur la terre, oublié souvent leurs dissidences dans l'échange d'une noble sympathie. Sans doute, sous un point de vue important, je sens, moi aussi, mon cœur se porter plus vivement vers Schiller; mais parce que la nature de son génie répond plus directement aux aspirations de mon âme, oublierai-je la grandeur de Gœthe et sa bonté calme et patriarcale à laquelle le jugement d'aucune vanité blessée, d'aucune médiocrité jalouse ne saurait m'empêcher de croire? Il put être vain, il dut être orgueilleux, cet homme si favorisé du ciel! Il dut surtout sembler tel à de grossiers adulateurs ou à de lâches envieux; et quelle gloire échappe à cette poussière que le char du triomphe soulève sur les chemins? Mais Gœthe aima Schiller, ce génie si différent du sien. Il l'aima tendrement, délicatement, paternellement, il supporta les inégalités de son hu-

meur, il sut adoucir les orages de son âme, il comprit, apprécia et chérit les facultés exquises de son cœur. O Gœthe! je vous aime pour cette amitié que vous avez sentie, et dont les devoirs difficiles peut-être ont été du moins une religion dans votre vie superbe. Je ne puis vous haïr pour l'absence de cet idéal qui eût élevé votre immense génie au-dessus des lois régulières maintenues dans notre progrès humain par la sagesse divine. Cette sagesse ne l'a pas voulu ainsi. Mais elle vous a trop donné d'ailleurs, pour que notre impatience de l'avenir et notre soif de religion aient le droit de disputer vos couronnes. Nous ne sommes pas encore assez initiés aux mystérieux desseins de cette Providence pour savoir ce que sera un jour l'importance de certains travaux de pure intelligence qui nous semblent frivoles aujourd'hui, préoccupés que nous sommes de besoins moraux et religieux plus pressants. Un temps viendra, sans doute, où tous les efforts de l'esprit humain auront leur application, leur emploi nécessaire. Rien n'est inutile, rien ne sera perdu dans ce grand laboratoire où l'humanité entasse lentement et avec ordre ses matériaux divers pour le grand œuvre d'une régénération universelle. Déjà une appréciation plus philosophique de l'histoire nous montre qu'aucune grande intelligence n'a été vraiment funeste au progrès de l'humanité, mais qu'au contraire toutes ont été des instruments plus ou

moins directs que la Providence a suscités à ce progrès, même celles qui, relativement aux contemporains et relativement à leurs propres idées sur le progrès, semblaient agir en un sens contraire; ce qui est applicable aux hommes politiques du passé l'est aussi aux hommes philosophiques, et conséquemment aux poëtes et aux artistes. Les erreurs et les aveuglements des grandes intelligences dans les sciences exactes n'ont même pas nui au progrès de la vérité scientifique. En limitant ou en suspendant l'essor de l'esprit humain vers certains points de vue, ces erreurs le poussaient irrésistiblement vers d'autres horizons jusque-là négligés, et où des découvertes imprévues l'attendaient.

Ainsi, laissons à la postérité le soin d'assigner à nos grands contemporains leur véritable place. Gardons-nous d'imiter les jugements étroits et les absurdes proscriptions du catholicisme, en rejetant du sein de notre nouveau temple les grands hommes dont les formules ne s'accordent pas encore avec notre orthodoxie idéaliste. Contemplons avec respect ces faces augustes, qu'un nuage nous dérobe encore à demi. Gardons notre foi et préservons-nous de ce qui pourrait la détruire; que les brillantes séductions du génie ne nous fascinent pas et ne nous détournent pas du chemin où nous devons marcher; mais que notre rigidité de nouvelle date ne s'attaque pas insolemment à ces vastes génies qui, sans for-

mules de principes, ont servi du moins à nous faire aimer, désirer et chercher la perfection. Une belle forme dans l'art est encore un bienfait pour nos intelligences. Elle élève notre jugement, elle aiguise et retrempe notre goût, elle ennoblit nos habitudes et ravive tous nos sentiments. Il n'appartient qu'aux organisations grossières et lâches de se laisser corrompre par les richesses matérielles; une âme noble sait en faire un usage noble. Les richesses intellectuelles doivent-elles appauvrir l'intelligence qui s'en nourrit? Non, sans doute, et dans ce sens Gœthe nous a légué un précieux héritage. Quelle qu'ait été la pensée du testateur, recevons ses bienfaits avec reconnaissance, et tâchons qu'ils nous profitent.

Si cette manière de sentir et de raisonner est juste, c'est à Byron encore plus qu'à Gœthe qu'il nous faut l'appliquer, à *Manfred* encore plus qu'à *Faust*. Dans ce poëme, successeur du premier, nous voyons au premier coup d'œil un homme encore plus malheureux, encore plus coupable, encore plus damné que Faust. Historiquement c'est le même homme que Faust, car c'est Faust délivré de l'odieuse compagnie de Méphistophélès, c'est Faust résistant à toute l'armée infernale, c'est Faust vainqueur des sens, vainqueur de la vaine curiosité, de la vaine gloire et des ardentes passions. Psychologiquement, ce n'est plus le même homme, c'est un homme nouveau, car c'est Faust transformé, Faust ayant

subi les tortures de la vie active, Faust meurtrier involontaire, mais désolé, Faust veuf de Marguerite, veuf d'espérances et de consolations. Ce n'est plus l'ennui et l'inquiétude qui dévorent son âme, c'est le remords et le désespoir. Il est entré dans une nouvelle phase de sa terrible existence. Le milieu fatal qui l'enveloppait a changé de nature; son être a changé de nature aussi. Ce n'est plus le railleur Méphisto qui l'aiguillonne de ses sarcasmes et l'enivre de voluptés pour le forcer à vivre sous la loi du hasard; c'est toute l'armée des ténèbres, ce sont tous les dews d'Ahriman, c'est le roi des démons en personne, qui vient avec Némésis et les funestes destinées entamer une lutte à mort d'où Faust-Manfred sortira vainqueur, mais où des tortures plus affreuses encore que les précédentes assiégeront son agonie. Dans cette phase nouvelle, qu'on pourrait appeler la phase expiatoire de Faust, le grand criminel, le maudit sublime n'a plus à subir, il est vrai, les tourments d'une intelligence avide; l'intelligence s'est arrêtée dans son vol audacieux le jour où le cœur a été brisé. Mais dans ses déchirements ce cœur qui, chez Faust, n'avait pas vécu, puise chez Manfred une vie intense, toute de regret et de repentir, supplice incessant, inexprimable, inouï. Ce nouveau Faust est bien plus vivant, bien plus accessible à nos sympathies, bien plus noblement humain que le premier. Nous ne rencontrons plus

chez lui les contradictions qui, chez Faust, nous remplissaient d'étonnement et de doute. Le mystère qui enveloppe sa vie passée ne porte plus que sur des faits qu'il nous est inutile de sonder. Son histoire nous est inconnue, mais son cœur nous est dévoilé. Ce cœur est entr'ouvert et saignant devant nous; il souffre, et dès lors nous le comprenons, nous le savons, car la souffrance est notre partage à tous, et il n'est pas besoin que nous ayons commis ou causé un crime pour savoir ce que c'est que pleurer éternellement et souffrir sans remède.

Manfred est donc un homme bien supérieur à Faust. Il n'a pas moins que lui le sentiment et l'enthousiasme lyrique des beautés de la création ; mais il les sent d'une autre manière, il les divinise autrement que Spinosa et Gœthe; il ne matérialise pas la pensée divine, il spiritualise, au contraire, la création matérielle. Lui aussi *reconnaît ses frères dans le buisson tranquille, dans l'air, dans les eaux;* mais ce n'est pas en s'annihilant au niveau de la matière, ce n'est pas en abjurant l'immortalité de sa pensée pour fraterniser dans un désespoir résigné avec les éléments grossiers de la vie physique. Au contraire, Manfred, à la manière des païens pythagoriciens, prête du moins une vie divine aux muettes beautés de la nature, ou leur attribue une intelligence supérieure à celle de l'homme. Il évoque les fées dans la blancheur immaculée des neiges et dans

la vapeur irisée des cataractes. Au son de la flûte des montagnes, il s'écrie : *Ah! que ne suis-je l'âme invisible d'un son délectable, une voix vivante, une jouissance incorporelle!* C'est que l'idéal qui manquait à Faust déborde dans Manfred; c'est que le sentiment, la certitude de l'immortalité de l'esprit le transportent sans cesse du monde évident au monde abstrait.

Je ne pense pas que personne vienne faire ici la grossière objection que ce fantastique de *Manfred* est un jeu d'esprit, un caprice de l'imagination, et que Byron n'a jamais cru à la fée du Mont-Blanc, au palais d'Ahriman, à l'évocation d'Eros et d'Anteros, etc. Chacun sait de reste que dans la poésie fantastique toutes ces figures sont de libres allégories. Mais, dans le choix et l'action de ces allégories, la portée de l'idéal du poëte se révèle clairement. Où Faust ne rencontre que sorciers montés sur des boucs et des escargots, que monstres rampants et venimeux, laides et grotesques visions d'une mémoire délirante, obsédée de la laideur des vices humains, Manfred rencontre sur la montagne de *beaux génies* sur le front *calme et pur* desquels se *reflète l'immortalité.* C'est-à-dire qu'Eros, le principe du bien, la pensée d'amour et d'harmonie dont l'univers est la manifestation, apparaît à Manfred à travers la beauté des choses visibles; tandis qu'Anteros, l'esprit de haine et d'oubli, c'est-à-dire la muette indif-

férence d'une loi physique, qui n'a pour cause et pour but que sa propre existence et sa propre durée, apparaît à Faust à travers la bizarrerie, le désordre et l'effroi de la vie universelle. Le fantastique de Faust est donc le désordre et le hasard aveugles, celui de Manfred la sagesse et la beauté divines.

Voilà pourquoi Byron, moins artiste que Gœthe, c'est-à-dire moins habile, moins correct, moins logique à beaucoup d'égards, me semble beaucoup plus poëte que lui, et beaucoup plus religieux que la plupart de nos poëtes spiritualistes modernes. — Et même, j'en demande humblement pardon au grand lyrique qui a adressé à Byron ces vers fameux :

> Esprit mystérieux, mortel, ange ou démon,
> Qui que tu sois, Byron, bon ou fatal génie!...

Byron me semble beaucoup plus préoccupé de la science des choses divines que M. de Lamartine lui-même. M. de Lamartine accepte une religion toute faite, et la chante magnifiquement, sans se donner la peine d'examiner cette philosophie, beaucoup trop étroite et beaucoup trop erronée pour pénétrer et convaincre réellement sa haute intelligence. Né à la gloire dans une époque de réaction contre l'athéisme grossier, le chantre des *Méditations,* poussé par de nobles instincts, a été une des grandes voix qui ont prêché avec fruit, avec honneur, avec puissance, le retour au spiritualisme. *Tout était juste alors* pour

la défense du grand principe; mais, après la première chaleur du combat, il est impossible que le lyrique n'ait pas jeté un regard profond sur cette croyance catholique dont il s'était fait l'apôtre. Pourquoi donc ne l'a-t-il pas abjurée ouvertement, à l'exemple de ce grand homme qui, de nos jours, donne au monde le spectacle d'une sincérité si sublime et d'un courage si vénérable, en disant : *Jusqu'alors je m'étais cru catholique; il paraît que je m'étais trompé*. A coup sûr l'absurde et l'odieux de ces doctrines catholiques n'ont point échappé à la sagacité et à la loyauté de M. de Lamartine. Cependant, au lieu d'entrer dans une nouvelle phase d'inspiration et de lumière, il a continué à accorder sa lyre sur le même mode. Il nous a vanté en de très-beaux vers l'excellence de ces sacrifices humains dont Jocelyn est un exemple funeste; il a lancé plus que jamais l'anathème sur notre grande révolution française, où pourtant il eût à coup sûr joué un rôle, non à l'étranger, dans un honteux exil, mais sur le banc des girondins peut-être. La soif d'action politique qui dévore aujourd'hui le poëte sacré prouve bien qu'il n'est pas l'homme du passé, le Jérémie de la restauration. Aujourd'hui, les nouveaux vers de M. de Lamartine ont été, dit-on, mis à l'index par le saint-père, par le chef suprême de la religion qu'il a si vaillamment défendue, si généreusement servie. Cette nouvelle sottise du Vatican ébranlera-t-elle la

foi du chantre des *Méditations?* Nous pensons bien que la chose est faite depuis longtemps, car les hérésies du dernier poëme de M. de Lamartine nous montrent la révolte irrésistible de son intelligence contre le joug catholique ; mais nous ne croyons pas que M. de Lamartine, absorbé par les soucis parlementaires, ait beaucoup de temps de reste pour se demander désormais s'il est philosophe ou chrétien. Il est député! c'est une autre affaire; ce n'est pas tout à fait le chemin de l'idéal.

Quel regret pour nous, pauvres rêveurs! faudra-t-il donc conclure que notre grand lyrique ne se soucie plus guère de la philosophie du Christ, et que peut-être il ne s'en est jamais tourmenté bien profondément? A voir comme il entre ardemment dans les questions positives du siècle, nous sommes bien persuadé que la raison, l'esprit d'analyse et la tranquillité d'âme ne lui ont jamais manqué au point d'accepter aveuglément le catholicisme. A-t-il donc chanté tout simplement pour chanter, comme il agit aujourd'hui tout simplement pour agir? Poëte, il lui fallait un dieu. Il accepta celui qui était alors au pouvoir; homme politique, il lui a fallu un parti, il a accepté celui qui est au pouvoir aujourd'hui.

A Dieu ne plaise qu'entraîné par des dissidences d'opinions, nous venions à dessein analyser ici le fond des croyances de M. de Lamartine. Quand même ce droit appartiendrait à la critique, nous ne

pourrons jamais oublier les larmes que les *Méditations* autrefois, et, récemment encore, certaines pages de *Jocelyn* nous ont fait verser. Nous ne dirons donc jamais que l'idéal a tenu peu de place dans la vie intellectuelle de M. de Lamartine, lui qui a fait vibrer si souvent dans nos âmes les cordes de l'enthousiasme, et qui ravivait en nous le sentiment de l'idéal, alors que le déchaînement du matérialisme s'efforçait de nous le ravir. Nous dirons seulement, parce que nous devons le dire ici, que M. de Lamartine s'est montré, en poésie comme en politique, peu scrupuleux sur les moyens de connaître et de saisir son idéal. M. de Lamartine est peut-être un homme de *sentiment* plus qu'un homme de *connaissance;* tout lui a été bon, la royauté dévote et la royauté bourgeoise, pourvu qu'il exerçât sa royauté à lui, sa seule royauté légitime, celle du génie.

Ainsi, qu'on me permette de le dire, lord Byron, cet autre roi légitime qui ne dédaignait pas non plus les succès littéraires et les succès parlementaires, était beaucoup plus préoccupé de la science de Dieu que M. de Lamartine ne l'a jamais été. Il n'a jamais accepté l'erreur coupable du catholicisme; il n'a rien accepté à la légère, la chose lui paraissait trop grave pour n'être pas discutée chaudement et amèrement dans le sanctuaire de son âme. Il se souciait fort peu de passer pour un athée ou pour un sceptique, lui, le plus instinctivement religieux des poëtes! Con-

damné, par la nature même de ce sentiment religieux, à une sincérité farouche, il cédait à tous les mouvements anarchiques de sa conscience. Lorsque, lassé de chercher en vain, à travers ce siècle superstitieux d'une part et incrédule de l'autre, une formule qui éclairât sa croyance, il succombait à un désespoir sublime, il écrivait d'une main brûlante de fièvre : « *Mourir!* redevenir le rien que j'étais avant de naître à la vie et à la douleur vivante! » ..... « Le silence de ce sommeil sans rêve, je l'envie trop pour le déplorer! » ..... « Les hommes deviennent ce qu'ils ne s'avouent pas à eux-mêmes, ce qu'ils n'osent se confier les uns aux autres. » Mais ces heures de découragement n'attestent-elles pas la lassitude douloureuse d'une âme qui s'épuise à la recherche d'une certitude d'immortalité? Dans son dialogue avec la fée des Alpes, Manfred raconte ainsi sa vie ; je cite ce passage à dessein, pour montrer que cette vie passée de Manfred est bien celle de Faust, mais que celui qui la raconte n'est plus Faust, car il croit à l'immortalité de l'intelligence.

Dans mes rêveries solitaires, je descendais dans les caveaux de la mort, recherchant ses causes dans ses effets; et de ces ossements, de ces crânes desséchés, de cette poussière amoncelée, j'osais tirer de criminelles conclusions. Pendant des années entières, je passai mes nuits dans l'étude des sciences autrefois connues, maintenant oubliées ; à force de temps et de travail, après de terribles

épreuves et des austérités telles qu'elles donnent à celui qui les pratique autorité sur l'air, et sur les esprits de l'air et de la terre, de l'espace et de l'infini peuplé, je rendis mes yeux familiers avec l'éternité..... Et, avec ma science, s'accrut en moi la soif de connaître et la puissance et la joie de cette brillante intelligence, jusqu'à ce que...

Ici, Manfred raconte l'épisode d'Astarté qui a le tort de ressembler à l'histoire de René et d'Amélie de M. de Chateaubriand; mais ceci s'est fait, à coup sûr, à l'insu de Byron : son génie était fait de telle sorte que les réminiscences y prenaient souvent la forme de l'inspiration. Puis Manfred reprend :

Je me suis plongé dans les profondeurs et les magnificences de *mon imagination* autrefois si riche en créations; mais, *comme la vague qui se soulève, elle m'a rejeté dans le gouffre sans fond de ma pensée.* Je me suis plongé dans le monde, j'ai cherché l'oubli partout, excepté là où il se trouve, et c'est ce qu'il me reste à apprendre. Mes sciences, ma longue étude des connaissances surnaturelles, tout cela n'est qu'un art mortel : — J'habite dans mon désespoir, *et je vis et vis pour toujours !*

Lorsque Manfred approche de son agonie, il s'adresse au soleil, et, admirant la nature comme Faust, il lui parle pourtant comme Faust n'eût pas su le faire :

Astre glorieux! tu fus adoré avant que fût révélé le

mystère de ta création! Dieu matériel! tu es le représentant de *l'inconnu,* qui t'a choisi pour son ombre!

Dans la scène du commencement, qui ressemble si peu à celle de Faust, quoique Byron ait avoué cette ressemblance, Byron proclame encore l'immortalité de l'âme, en des termes plus clairs que les précédents :

Les Génies. — Que veux-tu de nous, fils des mortels? parle!

Manfred. — L'oubli... l'oubli de moi-même. . . . .

. . . .

Le Génie. — Cela n'est point dans notre essence, dans notre pouvoir, mais tu peux mourir.

Manfred. — La mort me le donnera-t-elle?

Le Génie. — Nous sommes immortels et nous n'oublions pas. Le passé nous est présent aussi bien que l'avenir. Tu as notre réponse.

Manfred. — Vous vous raillez de moi... esclaves, ne vous jouez pas de ma volonté. L'âme, l'esprit, l'étincelle de Prométhée, l'éclair de mon être, enfin, est aussi brillant que le vôtre, et... répondez!

Le Génie. — Tes propres paroles contiennent notre réponse.

Manfred. — Que voulez-vous dire?

Le Génie. — Si, comme tu le dis, ton essence est semblable à la nôtre, nous avons répondu en te disant que ce que les mortels appellent la mort n'a rien de commun avec nous.

Manfred. — C'est donc en vain que je vous ai fait venir de vos royaumes! Vous ne pouvez ni ne voulez me donner l'oubli?

Ici les esprits cherchent à séduire Manfred par l'appât de la prospérité humaine. Ils lui offrent « l'empire, la puissance, la force, et de longs jours. » Mais l'ancien Faust est lassé de jouissances terrestres, et désormais il appelle le néant pour refuge à son immortelle douleur, le néant dont il n'osait parler jadis à Méphistophélès, tant il le craignait, et qu'il invoque aujourd'hui avec la certitude de ne le pas trouver!

Permettez-moi une dernière citation de Manfred. Vous connaissez tous cette dernière scène, incomparablement supérieure à tous les dénouements de ce genre; mais vous n'avez peut-être pas *Faust* et *Manfred* sous la main. Mon office est de vous les mettre en parallèle sous les yeux. Rappelez-vous qu'à la fin de *Faust,* Méphistophélès s'écrie : *Maintenant, viens à moi!* et que Faust, toujours esclave du démon, se laisse arracher au dernier soupir de Marguerite. Comparez cette lâcheté à la force sublime de Manfred expirant, et voyez le rôle que joue chez Byron l'homme animé d'un souffle divin, en regard avec tout le rôle qu'il joue dans Gœthe, aux prises avec l'esprit des ténèbres, c'est-à-dire avec sa propre misère privée de toute assistance céleste.

Manfred est dans la tour. Entre l'abbé de Saint-Maurice.

L'ABBÉ. — Mon bon seigneur, pardonne-moi cette seconde visite; ne sois point offensé de l'importunité de

mon zèle : que ce qu'il a de coupable retombe sur moi seul, que ce qu'il peut avoir de salutaire dans ses effets descende sur ta tête, — que ne puis-je dire ton cœur ! — Oh! si, par mes paroles ou mes prières, je parvenais à toucher ce cœur, je ramènerais au bercail un noble esprit qui s'est égaré, mais qui n'est pas perdu sans retour!

MANFRED. — Tu ne me connais pas, mes jours sont comptés, et mes actes enregistrés! Retire-toi! ta présence ici pourrait te devenir fatale. Sors!

L'ABBÉ. — Ton intention, sans doute, n'est pas de me menacer?

MANFRED. — Non, certes; je t'avertis seulement qu'il y a péril pour toi à rester ici, et je voudrais t'en préserver.

L'ABBÉ. — Que veux-tu dire?

MANFRED. — Regarde là. Que vois-tu?

L'ABBÉ. — Rien.

MANFRED. — Regarde attentivement, te dis-je. — Maintenant, dis-moi ce que tu vois.

L'ABBÉ. — Un objet qui devrait me faire trembler. Pourtant, je ne le crains pas. — Je vois sortir de terre un spectre sombre et terrible qui ressemble à une divinité infernale; son visage est caché dans les plis d'un manteau, et des nuages sinistres forment son vêtement. Il se tient debout entre nous deux, mais je ne le crains pas.

MANFRED. — Tu n'as aucune raison de le craindre; mais sa vue peut frapper de paralysie ton corps vieux et débile. Je te le répète, retire-toi.

L'ABBÉ. — Et moi je réponds : Jamais. Je veux livrer combat à ce démon. Que fait-il ici?

MANFRED. — Mais oui, effectivement, que fait-il ici? Je ne l'ai pas appelé. Il est venu sans mon ordre.

L'ABBÉ. — Hélas! homme perdu! quels rapports peux-tu

avoir avec de pareils hôtes? Je tremble pour toi. Pourquoi ses regards se fixent-ils sur toi et les tiens sur lui? Ah! le voilà qui laisse voir son visage; son front porte encore les cicatrices qu'y laissa la foudre; dans ses yeux brille l'immortalité de l'enfer. — Arrière!

Manfred. — Parle; quelle est ta mission?

L'Esprit. — Viens!

L'Abbé. — Qui es-tu, être inconnu? Réponds! Parle!

L'Esprit. — Le génie de ce mortel. — Viens! il est temps.

Manfred. — Je suis préparé à tout; mais je ne reconnais pas le pouvoir qui m'appelle. Qui t'envoie ici?

L'Esprit. — Tu le sauras plus tard. Viens! viens!

Manfred. — J'ai commandé à des êtres d'une essence bien supérieure à la tienne; je me suis mesuré avec tes maîtres. Va-t'en.

L'Esprit. — Mortel, ton heure est venue. Partons, te dis-je.

Manfred. — Je savais et je sais que mon heure est venue, mais ce n'est pas à un être tel que toi que je rendrai mon âme. Arrière! Je mourrai seul, ainsi que j'ai vécu.

L'Esprit. — En ce cas, je vais appeler mes frères. — Paraissez! (D'autres esprits s'élèvent.)

L'Abbé. — Arrière! maudits! — arrière! vous dis-je. — Là où la piété a autorité, vous n'en avez aucune, et je vous somme au nom de...

L'Esprit. — Vieillard! nous savons ce que nous sommes, nous connaissons notre mission et ton ministère; ne prodigue pas en pure perte tes saintes paroles, ce serait en vain : cet homme est condamné. Une fois encore je le somme de venir. — Partons! partons!

Manfred. — Je vous défie tous. — Quoique je sente

mon âme prête à me quitter, je vous défie tous ; je ne partirai pas d'ici tant qu'il me restera un souffle pour vous exprimer mon mépris, — une ombre de force pour lutter contre vous, tout esprits que vous êtes ; vous ne m'arracherez d'ici que morceaux par morceaux.

L'Esprit. — Mortel obstiné à vivre ! Voilà donc le magicien qui osait s'élancer dans le monde invisible et se faisait presque notre égal ? Se peut-il que tu sois si épris de la vie, — cette vie qui t'a rendu si misérable !

Manfred. — Démon imposteur, tu mens ! ma vie est arrivée à sa dernière heure ; — cela, je le sais, et je ne voudrais pas racheter de cette heure un seul moment ; je ne combats point contre la mort, mais contre toi et les anges qui t'entourent ; j'ai dû mon pouvoir passé, non à un pacte avec ta bande, mais à mes connaissances supérieures, — à mes austérités, — à mon audace, — à mes longues veilles, — à ma force intellectuelle et à la science de nos pères, — alors que la terre voyait les hommes et les anges marcher de compagnie, et que nous ne vous cédions en rien ! Je m'appuie sur ma force, — je vous défie, — vous dénie — et vous méprise !

L'Esprit. — Mais tes crimes nombreux t'ont rendu...

Manfred. — Que font mes crimes à des êtres tels que toi ? Doivent-ils être punis par d'autres crimes et par de plus grands coupables ? — Retourne dans ton enfer ! tu n'as aucun pouvoir sur moi, *cela* je le sens ; tu ne me posséderas jamais, *cela* je le sais : ce que j'ai fait est fait ; je porte en moi un supplice auquel le tien ne peut rien ajouter. L'âme immortelle récompense ou punit elle-même ses pensées vertueuses ou coupables ; elle est tout à la fois l'origine et la fin du mal qui est en elle ; indépendante des temps et des lieux, son sens intime, une fois affranchi de ses liens mortels, n'emprunte aucune couleur aux choses

fugitives du monde extérieur; mais elle est absorbée dans la souffrance ou le bonheur que lui donne la conscience de ses mérites. *Tu* ne m'as pas tenté et tu ne pouvais me tenter; je ne fus point ta dupe, je ne serai point ta proie; — je fus et je serai encore mon propre bourreau. Retirez-vous, démons impuissants! La main de la mort est étendue sur moi, — mais non la vôtre! (Les démons disparaissent.)

L'Abbé. — Hélas! comme tu es pâle!... tes lèvres sont décolorées, ta poitrine se soulève... et, dans ton gosier, ta voix ne forme plus que des sons rauques et étouffés... Adresse au ciel tes prières... prie... ne fût-ce que par la pensée; mais ne meurs point ainsi.

Manfred. — Tout est fini, mes yeux ne te voient plus qu'à travers un nuage; tous les objets semblent nager autour de moi, et la terre osciller sous mes pas : adieu!... donne-moi ta main.

L'Abbé. — Froide! froide!... et le cœur aussi... Une seule prière!... Hélas! comment te trouves-tu?

Manfred. — Vieillard! il n'est pas si difficile de mourir. (Manfred expire.)

L'Abbé. — Il est parti!... son âme a pris congé de la terre, pour aller où? je tremble d'y penser; mais il est parti.

Je ne pense pas que le fantastique ait jamais été et puisse jamais être traité avec cette supériorité. Jamais, avec des moyens aussi simples, on n'a produit un effet plus dramatique. Cette lente apparition de l'Esprit, que le vieux prêtre n'aperçoit pas d'abord, et qu'il contemple avec douleur mais sans effroi, à mesure qu'elle se dessine entre Manfred et lui, est d'une

gravité lugubre. Je crois qu'il n'y avait rien de si difficile au monde que d'évoquer le démon sérieusement. Gœthe, après avoir rendu Méphistophélès étincelant d'esprit et d'ironie, avait été obligé, pour le rendre terrible à l'imagination, de faire jouer tous les ressorts de son invention féconde en tableaux hideux, en cauchemars épouvantables. Après lui, rien dans ce genre n'était plus possible, et marcher sur ses traces n'eût produit qu'une parodie. Byron n'a pas couru ce danger ; son génie sombre et majestueux méprisait les petits moyens que le génie à mille facettes de Gœthe savait rendre si puissants ; Byron n'a vu dans le diable que la personnification du désespoir qu'il portait en lui-même, et pourtant, dans l'apparition de cette divinité infernale, il a été aussi grand artiste que Gœthe. Il a même fait preuve d'un goût plus pur, en ne donnant à aucune de ses figures fantastiques les formes effrayantes qui sont du domaine de la peinture. Il ne les a rendues telles que par l'idée qu'elles représentent, et cependant ce ne sont pas de froides allégories, du moins on ne les accueille pas comme telles. Elles glacent l'imagination tout aussi bien que ces sorciers qui *sèment et consacrent* autour des gibets, lorsque Faust, à cheval, traverse avec Méphistophélès la nuit mystérieuse. Elles font d'autant plus d'impression qu'on est moins en garde contre elles. C'est un coup de maître que d'avoir ainsi obtenu cet effet et d'avoir

su rendre insaisissable la nuance qui sépare l'allégorie philosophique de la fantaisie poétique. Le rôle de l'abbé de Saint-Maurice est un chef-d'œuvre et l'emporte de beaucoup sur celui du prêtre Pierre, que nous verrons tout à l'heure dans le drame de Mickiewicz. Dans le premier jet de la composition de *Manfred,* Byron voulait rendre ce personnage odieux ou ridicule. Il sentit bientôt qu'il avait un meilleur parti à en tirer, que *Manfred* était un ouvrage de trop haute philosophie pour descendre à lutter contre telle ou telle forme de religion. Il se borna à personnifier, dans l'abbé de Saint-Maurice, la bonté, l'humble zèle, la foi, la charité. Pas une seule déclamation de sa part; aussi, pas la moindre amertume de celle de Manfred. Et cette bonté du vieillard n'est pas stérile pour Manfred; elle l'aide à triompher des angoisses et des terreurs de la mort, elle le ranime et lui fait retrouver le sublime orgueil de sa puissance. *Que fait-il ici?* dit le vieillard. — *Mais oui, effectivement,* s'écrie Manfred, *que fait-il ici? Je ne l'ai pas appelé.*

Est-il rien de plus magnifique dans le sentiment et dans l'expression que cette invincible puissance de Manfred à l'heure de sa mort, méprisant le désespoir qui lui dispute son dernier souffle, et triomphant de tous les remords, de tous les doutes, de toutes les souffrances de sa vie, à l'aide de cette grande notion de la sagesse et de la justice éter-

nelles : *L'âme immortelle récompense ou punit elle-même ses pensées vertueuses ou coupables?* Il y a là tout un dogme, et un dogme de vérité. Quel incroyable aveuglement, sur la foi des prudes et des bas-bleus puritains de l'Angleterre, a donc accrédité ce préjugé que Byron était le poëte de l'impiété? Mais nous, qui, je l'espère, sommes suffisamment dégagés de l'affreuse croyance à la damnation éternelle, la plus coupable notion qu'on puisse avoir de la Divinité; nous, qui n'admettons pas qu'à l'heure suprême un démon, ministre tout-puissant d'une étroite et basse vengeance, et un ange, faible appui d'une créature plus faible encore, viennent se disputer l'âme des mortels, comment avons-nous pu répéter ces niaises accusations, qu'il faudrait renvoyer à leurs auteurs? N'est-ce pas le plus vraiment inspiré des poëtes, n'est-ce pas, parmi eux, le plus noble disciple de l'idéal, celui qui, au sein d'une époque gouvernée par les cagots et les royales prostituées qui leur servaient d'agents, a osé jeter ce grand cri de révolte contre le fanatisme, en lui disant : Non, l'esprit du mal ne contrebalance pas dans l'univers la puissance céleste! Non, Satan n'a pas prise sur nous, Ahriman est subjugué. Le mauvais principe doit tomber sous les pieds de l'archange, et cet archange, c'est l'homme, éclairé enfin du rayon divin que Dieu a mis en lui; car son œuvre à lui homme inspiré, à lui archange, à lui savant, philo-

sophe ou poëte, est de dégager ce rayon des ténèbres dont vous imposteurs, vous impies, vous calomniateurs de la perfection divine, l'avez enveloppé.

Il ne faut pas oublier qu'à cette époque où Byron était traduit devant l'inquisition protestante et catholique, à cette époque où Béranger, avec cette religion sage et naïve qui lui inspirait *le Dieu des bonnes gens* et tant d'odes touchantes et admirables, était cité à la barre des tribunaux civils comme écrivain impie et immoral; il ne faut pas oublier, dis-je, que la jeunesse se pressait en foule à des cours de philosophie et de science d'où elle ne rapportait que la croyance au matérialisme, la certitude glaciale que l'âme de l'homme n'existait pas, parce qu'elle n'était saisissable ni à l'analyse métaphysique, ni à la dissection chirurgicale ; et Byron osait dire à cette génération d'hypocrites ou d'athées : — Non ! l'âme ne meurt pas ; un instinct divin, supérieur à vos analyses métaphysiques et anatomiques, me l'a révélé. Je sens en moi une puissance qui ne peut tomber sous l'empire de la mort. L'ennui et la douleur ont ravagé ma vie, au point que le repos est le besoin le plus impérieux qui me soit resté de tous mes besoins gigantesques. J'aspire au néant, tant je suis las de souffrir ; mais le néant se refuse à m'ouvrir son sein. Ma propre puissance, éternelle, invincible, se révolte contre les découragements de ma pensée ; elle me poursuit, elle est mon infatigable

bourreau, elle ne me souffre pas abattu et couché sur cette terre dont j'invoque en vain le silence et les ténèbres. Elle me pousse dans des espaces inconnus, elle m'enchaîne à la poursuite de mystères impénétrables, elle proteste contre moi-même de mon immortalité, elle défie les terreurs de la superstition; mais elle s'approche tristement de l'heure où, dégagée de ses liens, elle entrera dans une sphère d'intelligence supérieure, où elle comprendra les mérites ou les torts de son existence précédente, où elle *punira ou récompensera elle-même,* par la connaissance d'elle-même et de la vérité divine, *ses pensées coupables ou vertueuses!*

O misérable vulgaire! troupeau imbécile et paresseux qui te traînes à la suite de tous les sophismes et accueilles toutes les impostures, combien te faut-il de temps pour reconnaître ceux qui te guident et pour démasquer ceux qui t'égarent? L'heure n'est-elle pas venue, enfin, où tu vas cesser de vénérer les hommes qui te méprisent, et d'outrager ceux qui travaillent à ton émancipation? Entraîné malgré toi par une loi divine, tu recueilles à ton insu les bienfaits que de grands cœurs et de grandes intelligences ont semés sur ton chemin; mais tu ignores la reconnaissance et le respect que tu leur dois. Condamné à être ta propre dupe, tu te nourris de ces bienfaits du génie, mais en continuant de blasphémer contre lui et de répéter, à l'instigation de tes

ennemis, les amères accusations qui portent sur la vie privée de tes libérateurs. Que savent aujourd'hui de Jean-Jacques les enfants du peuple? qu'il mettait ses enfants à l'hôpital. Ceci est une grande faute sans doute ; mais la grande révolution française, qui a commencé leur émancipation, savent-ils, les enfants du peuple, que c'est à Jean-Jacques qu'ils la doivent? De même pour Byron; la plèbe des lettrés sait fort bien que le poëte avait dissipé les biens de sa femme, qu'il était puérilement humilié de sa claudication, qu'il s'irritait immodérément des critiques absurdes, et c'est beaucoup quand elle n'accueille pas ces accusations de meurtre que les ennemis de Byron se plaisaient à répandre, et que le grand Gœthe lui-même répétait avec une certaine complaisance. En toutes occasions, les contemporains s'emparent avidement de la dépouille des victimes qu'ils viennent de frapper ; ils examinent pièce à pièce ces trophées dont ils étaient jaloux et dont il leur est facile de nier l'éclat quand ils les ont traînés dans la poussière. Semblable à ces anatomistes qui disent en essuyant leur scalpel : — Nous avons cherché sur ce cadavre le siége de l'âme et nous ne l'avons pas trouvé ; donc cet homme n'était que matière, — le vulgaire dit en se partageant des lambeaux de vêtement : Ce grand homme n'était pas d'une autre taille que nous ; il connaissait, comme nous, la vanité, la colère; il avait toutes nos petites passions. « Il n'y a pas de

grand homme pour son valet de chambre. » Le vulgaire a raison, les laquais ne peuvent apprécier dans le grand homme que ce que le grand homme a de misérable ; mais les nobles passions, les inspirations sublimes, les mystérieuses douleurs de l'intelligence divine comprimée dans l'étroite et dure prison de la vie humaine, ce sont là des énigmes pour les esprits grossiers. Rien, d'ailleurs, ne s'oppose à la publicité de ces misères du foyer domestique ; tout y aide au contraire, et, dans le même jour, mille voix diffamatoires s'élèvent pour les promulguer, cent mille oreilles, avides de scandales, s'ouvrent pour les accueillir. Mais une pensée neuve, hardie, généreuse, bien qu'émise par la voix irréfrénable de la presse, combien lui faut-il d'années pour se populariser ? Les préjugés, les haines, le fanatisme, toutes les mauvaises passions qui veulent enchaîner l'essor de la vérité, sont là, toujours éveillées, toujours ingénieuses à dénaturer le sens des mots, toujours impudentes dans les interprétations de mauvaise foi, et le vulgaire, aisément séduit par cet appel à sa conscience, se range naïvement du côté de l'injure et de la calomnie.

Et cependant le vulgaire est généralement bon. Il a des instincts de justice ; il est crédule parce qu'il est foncièrement loyal. Il se tourne avec indignation contre ceux qui l'ont trompé, quand ils viennent à lever le masque. Il porte aux nues ce qu'il foulait

aux pieds la veille. On en conclut que le peuple est extravagant, qu'il a des caprices inouïs, insensés, qu'il est sujet à des réactions inexplicables, et qu'en conséquence il faut le craindre et l'enchaîner. Dernière hypocrisie, plus odieuse que toutes les autres! On sait fort bien que la brute elle-même n'a point de fureurs qui ne soient motivées par ses besoins. A plus forte raison l'homme en masse n'a pas de colères qui ne soient justifiées par d'odieuses provocations. Quand le peuple brise ses dieux, c'est que les oracles ont menti, et que l'homme simple ne veut pas être récompensé de sa confiance par la trahison. O médiocrité! ô ignorance! peuple dans toutes les conditions, infériorité dans toutes les sphères de l'intelligence! sors donc de tes langes, brise tes liens, essaye tes forces! Le génie n'est pas une caste dont aucun de tes membres doive être exclu. Il n'y a pas de loi divine ni sociale qui t'enchaîne à la rudesse de tes pères. Le génie n'est pas non plus un privilége que Dieu confère arbitrairement à certains fronts, et qui les autorise à s'élever dédaigneusement au-dessus de la foule. Le génie n'est digne d'hommages et de vénération qu'en ce sens qu'il aide au progrès de tous les hommes, et, comme un flambeau aux mains de la Providence, se lève pour éclairer les chemins de l'avenir. Mais cette lumière, qui marche en avant des générations, tout homme la porte virtuellement dans son sein. Déjà le moindre

d'entre nous en sait plus long sur les fins de l'humanité, sur la vérité en religion, en philosophie, en politique, que les grands sages de l'antiquité. Le bon et grand Socrate, interrogeant aujourd'hui le premier venu parmi les enfants du peuple, serait émerveillé de ses réponses. Un jour viendra donc où les jugements grossiers qui nous choquent aujourd'hui seront victorieusement réfutés comme de vieilles erreurs par les enfants de nos moindres prolétaires. Prenons donc patience. La postérité redressera bien des erreurs et réparera bien des injustices. A toi, Byron, prophète désolé, poëte plus déchiré que Job et plus inspiré que Jérémie, les peuples de toutes les nations ouvriront le panthéon des libérateurs de la pensée et des amants de l'idéal !

KONRAD

Konrad étant le nom du type privilégié de Mickiewicz, et en particulier celui du héros des *Dziady,* j'intitule ainsi le fragment de Mickiewicz dont je vais essayer de rendre compte, quoique ce fragment n'ait point de titre, ni dans la traduction ni dans l'original, et soit seulement désigné : *Troisième partie des Dziady,* acte Ier. C'est donc un simple fragment que je vais mettre en regard de *Faust* et de *Manfred.* Mais qu'importe une lacune entre le travail publié en 1833 et celui que l'auteur poursuit sans doute en ce

moment? Qu'importe une suspension dans le développement des caractères et la marche des événements, si ces événements et ces caractères sont déjà posés et tracés d'une main si ferme que nous reconnaissons au premier coup d'œil dans le poëte l'égal de Gœthe et de Byron? D'ailleurs, le drame métaphysique n'étant pas astreint, dans sa forme, à la marche régulière des événements, mais suivant à loisir les phases de la pensée qu'il développe, le lecteur se préoccupe assez peu de l'accomplissement des faits, pourvu que la pensée soit suffisamment développée. Les deux premiers actes de *Faust* feraient une œuvre complète, et l'arrivée de Marguerite dans le drame ouvre déjà un drame nouveau où *Faust* n'a guère à se développer, et ne se développe guère en effet. La fin de *Faust* reste en suspens, et c'est Byron qui s'est chargé de terminer cette grande carrière d'une manière digne de son début. — Mais encore, dans *Manfred,* la première et la dernière scène suffiraient rigoureusement au développement de l'idée. Contentons-nous donc, quant à présent, du fragment de Mickiewicz. Nous verrons qu'il suffit bien pour constater la fraternité du poëte avec ses deux illustres devanciers. Je ne le prouverai point par des assertions qu'on pourrait suspecter d'engouement, mais par des citations qui perdront en français tout autant que celles de *Faust* et de *Manfred*. Ainsi, la pensée, dépouillée de toute la pompe

du style, mise à nu, et passant pour ainsi dire sous la toise de la traduction en prose, n'aura de mérite que par elle-même et dans l'ordre purement philosophique. Je dirai seulement quelques mots préliminaires sur la forme qui sert de cadre à cette pensée.

Nous avons dit que la nouveauté de cette forme créée par Gœthe consistait dans l'association du monde métaphysique et du monde extérieur. Chez *Faust,* le mélange est très-habilement combiné. Il y a presque toutes les qualités d'un drame propre à la représentation scénique, et on conçoit qu'en donnant moins d'extension au monologue, et en ne faisant du sabbat qu'une scène de ballet, les théâtres aient pu s'en emparer. Mais ce qui, probablement, aux yeux du plus grand nombre des lecteurs est une qualité dans *Faust,* nous paraît un défaut, si nous considérons la véritable nature du drame métaphysique. Celui-là entre beaucoup trop dans la réalité. Faust devient trop aisément un homme pareil aux autres, et Méphistophélès n'est bientôt lui-même qu'un habile coquin, demi-escroc, demi-entremetteur, qui trouverait facilement son type dans la nature humaine. Byron, au contraire, a porté le drame dans le monde fantastique beaucoup plus que dans le monde réel. Ce dernier mode n'est, pour ainsi dire, qu'entrevu dans *Manfred,* et, par une admirable logique de sentiments, il y apparaît pur, paisible, pres-

que idéal dans sa candeur. C'est bien là le regard qu'un grand et courageux désespoir jette en passant sur la vie tranquille des hommes simples. Le chasseur de chamois et l'abbé de Saint-Maurice caractérisent l'innocence et la piété. Ce rôle du chasseur égale en beauté et rappelle, pour le sentiment général, le Guillaume Tell de Schiller; mais ce qui rend la scène particulièrement touchante, c'est la douceur et la sagesse de Manfred, qui, loin de railler et de mépriser ce naïf montagnard, comme eût fait peut-être Faust, sympathise avec lui par la mémoire de sa jeunesse et l'intelligence de tous les aspects de la beauté morale. Le même sentiment se retrouve dans la scène avec le prêtre. Manfred n'est despotique et arrogant qu'avec les personnes infernales, c'est-à-dire avec ses propres passions et ses propres pensées. C'est pourquoi son orgueil est toujours légitime et respectable. Il triomphe de la vengeance, des furies, de la fatalité, de la mort même, pour s'élever, sans espoir de bonheur, il est vrai, mais avec une force surhumaine, à la connaissance de la justice divine. Là est tout le drame, et non pas dans la tentative de suicide de Manfred, ni dans les exhortations du prêtre. Ces accessoires servent rigoureusement à marquer le contraste entre l'existence mystérieuse de Manfred et celle des autres hommes. Ce sont de magnifiques ornements, nécessaires seulement comme le cadre l'est au tableau pour en re-

culer l'effet et en détacher les profondeurs sur un fond brillant.

Mais peut-être serait-on en droit de dire que Byron a été trop loin dans l'opposition avec *Faust;* tandis que celui-ci est trop dans la réalité, *Manfred* est peut-être trop dans le rêve. La donnée de Mickiewicz me semble la meilleure. Il ne mêle pas le cadre avec l'idée, comme Gœthe l'a fait dans *Faust.* Il ne détache pas non plus le cadre de l'idée, comme Byron dans *Manfred.* La vie réelle est elle-même un tableau énergique, saisissant, terrible, et l'idée est au centre. Le monde fantastique n'est pas en dehors, ni au-dessus, ni au-dessous; il est au fond de tout, il meut tout, il est l'âme de toute réalité, il habite dans tous les faits. Chaque personnage, chaque groupe le porte en soi et le manifeste à sa manière. L'enfer tout entier est déchaîné; mais l'armée céleste est là aussi; et, tandis que les démons triomphent dans l'ordre matériel, ils sont vaincus dans l'ordre intellectuel. A la puissance temporelle, les ukases du czar *Knutopotent,* les tortures, les bras des bourreaux, l'exil, les fers, les instruments de supplice. Aux anges, le règne spirituel, l'âme héroïque, les pieux élans, la sainte indignation, les songes prophétiques, les divines extases des victimes. Mais ces récompenses célestes sont arrachées par le martyre, et c'est à des scènes de martyre que le sombre pinceau de Mickiewicz nous fait assister. Or, ces peintures sont telles, que

ni Byron, ni Gœthe, ni Dante n'eussent pu les tracer. Il n'y a eu peut-être pour Mickiewicz lui-même qu'un moment dans sa vie où cette inspiration vraiment surnaturelle lui ait été donnée. Du moins la persécution, la torture et l'exil ont développé en lui des puissances qui lui étaient inconnues auparavant; car rien, dans ses premières productions, admirables déjà, mais d'un ordre moins sévère, ne faisait soupçonner dans le poëte cette corde de malédiction et de douleur que la ruine de sa patrie a fait vibrer, tonner et gémir en même temps. Depuis les larmes et les imprécations des prophètes de Sion, aucune voix ne s'était élevée avec tant de force pour chanter un sujet aussi vaste que celui de la chute d'une nation. Mais si le lyrisme et la magnificence des chants sacrés n'ont pu être surpassés à aucune époque, il y a de nos jours une face de l'esprit humain qui n'était pas éclairée au temps des prophètes hébreux, et qui jette sur la poésie moderne un immense éclat : c'est le sentiment philosophique qui agrandit jusqu'à l'infini l'étroit horizon du peuple de Dieu. Il n'y a plus ni juifs, ni gentils : tous les habitants du globe sont le peuple de Dieu, et la terre est la cité sainte qui, par la bouche du poëte, invoque la justice et la clémence des cieux.

Telle est l'immense pensée du drame polonais : on y peut voir l'extension qu'a prise le sentiment de l'idéal depuis *Faust* jusqu'à *Konrad,* en passant par

Manfred. On pourrait appeler *Faust* la chute, *Manfred* l'expiation, *Konrad* la réhabilitation ; mais c'est une réhabilitation sanglante, c'est le purgatoire, où l'ange de l'espérance se promène au milieu des supplices, montrant le ciel et tendant la palme aux victimes ; c'est un holocauste où la moitié du genre humain est immolée par l'autre moitié, où l'innocence est en cause au tribunal du crime, où la liberté est sacrifiée par le despotisme, la civilisation du monde nouveau par la barbarie du monde ancien. Au milieu de cette agonie, les démons rient et triomphent, les anges prient et gémissent ; Dieu se tait ! Alors le poëte exhale un cri de désespoir et de fureur ; il rassemble toutes les puissances de son cœur et de son génie, pour arracher à Dieu la grâce de l'humanité qui va périr. Rien n'est sublime comme cet appel désespéré de l'homme au ciel ; c'est la voix de l'humanité tout entière qui invoque l'intercession divine et proteste contre le règne de Satan..... Mais Konrad est, comme l'ange rebelle, tombé dans le péché d'orgueil. Le ciel se ferme, Dieu se voile ; un simple prêtre, que les anges bénissent en l'appelant *serviteur humble, doux*, a seul le pouvoir de chasser les démons qui l'obsèdent, et c'est à ce pieux serviteur, dont les lèvres pures n'ont jamais blasphémé, que Dieu révélera les mystères de l'avenir.

Ici la critique serait facile, trop facile même. On

pourrait dire que les révélations inintelligibles du dieu rappellent un peu les énigmes sans mot des antiques oracles, et que c'est un assez pauvre secours accordé à la foi et à la prière, que cette vision où dans un chiffre mythique la patrie du poëte se voit délivrée par une réunion de quarante-quatre villes, ou par un personnage dont le nom se compose de quarante-quatre lettres, ou par une armée composée de quarante-quatre phalanges, etc. Les Polonais se perdent en commentaires sur cette prédiction. Nous n'en grossirons pas le nombre, et nous nous abstiendrons de relever beaucoup d'autres passages bizarres et obscurs des *Dziady,* que ne rachèteraient pas, pour nous autres Français, le mérite de l'expression et le charme du merveilleux ressortant de superstitions toutes locales. Un seul mot d'ailleurs doit imposer silence à toute censure pédantesque : la Pologne est catholique, et Mickiewicz est son poëte mystique. Son idéal n'a pas encore conçu une forme nouvelle. La majorité de la race slave est rangée sous la loi sincère de l'Évangile. Respectons une foi naïve, qui ne s'est pas dégradée, comme chez nous, par une restauration jésuitique, et que d'ailleurs le saint-siége a réhabilitée pour longtemps peut-être en se détachant d'elle. Rappelons-nous le mot sublime de M. de La Mennais en parlant de la concession infâme faite par le souverain pontife aux puissances coalisées : *Tiens-toi là près de l'échafaud, lui a-t-on*

dit, et, à mesure qu'elles passeront, maudis les victimes! N'imitons pas le pape; gardons-nous de railler les victimes. C'est bien assez que Nicolas les décime et que Capellari les anathématise. Ne les citons pas à la barre de notre tribunal philosophique. Avant de passer de la philosophie chrétienne à une philosophie plus avancée, la France a passé par la glorieuse expiation d'une révolution terrible. La Pologne subit maintenant son expiation, non moins douloureuse, non moins respectable. Il serait aussi lâche de lui reprocher aujourd'hui son catholicisme, qu'il l'eût été alors de nous reprocher notre athéisme.

Nous regrettons sans doute qu'après d'aussi magnifiques élans vers la vérité, Mickiewicz soit forcé, par les convictions auxquelles il est patriotiquement fidèle, de proclamer de pieux mensonges, à la manière des sibylles. Avec une idée plus hardie de la justice éternelle et des fins providentielles de l'humanité, il eût résolu plus clairement la question. Il eût pu prophétiser que la défaite de la Pologne sera pour la suite des temps un triomphe sur la Russie, et que, comme l'empire romain a subi le triomphe intellectuel de la Grèce terrassée, l'empire russe subira le triomphe intellectuel et moral de la Pologne. Oui, sans aucun doute, la barbarie tombera devant la civilisation, le despotisme sous la liberté. Ce ne sera peut-être pas par la force des armes que s'opérera la résurrection de cette nation sacrifiée aujour-

d'hui au brutal instinct de la haine et de la violence; mais, à coup sûr, la main de Dieu s'étendra sur la tyrannie et tournera les esclaves contre les oppresseurs. La Russie se fera justice elle-même. Croit-on que dans ce vaste empire tout ce qui mérite le nom de peuple ne nourrit pas une profonde haine contre les bourreaux, une profonde sympathie pour les victimes? C'est par là que la Pologne retrouvera sa nationalité, et l'étendra des rives de la Vistule aux rives du Tanaïs. Il y a certainement dans cette moitié de l'Europe une puissance formidable qui gronde, et qui renversera l'odieux empire de la monarchie barbare. Tout ce qui sent, tout ce qui pense, tout ce qui, en Russie, mérite le nom d'homme, pleure des larmes de sang sur la Pologne. Comprimée encore, cette puissance éclatera. Elle aura de terribles luttes à soutenir contre la force matérielle; mais que sont les machines contre le génie de l'homme? Les armées du czar ne sont que des machines de guerre; qu'un rayon d'intelligence y pénètre, et ces machines obéiront à l'intelligence et fonctionneront pour elle, comme le fer et le feu pour les besoins de l'industrie humaine.

Mais qu'importe la langue dans laquelle le génie rend ses oracles? La langue de Mickiewicz est le catholicisme. Soit! je ne puis croire que pour les grandes intelligences, qui restent encore sous ce voile, il n'y ait pas dans les formules un sens plus

étendu que les mots ne le comportent. Le catholicisme de Mickiewicz, quelque sincère qu'il soit, se prête à l'allégorie aussi bien que le catholicisme railleur de Faust, et le fantastique païen de Manfred. La foudre qui tombe à la fin de l'acte sur la maison du docteur est, dit-on, un fait historique. On y peut voir le symbole du châtiment céleste qui est suspendu sur le trône du czar. Il y a, dans les prédictions du prêtre Pierre, une légende profonde dans sa naïveté. Interrogé par le sénateur et ses complices sur ce coup de foudre qui vient de frapper un des leurs, il leur raconte que plusieurs malfaiteurs étaient endormis au pied d'un mur. Le plus scélérat d'entre eux fut éveillé par un ange qui lui annonça que la muraille allait s'écrouler. Il s'éloigna au plus vite, et, comme il vit en effet ses compagnons écrasés, il se hâta de remercier l'ange qui l'avait sauvé; mais celui-ci lui répondit : Garde-toi de me remercier. Ton châtiment est réservé pour le dernier, afin qu'il soit le plus cruel de tous.

On voit qu'il y a loin de ce catholicisme énergique et menaçant à la résignation apathique de Silvio Pellico. Konrad est le type le plus opposé à ce genre de soumission extatique digne de l'Inde peut-être, mais à coup sûr indigne de l'Europe. Sa brûlante énergie déborde en accents qui feraient pâlir Dieu même, si Dieu était ce misérable Jéhovah qui joue avec les peuples sur la terre comme un joueur d'é-

checs avec des rois et des pions sur un échiquier. Aussi, le silence de cette divinité dont Konrad ne comprend pas les lois impitoyables, le jette dans la fureur et dans l'égarement, remarquable protestation du poëte catholique contre le Dieu que son dogme lui propose, protestation à laquelle le catholicisme n'a rien à répondre, et que Mickiewicz lui-même ne peut réfuter après l'avoir lancée! O grand poëte! philosophe malgré vous! vous avez bien raison de maudire ce Dieu que l'Église vous a donné! Mais pour nous qui en concevons un plus grand et plus juste, votre blasphème nous paraît l'élan le plus religieux de votre âme généreuse! Nous mettrons sous les yeux du lecteur une citation pour l'étendue de laquelle nous ne lui faisons aucune excuse, certain que nous sommes de bien mériter de lui en lui faisant connaître cet incomparable morceau de l'*Improvisation*, précédé de la scène des prisonniers. Ces deux scènes résument les deux faces du génie de Mickiewicz, le génie du récit dramatique, et le génie de la poésie philosophique. La scène s'ouvre à Wilna, dans le cloître des prêtres Basiliens, transformé en prison d'État. *Un prisonnier* (Konrad) s'endort appuyé sur la fenêtre. Son ange gardien lui fait de doux reproches durant son sommeil :

Méchant, insensible enfant! par ses vertus ici-bas, par ses prières dans le ciel, ta mère a longtemps préservé ton

jeune âge de la tentation et des malheurs... Que de fois, à sa supplication et avec la permission de Dieu, j'ai descendu vers ta cellule, silencieux dans les silencieuses ombres de la nuit! je descendais dans un rayon et je planais sur ta tête. Quand la nuit te berçait, moi, j'étais là, penché sur ton rêve passionné comme un lis blanc sur une source troublée...

L'ange rappelle à Konrad ses révoltes, son oubli des cieux.

Je versais alors des larmes amères, je serrais mon visage dans mes mains... je voulais... et je n'osais pas retourner vers le ciel. Ta mère était là pour me demander : Quelles nouvelles me rapportes-tu de la terre, de ma cabane? Quel a été le rêve de mon fils?

A ce monologue de l'ange, gracieux et suave péristyle placé au seuil d'un abîme, succèdent les attaques des démons. « Glissons sous sa tête un noir duvet, » disent-ils, « chantons... bien doucement... ne l'effrayons pas! »

UN ESPRIT du côté gauche. — La nuit est triste dans ta prison... Là, dans la ville, elle se passe joyeuse : le son des instruments anime les convives, la coupe pleine en main, les ménestrels entonnent des chansons...

KONRAD s'éveille. — Toi qui égorges tes semblables, toi qui passes le jour à tuer et le soir à célébrer des banquets, te rappelles-tu le matin un seul de tes songes?... Et quand tu te le rappellerais, le comprendrais-tu?... Il s'endort.

L'ANGE. — La liberté te sera rendue... Dieu nous envoie te l'annoncer...

Konrad s'éveillant. — Je serai libre... oui. . j'ignore d'où m'en est venue la nouvelle; mais je connais la liberté que donnent les Moscovites!... Les infâmes!... ils me briseront les fers des mains et des pieds; mais ils me les feront peser sur l'âme!... L'exil, voilà ma liberté!... Il me faudra errer parmi la foule étrangère, ennemie, moi, chanteur!... et personne ne saisira rien de mes chants... rien, qu'un bruit vain et confus! Les infâmes!... c'est la seule arme qu'ils ne m'aient pas arrachée; mais ils me l'ont brisée dans les mains. Vivant, je resterais mort pour ma patrie, et ma pensée demeurerait enfermée sous l'ombre de mon âme, comme le diamant dans la pierre.

Ces fragments suffisent à montrer comment l'idée est posée. C'est bien la lutte du désespoir contre l'héroïsme ; c'est bien d'un côté la voix de l'enfer qui essaye de vaincre en redoublant la souffrance, de l'autre la voix du ciel qui console et qui engage à persévérer.

Un Esprit. — Homme! pourquoi ignores-tu l'étendue de ta puissance? Quand la pensée dans ta tête, comme l'éclair au sein des nuages, s'enflamme invisible encore, elle amoncèle déjà les brouillards et crée une pluie fertile, ou la foudre et la tempête. . . . . Toi aussi, comme un nuage élevé, mais vagabond, tu lances des flammes, sans savoir toi-même où tu vas, sans savoir ce que tu fais! Hommes! il n'est pas un de vous qui ne puisse, isolé, dans les fers, par la pensée et par la foi, faire crouler ou relever les trônes.

On voit que les anges de Mickiewicz ont un mysticisme bien large et bien philosophique. Les dia-

bles font une opposition furieuse, et pour qui lira en entier le petit volume des *Dziady,* traduit en français, ces diables paraîtront au premier abord empruntés à Callot ou aux légendes du moyen âge, beaucoup plus qu'à l'allégorie poétique. Mais, qu'on y réfléchisse, cet enfer est approprié au sujet et renferme une sanglante satire. Parmi ces innombrables phalanges d'esprits pervers dont la poésie religieuse fait l'emblème de tous les vices et de tous les maux, il est diverses hiérarchies. Le démon moqueur de Gœthe est un Français voltairien. Le sombre génie de Byron est l'esprit romantique du XIXe siècle. Le Belzébuth de Mickiewicz, c'est le despotisme brutal, c'est le patron du czar : c'est un monstre ignoble, sanguinaire, grossier, féroce et stupide. S'il venait faire de l'esprit comme Méphistophélès, il ne serait guère compris des tyrans auxquels il souffle son abrutissement et sa rage. S'il se montrait à eux menaçant et terrible, comme le génie de Manfred, il ramènerait le remords et la crainte dans ces âmes lâches et superstitieuses. Il les caresse au contraire et les berce de doux rêves. *N'épouvante pas mon gibier,* dit-il à ses acolytes rangés autour du lit d'un sénateur endormi. — *Quand il dort, le brigand, son sommeil n'est-il pas à moi?* répond le diable subalterne. — *Si tu l'effrayes trop pour une fois,* lui dit le maître, *il va se rappeler son rêve et nous duper. — Il est ivre et ne veut pas dor-*

mir. Coquin, nous tiendras-tu éternellement debout? — Alors le sénateur rêve, et s'imagine être dans la faveur du czar. Créé grand-maréchal, il s'enfle, il se promène avec orgueil dans les salons, puis tout à coup il est disgracié. On le raille; un coquin de chambellan lui fait l'outrage d'un sourire.

Ah! je meurs! je suis mort! Me voilà dans la tombe, rongé par les vers, par les sarcasmes... On me fuit! Ah! quelle solitude! quel silence!... — Quel bruit! Ah! c'est un calembour. — O laide mouche!... Des épigrammes, des railleries... Des insectes qui m'entrent dans l'oreille... Ah! mon oreille!... — Les Kameriumkiers crient comme des hiboux. Ah! voici les dames dont les queues de robe sifflent comme des serpents à sonnettes. — Quel horrible vacarme! Des cris... des rires... Le sénateur est en disgrâce! en disgrâce! en disgrâce!

Il tombe de son lit par terre, les diables descendent sur lui.

Détachons son âme des sens, comme on détache un chien hargneux du collier.

La plaisanterie de Mickiewicz est pleine de fiel et de verve. Il a fait aux courtisans des plaies plus profondes avec son vers incisif et mordant, qu'ils n'en ont fait à leurs victimes avec les knouts. Aussi l'armée diabolique qu'il a évoquée est-elle pour lui, non un jeu de l'imagination, mais un enfer vivant, une peinture réelle des turpitudes et des atrocités

du régime moscovite. Tous les soldats de Belzébuth sont des bourreaux, des geôliers, des blasphémateurs, des canibales. Ils ne parlent que de tortures physiques, ils lèchent le sang sur les lèvres des martyrs. On voit bien de quels hommes ils sont les maîtres et les dieux! Quand ils s'adressent aux prisonniers ou au prêtre, ils cherchent à les vaincre par le désespoir, par la vengeance, par l'appât des plaisirs dont leurs souffrances et leurs jeûnes augmentent le besoin, par la peur surtout. Quand Pierre, prosterné auprès de Konrad évanoui, prie pour conjurer le démon, l'un d'eux lui murmure à l'oreille des paroles de menace... *Et sais-tu ce que deviendra la Pologne dans deux cents ans?... Et sais-tu que demain tu seras battu comme un Haman?*

Je m'arrête, car je citerais tout le poëme, et, ne voulant pas retirer au lecteur le plaisir de le lire en entier, je me bornerai aux deux scènes que j'ai annoncées, et qui sont indispensables pour lui faire connaître le génie de Mickiewicz.

SCÈNE I

Un corridor. — La sentinelle se tient au loin la carabine au bras. — Quelques jeunes prisonniers sortent de leur cellule avec des chandelles. — Il est minuit.

JACOB. — Vraiment, nous allons nous réunir?

ADOLPHE. — La sentinelle boit la goutte, le caporal est des nôtres.

JACOB. — Quelle heure est-il ?

ADOLPHE. — Près de minuit.

JACOB. — Mais si la garde nous surprend, notre pauvre caporal est perdu.

ADOLPHE. — Éteins donc la chandelle : tu vois comme la lumière se réfléchit sur la fenêtre. Ils éteignent la chandelle. La ronde est un vrai badinage : il lui faudra frapper longtemps, échanger le mot d'ordre, chercher les clefs... Puis les corridors sont longs... Avant d'être surpris nous nous séparons, les portes se ferment, chacun se jette sur le lit et ronfle.

Les autres prisonniers arrivent de leurs cellules.

FREJEND. — Amis, allons dans la cellule de Konrad, c'est la plus éloignée; elle est adossée au mur de l'église; nous pouvons, sans être entendus, y chanter et crier à l'aise. Aujourd'hui, je me sens disposé à donner un libre cours à ma voix : en ville on se figurera que les chants partent de l'église, c'est demain Noël... Eh! camarades, j'ai quelques bouteilles aussi.

JACOB. — A l'insu du caporal ?

FREJEND. — Le brave caporal aura sa part aux bouteilles ; c'est un Polonais, un de nos anciens légionnaires que le czar a transformé de force en Moscovite. Le caporal est bon catholique, et il permet aux prisonniers de passer ensemble la soirée les veilles des fêtes.

JACOB. — Si on l'apprend, nous le payerons cher.

Les prisonniers entrent dans la cellule de Konrad, y font du feu et allument la chandelle.

JACOB. — Mais voyez comme Jegota se fait triste : il ne s'était pas douté qu'il pouvait bien avoir dit à ses foyers un éternel adieu.

FREJEND. — Notre Hyacinthe a dû laisser sa femme en couches, et il ne verse pas une larme.

FÉLIX KOLAKOWSKI. — Pourquoi en verserait-il ? Qu'il

rende plutôt gloire à Dieu! Si elle met au monde un fils, je lui prédirai son avenir... Donne-moi ta main; j'ai quelque talent en chiromancie, je te dévoilerai l'avenir de ton fils. Il regarde dans la main. S'il est honnête sous le gouvernement moscovite, il fera infailliblement connaissance avec les juges et la kibitka... Qui sait? peut-être nous trouvera-t-il encore tous ici? — Vivent les fils! ce sont nos compagnons pour l'avenir!

Jegota. — Êtes-vous ici depuis longtemps?

Frejend. — Comment le savoir? Nous n'avons pas de calendrier, personne ne nous écrit : le pire est d'ignorer quand nous en sortirons.

Suzin. — Moi, j'ai sur ma fenêtre une paire de rideaux de bois, et je ne sais pas même quand il fait nuit ou jour.

Thomas. J'aimerais mieux être sous terre, affamé, malade, livré au supplice du knout et même de l'inquisition, que de vous voir ici partager ma misère. Les brigands!... ils veulent nous enfouir tous dans la même tombe!...

Frejend. — Quoi! c'est peut-être pour moi que tu pleures? Pour moi peut-être? Je le demande, de quelle utilité est ma vie? Encore si nous avions la guerre; j'ai quelque talent pour me battre, et je pourrais larder les reins à quelques cosaques du Don. Mais en paix! A quoi bon vivrais-je une centaine d'années?... Pour maudire les Moscovites, puis mourir et devenir poussière! Libre, j'aurai passé ma vie inaperçu, comme la poudre ou le vin médiocre. Aujourd'hui que le vin est bouché et la poudre bourrée, j'ai en prison toute la valeur d'une bouteille ou d'une cartouche. Libre, je m'évaporerais comme le vin d'un broc débouché, je brûlerais sans bruit, comme la poudre sur un bassinet ouvert. Mais si l'on m'entraîne, chargé de fers, en Sibérie, les Lithuaniens, nos frères, se diront en me voyant passer : « Voilà ce noble sang, voilà

notre jeunesse qui s'éteint! Attends, infâme czar! attends, Moscovite! » Un homme comme moi, Thomas, se ferait pendre pour que tu restasses un moment de plus dans le monde; un homme comme moi ne sert sa patrie que par sa mort. Je mourrais dix fois pour te faire ressusciter, toi ou le sombre poëte Konrad, qui nous raconte l'avenir comme un bohémien. A Konrad. Je crois, puisque Thomas le dit, que tu es un grand poëte; je t'aime, car tu ressembles aussi à la bouteille : tu verses tes chants, tu inspires le sentiment, l'enthousiasme!... mais nous, nous buvons, nous sentons,... et toi, tu décroîs, tu te dessèches. A Thomas et à Konrad. Vous savez que je vous aime, mais on peut aimer sans pleurer. Allons, mes frères, plus de tristesse; car, si je m'attendris une fois et si je me mets à larmoyer, alors plus de feu, plus de thé.

Il fait le thé. — Un moment de silence.

JACOB. — Quel long silence! N'y a-t-il pas de nouvelles de la ville?

TOUS. — Des nouvelles!

ADOLPHE. — Jean est allé aujourd'hui à l'interrogatoire; il est resté une heure en ville. Mais il est silencieux et triste, et, à en juger par sa mine, il n'a guère envie de parler.

UN DES PRISONNIERS. — Eh bien! Jean, des nouvelles?

JEAN SOBOLEWSKI, tristement. — Rien de bon aujourd'hui... On a expédié vingt kibitka pour la Sibérie.

JEGOTA. — De qui? des nôtres?

JEAN. — D'étudiants de Samogitie.

TOUS. — En Sibérie!

JEAN. — Et en grande pompe; il y avait affluence de spectateurs. Je demandai au caporal de m'arrêter un instant, il me l'accorda. Je me tins au loin, caché entre les colonnes de l'église. On disait la messe; le peuple affluait

de toutes parts. Soudain il s'élance à flots vers la porte, puis vers la prison voisine. Seul, je restai sous le portique, et l'église devint si déserte que, dans le lointain, j'entrevoyais le prêtre tenant le calice à la main, et l'enfant de chœur avec sa sonnette. Le peuple ceignait la prison d'un rempart immobile; les troupes en armes, les tambours en tête, se tenaient sur deux rangs comme pour une grande cérémonie; au milieu d'elles étaient les kibitka. Je lance un regard furtif, et j'aperçois l'officier de police s'avancer à cheval. Sa figure était celle d'un grand homme conduisant un grand triomphe... oui... le triomphe du czar du Nord, vainqueur de jeunes enfants! Au roulement du tambour, on ouvre les portes de l'hôtel de ville... ils sortent... Chaque prisonnier avait près de lui une sentinelle, la baïonnette au fusil. Pauvres enfants!... ils avaient tous, comme des recrues, la tête rasée, les fers aux pieds!... Le plus jeune, âgé de dix ans, se plaignait de ne pouvoir soulever ses chaînes et montrait ses pieds nus et ensanglantés. L'officier de police passe, demande le motif de ces plaintes... L'officier de police, homme plein d'humanité, examine lui-même les chaînes... Dix livres... c'est conforme au poids prescrit!... On entraîna Jancewski : je l'ai reconnu!... les souffrances l'avaient fait laid, noir, maigre; mais que de noblesse dans ses traits! Un an auparavant, c'était un sémillant et gentil petit garçon; aujourd'hui, il regardait de la kibitka comme de son rocher isolé le grand empereur!... Tantôt, d'un œil fier, sec, serein, il semblait consoler ses compagnons de captivité; tantôt il saluait le peuple avec un sourire amer, mais calme; il semblait vouloir lui dire : Ces fers ne me font pas tant de mal!... Soudain j'ai cru voir son regard tomber sur moi. Comme il n'apercevait pas le caporal qui me tenait par mon habit, il me supposa libre! il baisa sa main en signe d'adieu et

de félicitation, et soudain tous les yeux se tournèrent vers moi. Le caporal me tirait de toutes ses forces pour me faire cacher; je refusai, mais je me serrai contre la colonne; j'examinai la figure et les gestes du prisonnier. Il s'aperçut que le peuple pleurait en regardant ses fers, et il secoua les fers de ses pieds comme pour montrer à la foule qu'il pouvait les porter. La kibitka s'élance... il arrache son chapeau de la tête, se dresse, élève la voix, crie trois fois : « La Pologne n'est pas encore morte!... » et il disparaît derrière la foule. Mes yeux suivirent longtemps cette main tendue vers le ciel, ce chapeau noir pareil à un étendard de mort, cette tête violemment dépouillée de sa chevelure, cette tête sans tache, fière, qui brillait au loin, annonçant à tous l'innocence de la victime et l'infamie des bourreaux. Elle surgissait du milieu de la foule noire de tant de têtes, comme, du sein des flots, celle du dauphin prophète de l'orage. Cette main, cette tête, sont encore devant mes yeux et resteront gravées dans ma pensée. Comme une boussole, elles me marqueront le chemin de la vie et me guideront à la vertu... Si je les oublie, toi, mon Dieu! oublie-moi dans le ciel!

Lwowics. — Que Dieu soit avec vous!

Chaque prisonnier. — Et avec toi!

Jean Sobolewski. — Cependant les voitures défilaient, on y jetait un à un des prisonniers. Je lançai un regard dans la foule serrée du peuple et des soldats. Tous les visages étaient pâles comme des cadavres, et dans cette foule immense il régnait un tel silence, que j'entendais chaque pas et chaque bruissement des chaînes! Tous sentaient l'horreur du supplice!... Le peuple et l'armée le sentaient, mais tous se taisaient, tant ils ont peur du czar... Enfin le dernier prisonnier parut : il semblait résister; le malheureux! il se traînait avec effort et chancelait à chaque

pas. — On lui fait descendre lentement les degrés ; à peine a-t-il posé le pied sur le second, qu'il roule et tombe : c'était Wasilewski. Il avait reçu tant de coups à l'interrogatoire, qu'il ne lui était pas resté une goutte de sang sur le visage. Un soldat vint et le releva ; il le soutint d'une main jusqu'à la voiture, et de l'autre il essuya de secrètes larmes... Wasilewski n'était pas évanoui, affaissé, appesanti, mais il était roide comme une colonne. Ses mains engourdies, comme si on les eût dégagées de la croix, s'étendaient au-dessus des épaules des soldats. Il avait les yeux hagards, haves, largement ouverts !... Et le peuple aussi a ouvert les yeux et les lèvres... Et soudain un seul soupir, parti de mille poitrines, retentit autour de nous, un soupir creux et comme souterrain ; on eût dit un gémissement qui sortait à la fois de toutes les tombes enfouies sous l'église. Le détachement l'étouffa par le roulement du tambour et par le commandement : « Aux armes ! marche !... » On se met en mouvement, et les kibitka fendent la rue, rapides comme le vol d'un éclair. Une seule paraissait vide : elle contenait pourtant un prisonnier, mais un prisonnier invisible !... Seulement au-dessus de la paille apparaissait une main ouverte, livide, une main de cadavre, qui tremblotait comme en signe d'adieu. — La kibitka s'enfonce dans la mêlée... — Avant que le fouet ait dispersé la foule, on s'arrête devant l'église... Soudain j'entends la sonnette ; le cadavre était là... Je jette les yeux dans l'église déserte, je vois la main du prêtre élever au ciel la chair et le sang du Seigneur, et je dis : « Seigneur, toi qui, par le jugement de Pilate, as versé ton sang innocent pour le salut du monde, accueille cette jeune victime de la justice du czar ; elle n'est ni aussi sainte ni aussi grande, mais elle est aussi innocente ! » Long silence.

L'ABBÉ LWOWICZ. — Frère, ce prisonnier peut vivre encore. Dieu seul le sait... Peut-être nous le dérobera-t-il un jour. Je prierai... Joignez vos prières aux miennes pour le repos des martyrs : savons-nous le sort qui nous attend tous demain?

FREJEND. — Quel affreux récit! il m'a arraché la dernière de mes larmes... Je sens que ma raison s'égare... Félix, console-nous un peu... O toi! si l'envie t'en prenait, ne ferais-tu pas rire le diable dans les enfers?

PLUSIEURS PRISONNIERS. — Oui, Félix, une chanson!... Versez-lui du thé, du vin.

FÉLIX. — Vous le voulez tous : il faut que je sois gai quand mon cœur se brise. Eh bien! je serai gai, écoutez ma chanson. *Il chante.*

Peu m'importe la peine qui m'attend, les mines, la Sibérie ou les fers! toujours, en fidèle sujet, je travaillerai pour le czar.

Si je bats le métal avec le marteau, je me dirai : Cette mine grisâtre, ce fer, servira un jour à forger une hache pour le czar!

Si l'on m'envoie peupler les steppes, je prendrai en mariage une jeune Tartare ; peut-être de mon sang naîtra-t-il un Pahlen pour le czar.

Si je vais dans les colonies, je cultiverai un jardin, je creuserai des sillons, et chaque année je ne sèmerai que du lin et du chanvre.

Avec le chanvre on fera du fil, un fil grisâtre qu'on enveloppera d'argent : peut-être aura-t-il l'honneur de servir un jour d'écharpe au czar.

Les prisonniers chantent en chœur.

Naîtra-t-il un Pahlen pour le czar?

SUZIN. — Mais, voyez : Konrad est immobile, absorbé, comme s'il se remémorait ses péchés pour la confession.

— Félix! il n'a rien entendu de ta chanson. — Konrad!... Voyez... son visage pâlit... il se colore de nouveau... Est-il malade?

Félix. — Attends... silence!... Je l'avais prévu!... Oh! pour nous qui connaissons Konrad, ce n'est pas un mystère. — Minuit est son heure! silence, Félix!... nous allons entendre une autre chanson!

Joseph regardant Konrad. — Frères, son âme est envolée... elle erre dans une contrée lointaine... Peut-être lit-elle l'avenir dans les cieux?... Peut-être aborde-t-elle les esprits familiers qui lui raconteront ce qu'ils ont appris dans les étoiles!... Quels yeux étranges!... la flamme brille sous ses paupières... et ses yeux ne disent rien; ne demandent rien... ils n'ont pas d'âme... ils brillent comme les foyers qu'a délaissés une armée partie en silence et dans l'ombre de la nuit pour une expédition lointaine: avant qu'ils s'éteignent, l'armée sera de retour dans ses quartiers.

Konrad chante. — Mon chant gisait moite dans le tombeau, mais il a senti le sang!... Le voilà qui regarde de dessous terre, et, comme un vampire, il se dresse, avide de sang!... Il a soif de sang! il a soif de sang! il a soif de sang!... Oui!... vengeance!... vengeance!... vengeance contre nos bourreaux, avec l'aide de Dieu, et même malgré Dieu!...

Et le chant dit:

« Moi, je viendrai un soir, je mordrai mes frères, mes compatriotes. Celui à qui je plongerai mes défenses dans l'âme se dressera, comme moi, vampire... et criera: Oui, vengeance!... vengeance!... vengeance contre nos bourreaux, avec l'aide de Dieu, et même malgré Dieu!...

« Puis nous irons, nous nous abreuverons du sang de l'ennemi; nous hacherons son cadavre! Nous lui clouerons

les mains et les pieds pour qu'il ne se relève pas, et qu'il ne reparaisse plus même comme spectre.

« Nous suivrons son âme aux enfers!... Tous, nous lui pèserons de notre poids sur l'âme jusqu'à ce que l'immortalité s'en échappe... et tant qu'elle sentira, nous la mordrons!... Oui!... vengeance! vengeance! vengeance contre nos bourreaux, avec l'aide de Dieu, et même malgré Dieu! »

L'abbé Lwowicz. — Konrad, arrête, au nom de Dieu! c'est une chanson païenne.

Le Caporal. — Quel regard affreux!... C'est une chanson satanique!

Konrad. — Je m'élève... je m'envole!... Là, au sommet du rocher... je plane au-dessus de la race des hommes, dans les rangs des prophètes!... De là, ma prunelle fend, comme un glaive, les sombres nuages de l'avenir; mes mains, comme les vents, déchirent les brouillards!... Il fait clair... il fait jour!... J'abaisse un regard sur la terre : là se déroule le livre prophétique de l'avenir du monde!... Là, sous mes pieds! vois, vois les événements et les siècles futurs, pareils aux petits oiseaux que l'aigle poursuit!... Moi, je suis l'aigle dans les cieux!... Vois-les sur la terre s'élancer, courir; vois cette épaisse nuée se tapir dans le sable!...

Quelques Prisonniers. — Que dit-il?... Quoi?... Qu'est-ce donc?... Vois, vois quelle pâleur!

Ils saisissent Konrad.

Calme-toi!

Konrad. — Arrêtez! arrêtez!... arrêtez! je recueillerai mes pensées, j'achèverai mon chant, j'achèverai!...

Lwowicz. — Assez! assez!

D'autres. — Assez!

Le Caporal. — Assez! que Dieu vous bénisse!... La sonnette, entendez-vous la sonnette? la ronde, la ronde

est à la porte... éteignez la chandelle : chacun chez soi !...

UN DES PRISONNIERS, regardant à la fenêtre. — La porte est ouverte... les voilà... — Konrad est évanoui : laissez-le seul dans sa cellule ! (Tous s'échappent.)

SCÈNE II

KONRAD, après un long silence.

e suis seul !... Eh ! que m'importe la foule ? Suis-je poëte pour la foule !... Où est l'homme qui embrassera toute la pensée de mes chants, qui saisira du regard tous les éclairs de mon âme ? Malheur à qui épuise pour la foule sa voix ou sa langue !... La langue ment à la voix et la voix ment aux pensées... La pensée s'envole rapide de l'âme avant d'éclater en mots, et les mots submergent la pensée et tremblent au-dessus de la pensée, comme le sol sur un torrent englouti et invisible. Au tremblement du sol, la foule découvrira-t-elle l'abîme du torrent, devinera-t-elle le secret de son cours ?

Le sentiment circule dans l'âme, il s'allume, il s'embrase comme le sang dans ses prisons profondes et invisibles. Les hommes découvriront autant de sentiment dans mes chants qu'ils verront de sang sur mon visage.

Mon chant, tu es une étoile au delà des confins du monde !... L'œil terrestre qui se lance à ta poursuite peut étendre ses ailes... jamais il ne t'atteindra... il frappera seulement la voie lactée... Il devinera qu'il y a des soleils, mais non quel est leur nombre et leur immensité !...

A vous, mes chants, qu'importent les yeux et les oreilles des hommes ? Coulez dans les abîmes de mon âme ; brillez

sur les hauteurs de mon âme, comme des torrents souterrains, comme des étoiles sur-lunaires.

Toi, Dieu! toi, nature! écoutez-moi!... Voici une musique digne de vous, des chants dignes de vous! — Moi, grand-maître, grand-maître, j'étends les mains, je les étends jusqu'au ciel... Je pose les doigts sur les étoiles comme sur les cercles de verre d'un harmonica.

Mon âme fait tourner les étoiles d'un mouvement tantôt lent, tantôt rapide; des millions de tons en découlent; c'est moi qui les ai tous tirés. Je les connais tous, je les assemble, je les sépare, je les réunis, je les tresse en arc-en-ciel, en accords, en strophes; je les répands en sons et en rubans de flamme.

J'ai relevé les mains, je les ai dressées au-dessus des arêtes du monde, et les cercles de l'harmonie ont cessé de vibrer. Je chante seul. j'entends mes chants, longs, traînants comme le souffle du vent; ils retentissent dans toute l'immensité du monde, ils gémissent comme la douleur, ils grondent comme des orages; les siècles les accompagnent sourdement. Chaque son retentit et étincelle à la fois: il me frappe l'oreille, il me frappe l'œil; c'est ainsi que, quand le vent souffle sur les ondes, j'entends son vol dans ses sifflements, je le vois dans son vêtement de nuages.

Ce sont des chants dignes de Dieu, de la nature!... C'est un chant grand, un chant créateur!... Ce chant, c'est la force, la puissance; ce chant, c'est l'immortalité... Que pourrais-tu faire de plus grand, toi, Dieu?... Vois comme je tire mes pensées de moi-même; je les incarne en mots; elles volent, se disséminent dans les cieux, roulent, jouent et étincellent... Elles sont déjà loin, et je les sens encore; je savoure leurs charmes; je sens leurs contours dans la main, je devine leurs mouvements par ma pensée. Je vous aime, mes enfants poétiques!... mes pensées!... mes

étoiles!... mes sentiments!... mes orages!... Au milieu de vous je me tiens comme un père au sein de sa famille; vous m'appartenez tous!...

Je vous foule aux pieds, vous tous, poëtes, vous tous, sages et prophètes, idoles du monde! Revenez contempler les créations de vos âmes! — Que vos oreilles et vos cœurs retentissent des justes et bruyants applaudissements des hommes, que vos fronts rayonnent de tout l'éclat de votre gloire; et tous les concerts des éloges, tous les ornements de vos couronnes, recueillis dans tant de siècles et de nations, ne vous procureront pas la félicité et la puissance que je sens aujourd'hui dans cette nuit solitaire, quand je chante seul au fond de mon âme, quand je ne chante que pour moi seul.

Oui, je suis sensible, je suis puissant et fort de raison: jamais je n'ai senti comme dans ces instants. — Ce jour est mon zénith, ma puissance atteindra aujourd'hui son apogée. Aujourd'hui, je reconnaîtrai si je suis le plus grand de tous... ou seulement un orgueilleux. Ce jour est l'instant de la prédestination. — J'étends plus puissamment les ailes de mon âme. — C'est le moment de Samson, quand, aveugle et dans les fers, il méditait au pied d'une colonne. Loin d'ici ce corps de boue; esprit, je revêtirai des ailes! Oui, je m'envolerai!... je m'envolerai de la sphère des planètes et des étoiles, et je ne m'arrêterai que là *où se séparent le créateur et la nature.*

Les voilà... les voilà... les voilà ces deux ailes... elles suffiront... je les étendrai du couchant à l'aurore; de la gauche je frapperai le passé, et de la droite l'avenir... je m'élèverai sur les rayons du sentiment jusqu'à toi!... et mes yeux pénétreront tes sentiments à toi, qui, dit-on, sont dans les cieux. Me voilà... me voilà : tu vois quelle est ma puissance; — vois où s'élèvent mes ailes : je suis

homme, et là sur la terre... est resté mon corps!... C'est là que j'ai aimé, dans ma patrie!... là que j'ai laissé mon cœur; mais mon amour dans le monde ne s'est pas reposé sur un seul être, comme l'insecte sur une rose; il ne s'est reposé ni sur une famille, ni sur un siècle!... Moi, j'aime toute une nation: j'ai saisi dans mes bras toutes ses générations passées et à venir: je les ai pressées ici sur le cœur, comme un ami, un amant, un époux, comme un père. Je voudrais rendre à ma patrie la vie et le bonheur, je voudrais en faire l'admiration du monde. Les forces me manquent, et je viens ici, armé de toute la puissance de ma pensée, de cette pensée qui a ravi aux cieux la foudre, scruté la marche des planètes et sondé les abîmes des mers. J'ai de plus cette force que ne donnent pas les hommes, j'ai ce sentiment qui brûle intérieurement comme un volcan, et qui parfois seulement fume en paroles.

Et cette puissance, je ne l'ai puisée ni à l'arbre d'Éden, dans le fruit de la connaissance du bien et du mal; ni dans les livres, ni dans les récits, ni dans la solution des problèmes, ni dans les mystères de la magie. Je suis né créateur. J'ai tiré mes forces d'où tu as tiré les tiennes, car toi, tu ne les as pas cherchées... tu les possèdes, tu ne crains pas de les perdre... et moi je ne le crains pas non plus! Est-ce toi qui m'as donné, ou bien ai-je ravi, là où tu l'as ravi toi-même, cet œil pénétrant, puissant? Dans mes moments de puissance, si j'élève les yeux vers les traces des nuages, si j'entends les oiseaux voyageurs naviguer à perte de vue dans les airs, je n'ai qu'à vouloir, et soudain je les retiens d'un regard comme dans un filet: la nuée fait retentir un chant d'alarme; mais avant que je la livre aux vents, les vents ne l'ébranleront pas. — Si je regarde une comète de toute la puissance de mon âme, tant que je la contemple, elle ne bouge pas de place... Les

hommes seuls, entachés de corruption, fragiles, mais immortels, ne me servent pas, ne me connaissent pas... Ils nous ignorent tous deux, moi et toi : moi, je viens ici chercher un moyen infaillible, ici dans le ciel. Cette puissance que j'ai sur la nature, je veux l'exercer sur les cœurs des hommes : d'un geste je gouverne les oiseaux et les étoiles; il faut que je gouverne ainsi mes semblables, non par les armes, l'arme peut parer l'arme; non par les chants, ils sont longs à se développer; non par la science, elle est vite corrompue; non par les miracles, c'est trop éclatant : je veux les gouverner par le sentiment qui est en moi, je veux les gouverner tous, comme toi, mystérieusement et pour l'éternité! — Quelle que soit ma volonté, qu'ils la devinent et l'accomplissent, elle fera leur bonheur; et, s'ils la méprisent, qu'ils souffrent et succombent! — Que les hommes deviennent pour moi comme les pensées et les mots dont je compose à ma volonté un édifice de chants : on dit que c'est ainsi que tu gouvernes!... Tu sais que je n'ai pas souillé ma pensée, que je n'ai pas dépensé en vain mes paroles. Si tu me donnais sur les âmes un pareil pouvoir, je récréerais ma nation comme un chant vivant, et je ferais de plus grands prodiges que toi, j'entonnerais le chant du bonheur!

Donne-moi l'empire des âmes. Je méprise tant cette construction sans vie, nommée le monde, et vantée sans cesse, que je n'ai pas essayé si mes paroles ne suffiraient pas pour la détruire; mais je sens que si je comprimais et faisais éclater d'un coup ma volonté, je pourrais éteindre cent étoiles et en faire surgir cent autres... car je suis immortel!... Oh! dans la sphère de la création, il y a bien d'autres immortels... Mais je n'en ai pas rencontré de supérieurs! Tu es le premier des êtres dans les cieux!... Je suis venu te chercher jusqu'ici, moi le premier des

êtres vivants sur la vallée terrestre... Je ne t'ai pas encore rencontré. Je devine que tu es. Montre-toi et fais-moi sentir ta supériorité... Moi, je veux de la puissance, donne-m'en ou montre-m'en le chemin. J'ai appris qu'il exista des prophètes qui possédaient l'empire des âmes... Je le crois... Mais ce qu'ils pouvaient, je le puis aussi! Je veux une puissance égale à la tienne; je veux gouverner les âmes comme tu les gouvernes. (Long silence.) — (Avec ironie.) Tu gardes le silence!... Toujours le silence! Je le vois, je t'ai deviné, je comprends qui tu es, et comment tu exerces ta puissance: il a menti celui qui t'a donné le nom d'Amour, tu n'es que Sagesse. C'est la pensée et non le cœur qui dévoilera tes voies aux hommes; c'est par la pensée, non par le cœur, qu'ils découvriront où tu as déposé tes armes. Celui qui s'est plongé dans les livres, dans les métaux, dans les nombres, dans les cadavres, a seul réussi à s'approprier une partie de ta puissance. Il reconnaîtra le poison, la poudre, la vapeur, il reconnaîtra les éclairs, la fumée, la foudre; il reconnaîtra la légalité et la chicane contre les savants et les ignorants. C'est aux pensées que tu as livré le monde, tu laisses languir les cœurs dans une éternelle pénitence; tu m'as donné la plus courte vie et le sentiment le plus puissant.

(Un moment de silence.)

Qu'est mon sentiment?
    Ah! rien qu'une étincelle.
Qu'est ma vie?
    Un instant.
Mais ces foudres qui gronderont demain, que sont-ils aujourd'hui?
    Une étincelle.
Qu'est la série entière des siècles, que l'histoire nous révèle?

Un instant.

D'où sort chaque homme, ce petit monde?

D'une étincelle.

Qu'est la mort qui dissipera tous les trésors de mes pensées?

Un instant.

Qu'était-il, lui, quand il portait le monde dans son sein?

Une étincelle.

Et que sera l'éternité du monde quand il l'engloutira?

Un instant.

VOIX DES DÉMONS.

Je sauterai sur ton âme comme sur un coursier. Marche, marche!

VOIX DES ANGES.

Quel délire! Défendons-le! défendons-le! couvrons-lui les tempes de nos ailes!

Instant!... étincelle!... quand il se prolonge, quand elle s'enflamme, ils créent et détruisent... Courage!... courage!... étendons, prolongeons cet instant!... Courage!... courage!... éveillons, enflammons cette étincelle... — Maintenant... bien... oui... une fois encore, je t'appelle, je te dévoile mon âme... Tu gardes le silence! N'ai-je pas combattu Satan en personne? Je te porte un défi solennel! Ne me méprise pas!... Seul je me suis élevé jusqu'ici. Pourtant je ne suis pas seul : je fraternise sur la terre avec un grand peuple. J'ai pour moi les armées, et les puissances, et les trônes; si je me fais blasphémateur, je te livrerai une bataille plus sanglante que Satan. Il te livrait un combat de tête; entre nous, ce sera un combat de cœur. J'ai souffert, j'ai aimé, j'ai grandi entre les supplices et l'amour; quand tu m'eus ravi mon bonheur, j'ensanglantai dans mon cœur ma propre main; jamais je ne la levai contre toi!

LES DÉMONS.

Coursier, je te changerai en oiseau; sur tes ailes d'aigle, va, monte, vole.

LES ANGES.

L'astre tombe; quel délire!.... Il se perd dans les abîmes.

Mon âme est incarnée dans ma patrie; j'ai englouti dans mon corps toute l'âme de ma patrie!..... Moi, la patrie, ce n'est qu'un. Je m'appelle *Million*, car j'aime et je souffre pour des millions d'hommes. Je regarde ma patrie infortunée comme un fils regarde son père livré au supplice de la roue; je sens les tourments de toute une nation, comme la mère ressent dans son sein les souffrances de son enfant. Je souffre! je délire!... Et toi, gai, sage, tu gouvernes toujours, tu juges toujours, et l'on dit que tu n'erres pas!... Écoute, si c'est vrai ce que j'ai appris au berceau, ce que j'ai cru avec la foi de fils, si c'est vrai que tu aimes, si tu chérissais le monde en le créant, si tu as pour tes créatures un amour de père, si un cœur sensible était compris dans le nombre des animaux que tu renfermas dans l'arche pour les sauver du déluge, si ce cœur n'est pas un monstre produit par le hasard et qui meurt avant l'âge, si sous ton empire la sensibilité n'est pas une anomalie, si des millions d'infortunés, criant : « Secours! » n'attirent pas plus tes yeux qu'une équation difficile à résoudre; si l'amour est de quelque utilité dans le monde, et s'il n'est pas de ta part une erreur de calcul...

VOIX DES DÉMONS.

Que l'aigle se fasse hydre. Au combat! marche!... La fumée!... le feu!... les rugissements!... le tonnerre!...

VOIX DES ANGES.

Comète vagabonde, issue d'un brillant soleil, où est la fin de ton vol? Il est sans fin... sans fin...

Tu gardes le silence!... moi, je t'ai dévoilé les abîmes de mon cœur. Je t'en conjure, donne-moi la puissance, une part chétive, une part de ce que sur la terre a conquis l'orgueil! Avec cette faible part, que je créerais de bonheur! Tu gardes le silence!... Tu n'accordes rien au cœur, accorde donc à la raison. Tu le vois, je suis le premier des hommes et des anges, je te connais mieux que les archanges, je suis digne que tu me cèdes la moitié de ta puissance... Réponds... Toujours le silence!... Je ne mens pas, tu gardes le silence et tu te crois un bras puissant!... Ignores-tu que le sentiment dévorera ce que n'a pu briser la pensée? Vois mon brasier, mon sentiment; je le resserre pour qu'il brûle avec plus de violence; je le comprime dans le cercle de fer de ma volonté, comme la charge dans un canon destructeur.

VOIX DES DÉMONS.

Flamme!... incendie!...

VOIX DES ANGES.

Pitié! repentir!...

Réponds... car j'insulte à ta majesté; si je ne la réduis pas en décombres, j'ébranlerai du moins toute l'immensité de tes domaines : je lancerai une voix jusqu'aux dernières limites de la création; d'une voix qui retentira de génération en génération, je m'écrierai que tu n'es pas le père du monde... mais...

VOIX DU DIABLE. — Le czar!

Konrad s'arrête un instant, chancelle et tombe.

ESPRITS DU COTÉ GAUCHE

LES PREMIERS. — Foule-le aux pieds, saisis-le. — Il

est évanoui, il est évanoui; avant son réveil nous l'aurons étouffé.

Les seconds. — Il est encore haletant!

ESPRITS DU COTÉ DROIT

Loin d'ici... on prie pour lui.

Telle est la forme et la pensée du drame fantastique de Mickiewicz. La forme est catholique, on le voit; mais ce catholicisme est d'une philosophie plus audacieuse et plus avancée que le catholicisme légendaire de Faust. Konrad, dans sa soif de trouver au ciel la justice et la bonté qui se sont éclipsées pour lui de la terre, ne recule pas devant le blasphème. Son énergie sauvage, tout empreinte de la poésie du Nord, s'en prend à la sagesse suprême des maux affreux qu'endure l'espèce humaine; cette sombre figure du poëte dans les fers est posée là comme un martyr, comme un Christ. Mais qu'il y a loin de sa généreuse et brûlante fureur à la résignation évangélique! Certes, Konrad n'est pas le disciple du patient philosophe essénien. Konrad est bien l'homme de son temps, et il ne s'arrange pas, comme Faust, une nature panthéistique dont l'ordre et la beauté froide le consolent de l'absence de Dieu. Il ne se dévore plus, comme Manfred, dans l'attente d'une mystérieuse révélation de Dieu et de son être que la

mort seule va réaliser. Konrad n'est plus l'homme du doute, il n'est plus l'homme du désespoir : il est l'homme de la vie. Il souffre encore comme Manfred, il souffre cent fois plus : son esprit et sa chair sont haletants sous le fer de l'esclavage ; mais il n'hésite plus, il sent, il sait que Dieu existe. Il n'interroge plus ni la nature, ni sa conscience, ni sa science sur l'existence d'un être souverainement puissant ; mais il veut connaître et comprendre la nature de cet être ; il veut savoir s'il doit le haïr, l'adorer ou le craindre. Sa foi est faite ; il veut arranger son culte ; il veut pénétrer les éléments et les attributs de la Divinité. Il n'y parvient pas, lui incomplet, lui orgueilleux de son génie et de son patriotisme jusqu'au délire, lui représentant de la race humaine au point où elle est arrivée de son temps, c'est-à-dire, croyante et sceptique à la fois, vaine de sa force, irritée de sa misère, pénétrée du sentiment de la justice et de la fraternité, empressée de briser ses entraves, mais ignorante encore, moralisée à peine, incapable d'accomplir en un seul fait l'œuvre de son salut, et demandant encore au ciel, par habitude du passé et par impatience de l'avenir un de ces miracles que le christianisme attribuait à Dieu en dehors de l'humanité. Le ciel est sourd, et le poëte tombe accablé en attendant que son esprit s'éclaire, que son orgueil s'abaisse, et que son intelligence s'ouvre à la vraie connaissance des voies divines.

Pour nous résumer, nous dirons què nous voyons dans *Faust* le besoin de poétiser la *nature déifiée* de Spinosa ; dans *Manfred*, le désir de faire jouer à l'homme, au sein de cette nature divinisée, un rôle digne de ses facultés et de ses aspirations ; dans *Konrad*, une tentative pour moraliser l'œuvre de la création dans la pensée de l'homme, en moralisant le sort de l'homme sur la terre. Aucun de ces poëmes n'a réalisé suffisamment son but. Mais combien d'œuvres vaillantes et douloureuses sortiront encore de la fièvre poétique avant que l'humanité puisse produire le chantre de l'espérance et de la certitude !

Décembre 1839.

QUELQUES MOTS

SUR CHACUN DE MES ROMANS

PRÉFACE DE L'AUTEUR

En publiant une édition complète de mes ouvrages dans le format le plus populaire aujourd'hui et au plus bas prix, je n'ai eu ni le dessein de m'enrichir en cas de succès, ni la prétention de faire un grand sacrifice dans le cas contraire. Mais je puis dire que ce qui m'a le plus préoccupé, c'est le désir de faire lire à la classe pauvre ou malaisée des ouvrages dont une grande partie a été composée pour elle. J'ai dû attendre pour m'y décider que l'habitude générale consacrât l'usage d'un format qui ne me semblait pas commode, et qui néanmoins l'est devenu par l'habitude même.



J'ai voulu encore essayer de donner au peuple une édition aussi soignée que possible sans augmenter d'un centime le prix de ces sortes de publications, et je crois y avoir réussi grâce aux soins généreux et intelligents de l'ami qui s'est fait mon éditeur.

Enfin, j'ai été heureuse d'obtenir le concours d'un grand talent pour l'illustration de cette longue série d'ouvrages que j'offre à un peuple très-artiste et très-capable d'apprécier les choses d'art.

Dans cette longue série, plusieurs ouvrages (je puis dire le plus grand nombre) ont été inspirés par le désir d'éclairer le peuple sur ses devoirs autant que sur ses droits. Quelques-uns, les premiers surtout, n'ont été que le cri d'une âme fortement impressionnée, atteinte parfois de doute et de découragement; peu pressée de conclure parce qu'elle craignait d'avoir à maudire l'humanité, qu'elle éprouvait le besoin d'aimer. Peu à peu la lumière s'est faite dans ce chaos d'émotions diverses à mesure que l'âge y amenait la réflexion. Mes instincts avaient toujours été révolutionnaires, en ce sens que l'injustice était un spectacle antipathique pour ma nature, et qu'un immense besoin d'équité chrétienne avait rempli ma vie dès mon plus jeune âge; mais la confiance dans mes instincts ne m'est venue que peu à peu, avec la certitude que le progrès est la loi vitale de l'humanité, et à mesure que je sentais ce progrès s'opérer en moi-même. Qui se sent vivre,

sent et saisit la vie dans les autres; et cette vie des autres vient alimenter et étendre la sienne propre. Je suis donc arrivée, sans grands efforts et sans fortes études, à cet état de lucidité dans la conviction où peut arriver toute âme sincère, sans qu'il lui soit besoin d'une trempe supérieure. Ce que je suis, tout le monde peut l'être: ce que je vois, tout le monde peut le voir; ce que j'espère, tout le monde peut y arriver. Il ne s'agit que d'aimer la vérité, et je crois que tout le monde sent le besoin de la trouver.

Je n'ai point révélé de vérité nouvelle dans mes ouvrages. Je n'y ai jamais songé, bien qu'on m'ait accusé, avec une ironie de mauvaise foi, d'avoir voulu, comme tant d'autres, jouer à la doctrine et à la secte. J'ai examiné autant que j'ai pu les idées que soulevaient, autour de nous tous, les hommes de mon temps. J'ai chéri celles qui m'ont semblé généreuses et vraies; je n'ai pas toujours tout compris dans les moyens pratiques que plusieurs ont proposés, soit qu'ils fussent obscurs, soit plutôt que mon cerveau fût impropre à saisir les combinaisons et les calculs des probabilités. Je ne me suis pas tourmenté dans mon impuissance; j'ai trouvé qu'il me restait bien assez à faire en employant le genre de facultés qui m'était échu, au développement du sentiment de la justice et de l'amour de mes semblables. J'avais une nature d'artiste, et, quoi qu'on en dise, je n'ai

jamais voulu être autre chose qu'un artiste; ceux qui ont cru m'humilier et me blesser en proclamant que je n'étais pas de taille à faire un philosophe m'ont fait beaucoup de plaisir, car chacun a l'amour-propre d'aimer sa propre organisation et de s'y complaire comme l'animal dans son propre élément. Mais en prétendant que mon organisation et ma vocation d'artiste s'opposaient en moi à l'intelligence et au développement des vérités sociales élémentaires et à l'amour des éternelles vérités dont le christianisme est la philosophie première, on a dit un sophisme tout à fait puéril. A-t-on jamais reproché aux peintres de la renaissance de se poser en théologiens parce qu'ils traitaient des sujets sacrés! Les peintres flamands avaient-ils la prétention de se dire savants naturalistes parce qu'ils étudiaient et connaissaient les lois de la lumière! Quel est donc l'artiste qui peut s'abstraire des choses divines et humaines, se passer du reflet des croyances de son époque, et vivre étranger au milieu où il respire? Vraiment, jamais pédantisme ne fut poussé aussi loin dans l'absurde que cette théorie de l'art pour l'art, qui ne répond à rien, qui ne repose sur rien, et que personne au monde, pas plus ceux qui l'ont affichée que ceux qui l'ont combattue, n'a jamais pu mettre en pratique. L'art pour l'art est un mot creux, absolument faux et qu'on a perdu bien du temps à vouloir définir sans en venir à bout: parce

qu'il est tout bonnement impossible de trouver un sens à ce qui n'en a pas.

Demandez à un poëte, au plus exclusivement poëte de tous les hommes, de faire des vers, seulement pour faire de beaux vers, et de n'y pas mettre l'ombre d'une idée philosophique, vous verrez s'il en vient à bout, ou bien vous verrez quels vers ce seront. Prenez la pièce la plus romantique, la plus purement descriptive des chefs de la prétendue doctrine de l'art pour l'art, et vous verrez si au bout de dix vers l'humanité, le sentiment et le souvenir de ses grandeurs ou de ses misères, ne viennent pas animer, expliquer, symboliser le tableau.

Quand M. Victor Hugo dit : *la mer était désespérée,* il met une âme dans la mer, une âme orageuse et troublée, une âme de poëte, ou l'âme collective de l'humanité.

Les anciens disaient *Téthys est en fureur;* eux aussi personnifiaient les tumultes des passions humaines jusque dans ceux des éléments. C'est qu'il n'est pas possible d'être poëte ou artiste, dans aucun genre et à quelque degré que ce soit, sans être un écho de l'humanité qui s'agite ou se plaint, qui s'exalte ou se désespère.

J'ai donc prêché à ma manière, comme l'ont fait avant moi et autour de moi, comme le feront toujours tous les artistes.

De tout temps, on a cherché querelle à ceux qui

avaient le goût des nouveautés, comme disaient les anciens orthodoxes, c'est-à-dire, la croyance au progrès, et le désir de combattre les abus et les erreurs de leur siècle.

On les étranglait, on les brûlait au temps passé. Aujourd'hui on les exile, on les emprisonne, s'ils sont hommes; on les insulte, on essaye de les outrager, s'ils sont femmes. Tout cela est bien facile à supporter quand on croit; depuis l'estrapade des vieux siècles jusqu'à l'ironie injurieuse du nouveau, tout est fête et plaisir intérieur, soyez-en certains, ô contempteurs de l'avenir, pour quiconque a foi en l'avenir.

Vous perdez donc vos peines; les hommes s'instruiront et travailleront à s'instruire les uns les autres, sous toutes les formes, depuis le Trouvère avec son vieux luth, jusqu'à l'écrivain moderne avec l'idée nouvelle.

La vérité du temps a été dite aux hommes du temps. Certains esprits synthétiques la renferment dans une doctrine que l'on étudie, que l'on discute, que l'on juge, et qui laisse de grandes lueurs, lors même qu'elle est incomplète.

Les philosophes, les historiens, les politiques, jettent la foi et la lumière à pleines mains, même ceux qui se trompent, car l'erreur des forts esprits est encore une instruction pour ceux qui cherchent et choisissent.

Les artistes viennent après eux, et sèment un peu de blé mêlé sans doute à des herbes folles. Mais ces folles herbes, le temps, le goût, la mode, qui, elle aussi, est une recherche du progrès dans le beau, en feront aisément justice. Le froment restera. Nos descendants souriront certainement de la quantité de paroles, de fictions, de *manières,* qu'il nous a fallu employer pour dire ces paroles banales; mais ils ne nous sauront pas mauvais gré de la préoccupation sérieuse qu'ils retrouveront au fond de nos œuvres, et ils jugeront, à l'embarras de notre parole, de la lutte que nous avons eu à soutenir pour préparer leurs conquêtes.

Nohant, 12 avril 1851.

INDIANA

J'ai écrit *Indiana* durant l'automne de 1831. C'est mon premier roman ; je l'ai fait sans aucun plan, sans aucune théorie d'art ou de philosophie dans l'esprit. J'étais dans l'âge où l'on écrit avec ses instincts et où la réflexion ne nous sert qu'à nous confirmer dans nos tendances naturelles. On voulut y voir un plaidoyer bien prémédité contre le mariage. Je n'en cherchais pas si long, et je fus étonné au dernier point de toutes les belles choses que la critique

trouva à dire sur mes intentions subversives. La critique a beaucoup trop d'esprit, c'est ce qui la fera mourir. Elle ne juge jamais naïvement ce qui a été fait naïvement. Elle cherche, comme disent les bonnes gens, midi à quatorze heures, et a dû faire beaucoup de mal aux artistes qui se sont préoccupés de ses arrêts plus que de raison.

Sous tous les régimes et dans tous les temps, il y a eu d'ailleurs une race de critiques qui, au mépris de leur propre talent, se sont imaginé devoir faire le métier de dénonciateurs, de pourvoyeurs du ministère public; singulière fonction pour des gens de lettres vis-à-vis de leurs confrères! Les rigueurs des gouvernements contre la presse n'ont jamais suffi à ces critiques farouches. Ils voudraient qu'elles portassent non-seulement sur les œuvres, mais sur les personnes, et, si on les écoutait, il serait défendu à certains d'entre nous d'écrire quoi que ce soit. Du temps que je fis *Indiana,* on criait au saint-simonisme à propos de tout. Plus tard on cria à toutes sortes d'autres choses. Il est encore défendu à certains écrivains d'ouvrir la bouche, sous peine de voir les sergents de ville de certains feuilletons s'élancer sur leur œuvre pour les traduire devant la police des Pouvoirs constitués. Si cet écrivain fait parler noblement un ouvrier, c'est une attaque contre la bourgeoisie; si une fille égarée est réhabilitée après expiation, c'est une attaque contre les femmes

honnêtes; si un escroc prend des titres de noblesse, c'est une attaque contre le patriciat ; si un bravache fait le matamore, c'est une insulte contre l'armée ; si une femme est maltraitée par son mari, c'est la promiscuité qui est prêchée. Et de tout ainsi. Bons confrères, saintes et généreuses âmes de critiques ! Quel malheur qu'on ne songe point à établir un petit tribunal d'inquisition littéraire dont vous seriez les tourmenteurs ! Vous suffirait-il de dépecer et de brûler les livres à petit feu, et ne pourrait-on, sur vos instances, vous permettre de faire tâter un peu de torture aux écrivains qui se permettent d'avoir d'autres dieux que les vôtres.

Dieu merci, j'ai oublié jusqu'aux noms de ceux qui, dès mon premier début, tentaient de me décourager, et qui, ne pouvant dire que cet humble début fût une platitude complète, essayèrent d'en faire une proclamation incendiaire contre le repos des sociétés. Je ne m'attendais pas à tant d'honneur, et je pense que je dois à ces critiques le remerciement que le lièvre adressa aux grenouilles, en s'imaginant, à leurs terreurs, qu'il avait droit de se croire un foudre de guerre.

Mai 1852.

VALENTINE

(1832)

Valentine est le second roman que j'ai publié; après *Indiana,* qui eut un succès littéraire auquel j'étais loin de m'attendre, je retournai dans le Berri en 1832, et je me plus à peindre la nature que j'avais sous les yeux depuis mon enfance. Dès ces jours-là, j'avais éprouvé le besoin de la décrire; mais, par un phénomène qui accompagne toutes les émotions profondes, dans l'ordre moral comme dans l'ordre intellectuel, c'est ce qu'on désire le plus manifester qu'on ose le moins aborder en public. Ce pauvre coin du Berri, cette Vallée-Noire si inconnue, ce paysage sans grandeur, sans éclat, qu'il faut chercher pour le trouver, et chérir pour l'admirer, c'était le sanctuaire de mes premières, de mes longues, de mes continuelles rêveries. Il y avait vingt-deux ans que je vivais dans ces arbres mutilés, dans ces chemins raboteux, le long de ces buissons incultes, au bord de ces ruisseaux dont les rives ne sont praticables qu'aux enfants et aux troupeaux. Tout cela n'avait de charmes que pour moi, et ne méritait pas d'être révélé aux indifférents. Pourquoi trahir l'*incognito* de cette contrée modeste, qu'aucun grand souvenir historique, qu'aucun grand site pittoresque, ne signalent à l'intérêt ou à la curiosité? Il me sem-

blait que la Vallée-Noire c'était moi-même, c'était le cadre, le vêtement de ma propre existence, et il y avait si loin de là à une toilette brillante et faite pour attirer les regards ! Si j'avais compté sur le retentissement de mes œuvres, je crois que j'eusse voilé avec jalousie ce paysage comme un sanctuaire, où, seul jusque-là, peut-être, j'avais promené une pensée d'artiste, une rêverie de poëte ; mais je n'y comptais pas, je n'y pensais même pas du tout. J'étais obligé d'écrire, et j'écrivais. Je me laissais entraîner au charme secret répandu dans l'air presque natal dont j'étais enveloppé. La partie descriptive de mon roman fut goûtée. La fable souleva des critiques assez vives sur la prétendue doctrine antimatrimoniale que j'avais déjà proclamée, disait-on, dans *Indiana*. Dans l'un et l'autre roman, j'avais montré les dangers et les douleurs des unions mal assorties. Il paraît que, croyant faire de la prose, j'avais fait du saint-simonisme sans le savoir. Je n'en étais pas alors à réfléchir sur les misères sociales. J'étais encore trop jeune pour voir et constater autre chose que des faits. J'en serais peut-être toujours resté là, grâce à mon indolence naturelle et à cet amour des choses extérieures qui est le bonheur et l'infirmité des artistes, si l'on ne m'eût poussé, par des critiques un peu pédantesques, à réfléchir davantage et à m'inquiéter des causes premières, dont je n'avais jusque-là saisi que les effets.

Mais on m'accusa si aigrement de vouloir faire l'esprit fort et le philosophe, que je me posai un jour cette question : « Voyons donc ce que c'est que la philosophie! »

Mars 1852.

LÉLIA

(1833)

Après *Indiana* et *Valentine,* j'écrivis *Lélia,* sans suite, sans plan, à bâtons rompus, et avec l'intention, dans le principe, de l'écrire pour moi seul. Je n'avais aucun système, je n'appartenais à aucune école, je ne songeais presque pas au public ; je ne me faisais pas encore une idée nette de ce qu'est la publicité. Je ne croyais nullement qu'il pût m'appartenir d'impressionner ou d'influencer l'esprit des autres.

Était-ce modestie? Je puis affirmer que oui, bien qu'il ne paraisse guère modeste de s'attribuer une vertu si rare. Mais comme, chez moi, ce n'était pas vertu, je dis la chose comme elle est. Ce n'était pas un effort de ma raison, un triomphe remporté sur la vanité naturelle à notre espèce, mais bien une insouciance du fait, une imprévoyance innée, une tendance à m'absorber dans une occupation de l'esprit, sans me souvenir qu'au delà du monde de mes

rêves, il existait un monde de réalités sur lequel ma pensée, sereine ou sombre, pouvait avoir une action quelconque.

Je fus donc très-étonné du retentissement de ce livre, des partisans et des antagonistes qu'il me créa. Je n'ai point à dire ce que je pense moi-même du fond de l'ouvrage : je l'ai dit dans la préface de la deuxième édition; et je n'ai point varié d'opinion depuis cette époque.

Le livre a été écrit de bonne foi, sous le poids d'une souffrance intérieure quasi mortelle, souffrance toute morale, toute philosophique et religieuse, et qui me créait des angoisses inexplicables pour les gens qui vivent sans chercher la cause et le but de la vie. D'excellents amis qui m'entouraient, avec lesquels j'étais gai à l'habitude (car de telles préoccupations ne se révèlent pas sans ennuyer beaucoup ceux qui ne les ont point), furent frappés de stupeur en lisant des pages si amères et si noires. Ils n'y comprirent goutte, et me demandèrent où j'avais pris ce cauchemar. Ceux qui liront plus tard l'histoire de ma vie intellectuelle ne s'étonneront plus que le doute ait été pour moi une chose si sérieuse et une crise si terrible.

Pourtant je n'ai pas été une exception aux yeux de tous. Beaucoup ont souffert devant le problème de la vie, mille fois plus que devant les faits et les maux réels dont elle nous accable. De faux dévots

ont dit que c'était un crime d'exhaler ainsi une plainte contre le mystère dont il plaît à Dieu d'envelopper sa volonté sur nos destinées. Je ne pense pas comme eux; je persiste à croire que le doute est un droit sans lequel la foi ne serait pas une victoire ou un mérite.

Janvier 1834.

ALDO LE RIMEUR

(1833)

Comme cette bluette a paru longtemps avant le roman et le drame de *Chatterton,* personne ne pensera que j'aie eu la prétention d'imiter ce modèle, bien qu'une scène d'*Aldo le Rimeur* présente quelques rapports de situation avec le beau et déchirant monologue que M. de Vigny a mis dans la bouche de son poëte. Je ne me défendrais pas d'avoir été inspiré par ce sujet, d'abord si le fait était vrai, ensuite si ma pensée eût été la même. Mais elle était autre, et je ne songeais à peindre la misère du poëte que comme un accident, un des malheurs passagers de sa fantasque et douloureuse existence. Je voulais peindre le poëte en général; une âme de poëte quelconque, mobile, généreuse, ardente, susceptible, inquiète, fière et jalouse. Le second acte de ce petit poëme dialogué montre le même homme non trans-

formé qu'on a vu lutter contre la faim et l'abandon au premier acte. De même qu'un nouvel amour a été le dénoûment de cette première phase, l'amour de la science, ou plutôt une soudaine et vague révélation de la science, arrache une seconde fois l'âme curieuse et *ondoyante* du poëte au dégoût de la vie, à la lassitude du cœur, au suicide. Je comptais, lorsque je fis paraître ce fragment dans une Revue, compléter la série d'expériences et de déceptions par lesquelles, après avoir plusieurs fois rempli et vidé la coupe des illusions, Aldo devait arriver à briser sa vie ou à se réconcilier avec elle. De nouvelles préoccupations d'esprit m'emportèrent ailleurs, et j'oubliai Aldo, comme Aldo oubliait la reine Agandecca. Je n'ai jamais pensé que l'interruption de cette esquisse fût offensante ou préjudiciable pour aucun lecteur; mais je dois avertir que ce n'est là qu'un fragment. Le finira qui voudra dans sa pensée, et beaucoup mieux sans doute que je ne l'ai commencé.

LE SECRÉTAIRE INTIME

(1834)

Le *Secrétaire intime* est une fantaisie sans rime ni raison qui m'est venue en 1833, après avoir relu les *Contes fantastiques* de Hoffmann. Cela manque

d'ensemble et atteste une grande inexpérience littéraire. La fable est-elle amusante? L'imagination, à défaut de la vraisemblance, y trouve-t-elle son compte? Mon point de vue a tellement changé que je ne suis plus un juge impartial des essais de ma jeunesse.

13 octobre 1853.

JACQUES

(1834)

Que *Jacques* soit l'expression et le résultat de pensées tristes et de sentiments amers, il n'est pas besoin de le dire. C'est un livre douloureux et un dénoûment désespéré. Les gens heureux, qui sont parfois fort intolérants, m'en ont blâmé. A-t-on le droit d'être désespéré? disaient-ils. A-t-on le droit d'être malade?

Jacques n'est cependant pas l'apologie du suicide; c'est l'histoire d'une passion, de la dernière et intolérable passion d'une âme passionnée : je ne prétends pas nier cette conséquence du roman, que certains cœurs dévoués se voient réduits à céder la place aux autres et que la société ne leur laisse guère d'autre choix, puisqu'elle raille et s'indigne devant la résignation ou la miséricorde d'un époux trahi. En ceci, la société ne se montre pas fort chrétienne.

Aussi Jacques finit-il peu chrétiennement sa vie en s'arrogeant le droit d'en disposer. Mais à qui la faute? Jacques ne proteste pas tant qu'on croit contre cette société irréligieuse. Il lui cède, au contraire, beaucoup trop, puisqu'il tue et se tue. Il est donc l'homme de son temps, et apparemment que son temps n'est pas bon pour les gens mariés, puisque certains d'entre eux sont placés sans transaction possible entre l'état de meurtriers et celui de saints.

Tâchons d'être saints, et si nous en venons à bout, nous saurons d'autant plus combien cela est difficile, et quelle indulgence on doit à ceux qui ne le sont pas encore. Alors nous reconnaîtrons peut-être qu'il y quelque chose à modifier ou dans la loi, ou dans l'opinion, car le but de la société devrait être de rendre la perfection accessible à tous, et l'homme est bien faible quand il lutte seul contre le torrent des mœurs et des idées.

J'ai écrit ce livre à Venise en 1834, ainsi que *Leone Leoni* et *André*.

Mars 1853.

LEONE LEONI

(1834)

Étant à Venise par un temps très-froid et dans une circonstance fort triste, le carnaval mugissant et sif-

flant au dehors avec la bise glacée, j'éprouvais le contraste douloureux qui résulte de notre souffrance intérieure, isolée au milieu de l'enivrement d'une population inconnue.

J'habitais un vaste appartement de l'ancien palais Nasi, devenu une auberge et donnant sur le quai des Esclavons, près le pont des Soupirs. Tous les voyageurs qui ont visité Venise connaissent cet hôtel, mais je doute que beaucoup d'entre eux s'y soient trouvés dans une disposition morale aussi douloureusement recueillie, le mardi gras, dans la ville classique du carnaval.

Voulant échapper au spleen par le travail de l'imagination, je commençai au hasard un roman qui débutait par la description même du lieu, de la fête extérieure et du solennel appartement où je me trouvais. Le dernier ouvrage que j'avais lu en quittant Paris était *Manon Lescaut*. J'en avais causé, ou plutôt écouté causer, et je m'étais dit que faire de Manon Lescaut un homme, de Desgrieux une femme, serait une combinaison à tenter et qui offrirait des situations assez tragiques, le vice étant souvent fort près du crime pour l'homme, et l'enthousiasme voisin du désespoir pour la femme.

J'écrivis ce volume en huit jours, et le relus à peine pour l'envoyer à Paris. Il avait rempli mon but et rendu ma pensée, je n'y aurais rien ajouté en le méditant. Et pourquoi un ouvrage d'imagination

aurait-il besoin d'être médité? Quelle moralité voudrait-on faire ressortir d'une fiction que chacun sait être fort possible dans le monde de la réalité? Des gens rigides en théorie (on ne sait pas trop pourquoi) ont pourtant jugé l'ouvrage dangereux. Après tantôt vingt ans écoulés, je le parcours et n'y trouve rien de tel. Dieu merci, le type de Leone Leoni, sans être invraisemblable, est exceptionnel; et je ne vois pas que l'engouement produit par lui sur une âme faible soit récompensé par des félicités bien enviables. Au reste, je suis, à l'heure qu'il est, bien fixé sur la prétendue portée des *moralités* du roman, et j'en ai dit ailleurs ma pensée raisonnée.

Janvier 1853.

ANDRÉ

(1834)

C'est à Venise que j'ai rêvé et écrit ce roman. J'habitais une petite maison basse, le long d'une étroite rue d'eau verte, et pourtant limpide, tout à côté du petit pont *dei Barcarolli*. Je ne voyais, je ne connaissais et ne voulais connaître quasi personne. J'écrivais beaucoup, j'avais de longs et paisibles loisirs, je venais d'écrire *Jacques* dans cette même petite maison. J'en étais attristée. J'avais dessein de fixer ma vie alternativement en France et à Venise.

Si mes enfants eussent été en âge de me suivre à Venise, je crois que j'y eusse fait un établissement définitif, car nulle part je n'ai trouvé une vie aussi calme, aussi studieuse, aussi complétement ignorée. Et cependant, après six mois de cette vie, je commençais à ressentir une sorte de nostalgie dont je ne voulais pas convenir avec moi-même.

Cette nostalgie se traduisit pour moi par le roman d'*André*. J'avais de temps en temps, pour restaurer mes nippes, une jeune ouvrière, grande, blonde, élégante, babillarde, qui s'appelait Loredana. Ma gouvernante était petite, rondelette, pâle, langoureuse, et tout aussi babillarde que l'autre, quoiqu'elle eût le parler plus lent. Je n'étais pas somptueusement logée, tant s'en faut. Leurs longues causeries dans la chambre voisine de la mienne me dérangèrent donc beaucoup : mais je finissais par les écouter machinalement et puis alternativement, pour m'exercer à comprendre leur dialecte dont mon oreille s'habituait à saisir les rapides élisions. Peu à peu je les écoutais aussi pour surprendre dans leurs commérages, non pas les secrets des familles vénitiennes qui m'intéressaient fort peu, mais la couleur des mœurs intimes de cette cité, qui n'est pareille à aucune autre, et où il semble que tout dans les habitudes, dans les goûts et dans les passions, doive essentiellement différer de ce qu'on voit ailleurs. Quelle fut ma surprise, lorsque mon oreille

fut blasée sur le premier étonnement des formes du langage, d'entendre des histoires, des réflexions et des appréciations identiquement semblables à ce que j'avais entendu dans une ville de nos provinces françaises. Je me crus à la Châtre ! Les dames du lieu, ces belles et molles patriciennes, qui fleurissent comme des camélias en serre dans l'air tiède des lagunes, elles avaient, en passant par la langue si *bien pendue* de la Loredana, les mêmes vanités, les mêmes grâces, les mêmes forces, les mêmes faiblesses que les fières et paresseuses bourgeoises de nos petites villes. Chez les hommes, c'était même bonhomie, même parcimonie, même finesse, même libertinage. Le monde des ouvriers, des artisans, de leurs filles et de leurs femmes, c'était encore comme chez nous, et je m'écriai du mot proverbial : *Tutto il mondo è fatto come la nostra famiglia.*

Reportée à mon pays, à ma province, à la petite ville où j'avais vécu, je me sentis en disposition d'en peindre les types et les mœurs, et on sait que quand une fantaisie vient à l'artiste, il faut qu'il la contente. Nulle autre ne peut l'en distraire. C'est donc au sein de la belle Venise, au bruit des eaux tranquilles que soulève la rame, au son des guitares errantes, et en face des palais féeriques qui partout projettent leur ombre sur les canaux les plus étroits et les moins fréquentés, que je me rappelai les rues

sales et noires, les maisons déjetées, les pauvres toits moussus, et les aigres concerts de coqs, d'enfants et de chats de ma petite ville. Je rêvai là aussi de nos belles prairies, de nos foins parfumés, de nos petites eaux courantes et de la botanique aimée autrefois, que je ne pouvais plus observer que sur les mousses limoneuses et les algues flottantes accrochées aux flancs des gondoles. Je ne sais dans quels vagues souvenirs de types divers je fis mouvoir la moins compliquée et la plus paresseuse des fictions. Ces types étaient tout aussi vénitiens que berrichons. Changez l'habit, la langue, le ciel, le paysage, l'architecture, la physionomie extérieure de toutes gens et de toutes choses; au fond de tout cela, l'homme est toujours à peu près le même, et la femme encore plus que l'homme, à cause de la ténacité de ses instincts.

Avril 1851.

MAUPRAT

(1836)

Quand j'écrivis le roman de *Mauprat* à Nohant, je venais de plaider en séparation. Le mariage, dont jusque-là j'avais combattu les abus, laissant peut-être croire, faute d'avoir suffisamment développé ma pensée, que j'en méconnaissais l'essence, m'appa-

raissait précisément dans toute la beauté morale de son principe.

A quelque chose malheur est bon, pour qui sait réfléchir : plus je venais de voir combien il est pénible et douloureux d'avoir à rompre de tels liens, plus je sentais que ce qui manque au mariage, ce sont des éléments de bonheur et d'équité d'un ordre trop élevé, pour que la société actuelle s'en préoccupe. La société s'efforce, au contraire, de rabaisser cette institution sacrée, en l'assimilant à un contrat d'intérêts matériels; elle l'attaque de tous les côtés à la fois, par l'esprit de ses mœurs, par ses préjugés, par son incrédulité hypocrite.

Tout en faisant un roman, pour m'occuper et me distraire, la pensée me vint de peindre un amour exclusif, éternel, avant, pendant et après le mariage. Je fis donc le héros de mon livre proclamant à quatre-vingts ans sa fidélité pour la seule femme qu'il eût aimée.

L'idéal de l'amour est certainement la fidélité éternelle. Les lois morales et religieuses ont voulu consacrer cet idéal; les faits matériels le troublent, les lois civiles sont faites de manière à le rendre souvent impossible ou illusoire; mais ce n'est pas ici le lieu de le prouver. Le roman de *Mauprat* n'a pas été alourdi par cette préoccupation, seulement le sentiment qui me pénétrait particulièrement à l'époque où je l'écrivis, se résume dans ces paroles de Mau-

prat vers la fin de l'ouvrage : « Elle fut la seule « femme que j'aimai dans toute ma vie; jamais au- « cune autre n'attira mon regard et ne connut l'é- « treinte de ma main. »

Juin 1851.

SIMON

Simon vint en 1836, vers le même temps que *Mauprat*. Le roman n'est pas, je crois, des mieux conduits; mais il m'a semblé que maître Parquet et sa fille Bonne étaient des personnages assez vrais. J'avais connu leurs types, en plusieurs exemplaires, dans la réalité.

Octobre 1853.

LES MAITRES MOSAISTES

(1837)

J'ai écrit les *Mosaïstes* pour mon fils, qui n'avait encore lu qu'un roman, *Paul et Virginie*. Cette lecture était trop forte pour les nerfs d'un pauvre enfant. Il avait tant pleuré, que je lui avais promis de lui faire un roman où il n'y aurait pas d'amour et où toutes choses finiraient pour le mieux. Pour joindre un peu d'instruction à son amusement, je pris un

fait réel dans l'histoire de l'art. Les aventures des mosaïstes de Saint-Marc sont vraies en grande partie. Je n'y ai cousu que quelques ornements, et j'ai développé des caractères que le fait même indique d'une manière assez certaine.

Je ne sais pourquoi j'ai écrit peu de livres avec autant de plaisir que celui-là. C'était à la campagne, par un été aussi chaud que le climat de l'Italie que je venais de quitter. Jamais je n'ai vu autant de fleurs et d'oiseaux dans mon jardin. Listz jouait du piano au rez-de-chaussée, et les rossignols, enivrés de musique et de soleil, s'égosillaient avec rage sur les lilas environnants.

Mai 1852.

LA DERNIÈRE ALDINI

(1837)

Les romans sont toujours plus ou moins des fantaisies, et il en est de ces fantaisies de l'imagination comme des nuages qui passent. D'où viennent les nuages et où vont-ils?

J'ai rêvé, en me promenant à travers la forêt de Fontainebleau, tête à tête avec mon fils, à toute autre chose qu'à ce livre, que j'écrivais le soir dans une auberge, et que j'oubliais le matin, pour ne m'occuper que des fleurs et des papillons. Je pour-

rais raconter toutes nos courses et tous nos amusements avec exactitude, et il m'est impossible de dire pourquoi mon esprit s'en allait le soir à Venise. Je pourrais bien chercher une bonne raison; mais il sera plus sincère d'avouer que je ne m'en souviens pas : il y a de cela quinze ou seize ans.

23 août 1853.

L'USCOQUE

L'*Uscoque* est une fantaisie que j'ai écrite à Nohant dans l'hiver de 1837 à 1838. J'avais très-froid dans ma chambre, et, en m'endormant, je voyais des paysages fantastiques, des mers agitées, des rochers battus des vents. La bise qui sifflait au dehors et le feu qui pétillait dans ma cheminée produisaient des cris étranges, des frôlements mystérieux, et je crois que j'étais plus obsédée que charmée par mon sujet.

17 janvier 1853.

UN HIVER A MAJORQUE.

(1838)

Ce livre porte sa date dans une lettre-dédicace à mon ami François Rollinat et sa raison d'être dans

les réflexions qui ouvrent le chapitre IV; je ne saurais que les répéter : « Pourquoi voyager quand on n'y est pas forcé? » Aujourd'hui, revenant des mêmes latitudes traversées sur un autre point de l'Europe méridionale, je m'adresse la même réponse qu'autrefois à mon retour de Majorque : « C'est qu'il ne s'agit pas tant de voyager que de partir : quel est celui de nous qui n'a pas quelque douleur à distraire ou quelque joug à secouer? »

25 août 1855.

SPIRIDION

(1838)

Spiridion a été écrit en grande partie et terminé dans la chartreuse de Valdemosa, aux gémissements de la bise dans le cloître en ruines. Certes, ce lieu romantique eût mieux inspiré un plus grand poëte. Heureusement le plaisir d'écrire ne se mesure pas au mérite de l'œuvre, mais à l'émotion de l'artiste ; sans des préoccupations souvent douloureuses, j'aurais été bien satisfait de cette cellule de moine dans un site sublime, où le hasard, ou plutôt la nécessité résultant de l'absence de tout autre asile, m'avait conduit et mis précisément dans le milieu qui convenait au sujet de ce livre commencé à Nohant.

25 août 1855.

GABRIEL

ROMAN DIALOGUÉ

(1839)

J'ai écrit *Gabriel* à Marseille en revenant d'Espagne, mes enfants jouant autour de moi dans une chambre d'auberge. — Le bruit des enfants ne gêne pas. Ils vivent, par leurs jeux mêmes, dans un milieu fictif, où la rêverie peut les suivre sans être refroidie par la réalité. Eux aussi d'ailleurs appartiennent au monde de l'idéal par la simplicité de leurs pensées.

Gabriel appartient, lui, par sa forme et par sa donnée, à la fantaisie pure. Il est rare que la fantaisie des artistes ait un lien direct avec leur situation. Du moins elle n'a pas de simultanéité avec les préoccupations de leur vie extérieure. L'artiste a précisément besoin de sortir, par une invention quelconque, du monde positif qui l'inquiète, l'oppresse, l'ennuie ou le navre. Quiconque ne sait pas cela, n'est guère artiste lui-même.

21 septembre 1854.

LES MISSISSIPIENS

PROVERBE

(1840)

J'ai écrit cet opuscule il y a une douzaine d'années. Je l'avais commencé pour le théâtre; mais, après le prologue, je trouvai le sujet peu dramatique, et je préférai en faire un tableau dialogué, un épisode quelconque de l'histoire du papier-monnaie. Cette grande mesure financière pouvait certes sauver la France; mais il n'eût pas fallu une France corrompue, des grands seigneurs avides, des spéculateurs éhontés, un peuple à la fois méfiant et crédule à l'excès. Il faudra peut-être des siècles encore pour que les mesures qui s'appuient sur le crédit public soient envisagées par tous comme des mesures de salut public, et non comme un moyen offert à chacun de faire sa fortune à tout prix.

Balzac m'a prouvé que je me trompais en pensant qu'une pièce dont l'*argent* était le sujet n'aurait pas d'intérêt sur la scène. Il a fait, depuis, *Mercadet,* personnage qui ne vaut guère mieux au moral que le *Bourset* des Mississipiens, et qui prouve que les spéculateurs de nos jours ne sont pas moins roués que ceux qui florissaient il y a cent cinquante ans; mais sa pièce a un entrain satirique et une triste gaieté qui attachent l'attention tout en serrant le

cœur. Le type que j'avais créé était moins amusant, à coup sûr; je n'avais pu vaincre le dégoût qu'il m'inspirait à moi-même.

Août 1852.

PAULINE

(1841)

J'avais commencé ce roman en 1832, à Paris, dans une mansarde où je me plaisais beaucoup. Le manuscrit s'égara : je crus l'avoir jeté au feu par mégarde, et comme, au bout de trois jours, je ne me souvenais déjà plus de ce que j'avais voulu faire (ceci n'est pas mépris de l'art ni légèreté à l'endroit du public, mais infirmité véritable), je ne songeai point à recommencer. Au bout de dix ans environ, en ouvrant un *in-quarto* à la campagne, j'y retrouvai la moitié d'un volume manuscrit intitulé *Pauline*. J'eus peine à reconnaître mon écriture, tant elle était meilleure que celle d'aujourd'hui. Est-ce que cela ne vous est pas souvent arrivé à vous-même de retrouver toute la spontanéité de votre jeunesse et tous les souvenirs du passé dans la netteté d'une majuscule et dans le laisser-aller d'une ponctuation? Et les fautes d'orthographe que tout le monde fait, et dont on se corrige tard, quand on s'en corrige, est-ce qu'elles ne repassent pas quelquefois sous vos yeux comme de vieux visages amis? En relisant ce manu-

scrit, la mémoire de la première donnée me revint aussitôt, et j'écrivis le reste sans incertitude.

Sans attacher aucune importance à cette courte peinture de l'esprit provincial, je ne crois pas avoir faussé les caractères donnés par les situations; et la morale du conte, s'il faut en trouver une, c'est que l'extrême gêne et l'extrême souffrance sont un terrible milieu pour la jeunesse et la beauté. Un peu de goût, un peu d'art, un peu de poésie ne seraient point incompatibles, même au fond des provinces, avec les vertus austères de la médiocrité; mais il ne faut pas que la médiocrité touche à la détresse; c'est là une situation que ni l'homme, ni la femme, ni la vieillesse, ni la jeunesse, ni même l'âge mûr, ne peuvent regarder comme le développement normal de la destinée providentielle.

Mars 1852.

HORACE

(1841)

Il faut croire qu'*Horace* représente un type moderne très-fidèle et très-répandu, car ce livre m'a fait une douzaine d'ennemis bien conditionnés. Des gens que je ne connaissais pas prétendaient s'y reconnaître, et m'en voulaient à la mort de les avoir si cruellement dévoilés. Pour moi, je répète ici ce

que j'ai dit dans la première préface ; je n'ai fait poser personne pour esquisser ce portrait ; je l'ai pris partout et nulle part, comme le type de dévouement aveugle que j'ai opposé à ce type de personnalité sans frein. Ces deux types sont éternels, et j'ai ouï dire plaisamment à un homme de beaucoup d'esprit que le monde se divisait en deux séries d'êtres plus ou moins pensants : les *farceurs* et les *jobards*. C'est peut-être ce mot-là qui m'a frappé et qui m'a porté à écrire *Horace* vers le même temps. Je tenais peut-être à montrer que les exploiteurs sont quelquefois dupes de leur égoïsme, que les dévoués ne sont pas toujours privés de bonheur. Je n'ai rien prouvé ; on ne prouve rien avec des contes, ni même avec des histoires vraies; mais les bonnes gens ont leur conscience qui les rassure, et c'est pour eux surtout que j'ai écrit ce livre, où l'on a cru voir tant de malice. On m'a fait trop d'honneur : j'aimerais mieux appartenir à la plus pauvre classe des *jobards* qu'à la plus illustre des *farceurs*.

Novembre 1852.

LE COMPAGNON DU TOUR DE FRANCE

En lisant l'ouvrage d'un homme alors assez obscur, et aujourd'hui fort en vue (le *Livre du Compagnonnage*, par Agricol Perdiguier, menuisier au

faubourg Saint-Antoine, représentant du peuple), je fus frappé, non-seulement de la poésie des antiques initiations du *Devoir,* mais encore de l'importance morale du sujet, et j'écrivis le roman du *Compagnon du Tour de France* dans des idées sincèrement progressives. Il me fut bien impossible, en cherchant à représenter un type d'ouvrier aussi avancé que notre temps le comporte, de ne pas lui donner des idées sur la société présente et des aspirations vers la société future. Cependant on cria, dans certaines classes, à l'impossible, à l'exagération; on m'accusa de flatter le peuple et de vouloir l'embellir. Eh bien, pourquoi non? Pourquoi, en supposant que mon type fût trop idéalisé, n'aurais-je pas eu le droit de faire pour les hommes du peuple ce qu'on m'avait permis de faire pour ceux des autres classes? Pourquoi n'aurais-je pas tracé un portrait, le plus agréable et le plus sérieux possible, pour que tous les ouvriers intelligents et bons eussent le désir de lui ressembler? Depuis quand le roman est-il forcément la peinture de ce qui est, la dure et froide réalité des hommes et des choses contemporaines? Il en peut être ainsi, je le sais, et Balzac, un maître devant le talent duquel je me suis toujours incliné, a fait la *Comédie humaine.* Mais, tout en étant lié d'amitié avec cet homme illustre, je voyais les choses humaines sous un tout autre aspect, et je me souviens de lui avoir

dit, à peu près à l'époque où j'écrivais le *Compagnon du Tour de France* : « Vous faites la *Comédie humaine*. Ce titre est modeste ; vous pourriez aussi bien dire le *drame*, la *tragédie humaine*. — Oui, me répondit-il ; et vous, vous faites l'*épopée humaine*. — Cette fois, repris-je, le titre serait trop relevé. Mais je voudrais faire l'*églogue humaine*, le *poëme*, le *roman humain*. En somme, vous voulez et savez peindre l'homme tel qu'il est sous vos yeux, soit ! Moi, je me sens porté à le peindre tel que je souhaite qu'il soit, tel que je crois qu'il doit être. » Et comme nous ne nous faisions pas concurrence, nous eûmes bientôt reconnu notre droit mutuel.

A cette époque-là, il y a une dizaine d'années, mon type de Pierre Huguenin pouvait paraître embelli pour les gens du monde qui n'avaient pas de rapports directs avec ceux de l'atelier. Cependant Agricol Perdiguier lui-même était au moins aussi intelligent, au moins aussi instruit que Pierre Huguenin. Un autre ouvrier, le premier venu, pouvait être jeune et beau, personne ne le niera. Une femme *bien née*, comme on dit, peut aimer la beauté dans un homme sans naissance, cela s'est vu ! Une femme de cœur et d'esprit peut n'apprécier que le cœur et l'esprit dans l'homme qu'elle aime. Cela se verra, j'espère, si cela ne se voit déjà au temps où nous sommes. Enfin tout ce qui n'existait pas alors, à ce qu'on assurait, pouvait être et devait être bientôt.

Et la preuve, c'est que quelques années plus tard, Eugène Sue prit pour héros d'un roman à immense succès, un ouvrier qu'il fit poëte, philosophe, et socialiste, qui plus est. Personne n'y trouva à redire. Est-ce parce qu'il fut présenté avec plus d'adresse, et habillé avec plus de vraisemblance? c'est possible. J'ai toujours du plaisir, et jamais du chagrin à voir mes confrères réussir ce que j'ai pu manquer. Mais la question reste la même au fond. Un ouvrier est un homme tout pareil à un autre homme, un *monsieur* tout pareil à un autre *monsieur*, et je m'étonne beaucoup que cela étonne encore quelqu'un. Il n'est pas nécessaire d'avoir été reçu bachelier pour être aussi instruit que tous les bacheliers du monde. Ce n'est pas au collége qu'on apprend à être moral et religieux, puisqu'on n'y apprend que le grec et le latin. On y acquiert fort lentement une certaine instruction qu'un ouvrier, tout comme une femme, peut acquérir plus tard et plus vite avec de l'intelligence et de la volonté. Enfin cette prétendue infériorité de race ou de sexe est un préjugé qui n'a même plus l'excuse aujourd'hui d'être soutenu de bonne foi, et le combattre davantage serait même fort puéril à l'heure qu'il est.

J'ai publié, pour la première fois, le roman qu'on va lire sous le poids des anathèmes de deux castes, la noblesse et la bourgeoisie, sans compter le clergé, dont les journaux m'accusaient sans façon d'aller

étudier les mœurs des ouvriers, tous les dimanches, à la barrière, *d'où je revenais ivre avec Pierre Leroux.* Voilà comment un certain monde et une certaine religion accueillent les tentatives de moralisation, et comment un livre dont l'idée évangélique était le but bien déclaré, fut reçu par les conservateurs de la morale et les ministres de l'Évangile.

Octobre 1851.

CONSUELO

(1842)

Ce long roman de *Consuelo,* suivi de *la Comtesse de Rudolstadt* et accompagné, lors de sa publication dans la *Revue indépendante,* de deux notices sur *Jean Ziska* et *Procope le Grand,* forme un tout assez important comme appréciation et résumé de mœurs historiques. Le roman n'est pas bien conduit. Il va souvent un peu à l'aventure, a-t-on dit; il manque de proportion. C'est l'opinion de mes amis, et je la crois fondée. Ce défaut, qui ne consiste pas dans un *décousu,* mais dans une *sinuosité* exagérée d'événements, a été l'effet de mon infirmité ordinaire : l'absence de plan. Je le corrige ordinairement beaucoup quand l'ouvrage, terminé, est entier dans mes mains. Mais la grande consommation de livres nouveaux qui s'est faite de 1835 à 1845 particulière-

ment, la concurrence des journaux et des revues, l'avidité des lecteurs, complice de celle des éditeurs, ce furent là des causes de production rapide et de publication pour ainsi dire forcée. Je m'intéressais vivement au succès de la *Revue indépendante*, fondée par mes amis Pierre Leroux et Louis Viardot, continuée par mes amis Ferdinand François et Pernet. J'avais commencé *Consuelo* avec le projet de ne faire qu'une nouvelle. Ce commencement plut, et on m'engagea à le développer, en me faisant pressentir tout ce que le dix-huitième siècle offrait d'intérêt sous le rapport de l'art, de la philosophie et du merveilleux, trois éléments produits par ce siècle d'une façon très-hétérogène en apparence, et dont le lien était cependant curieux et piquant à établir sans trop de fantaisie.

Dès lors j'avançai dans mon sujet, au jour le jour, lisant beaucoup et produisant aussitôt, pour chaque numéro de la *Revue* (car on me priait de ne pas m'interrompre), un fragment assez considérable.

Je sentais bien que cette manière de travailler n'était pas normale et offrait de grands dangers; ce n'était pas la première fois que je m'y étais laissé entraîner; mais dans un ouvrage d'aussi longue haleine et appuyé sur tant de réalités historiques, l'entreprise était téméraire. La première condition d'un ouvrage d'art, c'est le temps et la liberté. Je parle ici de la liberté qui consiste à revenir sur ses

pas quand on s'aperçoit qu'on a quitté son chemin pour se jeter dans une traverse; je parle du temps qu'il faudrait se réserver pour abandonner les sentiers hasardeux et retrouver la ligne droite. L'absence de ces deux sécurités crée à l'artiste une inquiétude fiévreuse, parfois favorable à l'inspiration, parfois périlleuse pour la raison, qui, en somme, doit enchaîner le caprice, quelque carrière qui lui soit donnée dans un travail de ce genre.

Ma réflexion condamne donc beaucoup cette manière de produire. Qu'on travaille aussi vite qu'on voudra et qu'on pourra : *le temps ne fait rien à l'affaire ;* mais entre la création spontanée et la publication, il faudrait absolument le temps de relire l'ensemble et de l'expurger des longueurs qui sont précisément l'effet ordinaire de la précipitation. La fièvre est bonne, mais la conscience de l'artiste a besoin de passer en revue, à tête reposée, avant de les raconter tout haut, les songes qui ont charmé sa divagation libre et solitaire.

Je me suis donc presque toujours abstenu depuis d'agir avec cette complaisance mal entendue pour les autres et pour soi, et mes amis se sont aperçus d'une seconde manière, plus sobre et mieux digérée, dont je m'étais fait la promesse à moi-même, en courant à travers champs après la voyageuse *Consuelo*. Je sentais là un beau sujet, des types puissants, une époque et des pays semés d'ac-

cidents historiques, dont le côté intime était précieux à explorer ; et j'avais regret de ne pouvoir reprendre mon itinéraire et choisir mes étapes à mesure que j'avançais au hasard, toujours frappé et tenté par des horizons nouveaux.

Il y a dans *Consuelo* et dans la *Comtesse de Rudolstadt* des matériaux pour trois ou quatre bons romans. Le défaut, c'est d'avoir entassé trop de richesses brutes dans un seul. Ces richesses me venaient à foison dans les lectures dont j'accompagnais mon travail. Il y avait là plus d'une mine à explorer, et je ne pouvais résister au désir de puiser un peu dans chacune, au risque de ne pas classer bien sagement mes conquêtes.

Tel qu'il est, l'ouvrage a de l'intérêt et, contre ma coutume quand il s'agit de mes ouvrages, j'en conseille la lecture. On y apprendra beaucoup de choses qui ne sont pas nouvelles pour les gens instruits, mais qui, par leur rapprochement, jettent une certaine lumière sur les préoccupations et, par conséquent, sur l'esprit du siècle de Marie-Thérèse et de Frédéric II, de Voltaire et de Cagliostro : siècle étrange, qui commence par des chansons, se développe dans des conspirations bizarres, et aboutit par des idées profondes à des révolutions formidables !

Que l'on fasse bon marché de l'intrigue et de l'invraisemblance de certaines situations ; que l'on regarde autour de ces gens et de ces aventures de ma

fantaisie, on verra un monde où je n'ai rien inventé, un monde qui a existé et qui a été beaucoup plus fantastique que mes personnages et leurs vicissitudes : de sorte que je pourrais dire que ce qu'il y a de plus impossible dans mon livre, est précisément ce qui s'est passé dans la réalité des choses.

Septembre 1854.

JEAN ZISKA

EPISODE DE LA GUERRE DES HUSSITES

J'ai écrit *Jean Ziska* entre la première et la seconde partie de *Consuelo*, c'est-à-dire entre *Consuelo* et la *Comtesse de Rudolstadt*. Ayant eu à consulter des livres sur l'histoire des derniers siècles de la Bohème, où j'avais placé la scène de mon roman, je fus frappé de l'intérêt et de la couleur de cette histoire des Hussites, qui n'existait en français que dans un ouvrage long, indigeste, diffus, quasi impossible à lire. Et pourtant ce livre avait sa valeur et ses côtés saisissants pour qui avait la patience de les attendre venir. Je crois en avoir extrait la moelle en conscience et rétabli la clarté qui s'y noyait sous le désordre des idées et la dissémination des faits.

17 janvier 1853.

JEANNE

(1844)

Jeanne est le premier roman que j'aie composé pour le mode de publication en feuilletons. Ce mode exige un art particulier que je n'ai pas essayé d'acquérir, ne m'y sentant pas propre. C'était en 1844, lorsque le vieux *Constitutionnel* se rajeunit en passant au grand format. Alexandre Dumas et Eugène Sue possédaient dès lors, au plus haut point, l'art de finir un chapitre sur une péripétie intéressante, qui devait tenir sans cesse le lecteur en haleine, dans l'attente de la curiosité ou de l'inquiétude. Tel n'était pas le talent de Balzac, tel est encore moins le mien. Balzac, esprit plus analytique, moi, caractère plus lent et plus rêveur, nous ne pouvions lutter d'invention et d'imagination contre cette fécondité d'événements et ces complications d'intrigues. Nous en avons souvent parlé ensemble; nous n'avons pas voulu l'essayer, non par dédain du genre et du talent d'autrui; Balzac était trop fort, moi trop amoureux de mes aises intellectuelles pour dénigrer les autres; car le dénigrement, c'est l'envie, et on dit que cela rend fort malheureux. Nous n'avons pas voulu l'essayer, par la certitude que nous sentions en nous de n'y pas réussir et d'avoir à y sacrifier des

résultats de travail qui ont aussi leur valeur, moins brillante, mais allant au même but.

Ce but, le but du roman, c'est de peindre l'homme, et, qu'on le prenne dans un milieu ou dans l'autre, aux prises avec ses idées ou avec ses passions, en lutte contre un monde intérieur qui l'agite, ou contre un monde extérieur qui le secoue, c'est toujours l'homme en proie à toutes les émotions et à toutes les chances de la vie.

Jeanne est une première tentative qui m'a conduit à faire plus tard *la Mare au Diable, le Champi* et *la Petite Fadette.* La vierge d'Holbein m'avait toujours frappé comme un type mystérieux où je ne pouvais voir qu'une fille des champs rêveuse, sévère et simple : la candeur infinie de l'âme, par conséquent un sentiment profond dans une méditation vague, où les idées ne se formulent point. Cette femme primitive, cette vierge de l'âge d'or, où la trouver dans la société moderne? Du moment qu'elle sait lire et écrire, elle ne vaut pas moins, sans doute, mais elle est autre, et appartient à un autre genre de description.

Je crus ne pouvoir la trouver qu'aux champs, pas même aux champs, au désert, sur une lande inculte, sur une terre primitive qui porte les stigmates mystérieuses de notre plus antique civilisation. Ces coins sacrés où la charrue n'a jamais passé, où la nature est sauvage, grandiose ou morne, où la tradition est

encore debout, où l'homme semble avoir conservé son type gaulois et ses croyances fantastiques, ne sont pas aussi rares en France qu'on devrait le croire après tant de révolutions, de travaux et de découvertes. La France est pleine, au contraire, de ces contrastes, entre la civilisation moderne et la barbarie antique, sur des zones de terrain qui ne sont séparées parfois l'une de l'autre que par un ruisseau ou par un buisson. Quand on se trouve dans une de ces solitudes où semble régner le sauvage génie du passé, cette pensée banale vient à tout le monde : « On se croirait ici à deux mille lieues des villes et de la société. » On pourrait dire aussi bien qu'on s'y sent à deux mille ans de la vie actuelle.

Cette vierge gauloise, ce type d'Holbein, ou de Jeanne d'Arc ignorée, qui se confondaient dans ma pensée, j'essayai d'en faire une création développée et complète. Mais je ne réussis point à mon gré. Il me fallut, pour satisfaire aux nécessités du feuilleton, me hâter un peu, et, d'ailleurs, je n'osai point alors faire ce que j'ai osé plus tard, peindre mon type dans son vrai milieu, et l'encadrer exclusivement de figures rustiques en harmonie avec la mesure, assez limitée en littérature, de ses idées et de ses sentiments. En mêlant Jeanne à des types de notre civilisation, je trouvai que j'atténuais la vraie grandeur que je lui avais rêvée, et que j'altérais sa simplicité nécessaire. Je fis un roman de contrastes,

comme ces contrastes de paysages et de mœurs dont j'ai parlé tout à l'heure; mais je me sentis dérangé de l'oasis austère où j'aurais voulu oublier et faire oublier à mon lecteur le monde moderne et la vie présente. Mon propre style, ma phrase me gênait. Cette langue nouvelle ne peignait ni les lieux, ni les figures que j'avais vues avec mes yeux et comprises avec ma rêverie. Il me semblait que je barbouillais d'huile et de bitume les peintures sèches, brillantes, naïves et plates des maîtres primitifs, que je cherchais à faire du relief sur une figure étrusque, que je traduisais Homère en rébus, enfin que je profanais le nu antique avec des draperies modernes.

Les peintres et les sculpteurs de la Renaissance l'ont fait pourtant. Germain Pilon a habillé les Grâces païennes avec une mousseline ou un taffetas qui n'est jamais sorti d'une autre fabrique que de celle de son génie; mais il faut être Germain Pilon ou ne pas s'en mêler. Puisse le lecteur m'être plus indulgent que je ne le suis à moi-même!

Mai 1852.

ISIDORA

A Paris, 1845. C'était une très-belle personne, extraordinairement intelligente, et qui vint plusieurs fois *verser son cœur à mes pieds,* disait-elle. Je vis

parfaitement qu'elle *posait* devant moi et ne pensait pas un mot de ce qu'elle disait la plupart du temps. Elle eût pu être ce qu'elle n'était pas. Aussi n'est-ce pas elle que j'ai dépeinte dans *Isidora*.

17 janvier 1853.

TEVERINO

Teverino est une pure fantaisie dont chaque lecteur peut tirer la conclusion qu'il lui plaira. Je l'ai commencée à Paris, en 1845, et terminée à la campagne, sans aucun plan, sans aucun but que celui de peindre un caractère original, une destinée bizarre, qui peuvent paraître invraisemblables aux gens de haute condition, mais qui sont bien connus de quiconque a vécu avec des artistes de toutes les classes. Ces natures admirablement douées, qui ne savent ou ne veulent pas tirer parti de leurs riches facultés dans la société officielle, ne sont point rares, et cette indépendance, cette paresse, ce désintéressement exagérés, sont même la tendance propre aux gens trop favorisés de la nature. Les spécialités ouvrent et suivent avec acharnement la route exclusive qui leur convient. Il est des supériorités tout à fait opposées, qui, se sentant également capables de tous les développements, n'en poursuivent et n'en saisissent aucun. Ce que je me suis cru le droit de

poétiser un peu dans *Teverino*, c'est l'excessive délicatesse des sentiments et la candeur de l'âme aux prises avec les expédients de la misère. Il ne faudrait pas prendre au pied de la lettre les paradoxes qui séduisent l'imagination de ce personnage, et croire que l'auteur a été assez pédant pour vouloir prouver que la perfection de l'âme est dans une liberté qui va jusqu'au désordre. La fantaisie ne peut rien prouver, et l'artiste qui se livre à une fantaisie pure ne doit prétendre à rien de semblable. Est-il donc nécessaire, avant de parler à l'imagination du lecteur par un ouvrage d'imagination, de lui dire que certain type exceptionnel n'est pas un modèle qu'on lui propose? ce serait le supposer trop naïf, et il faudrait plutôt conseiller à ce lecteur de ne jamais lire de romans, car toute lecture de ce genre est pernicieuse à quiconque n'a rien d'arrêté dans le jugement ou dans la conscience.

On m'a reproché de peindre tantôt des caractères dangereux, tantôt des caractères impossibles à imiter; dans les deux cas j'ai prouvé apparemment que j'avais trop d'estime pour mes lecteurs. Qu'au lieu de s'en indigner ils la méritent. Voilà ce que je puis leur répondre de mieux.

Je ne défendrai ici que la possibilité, je ne dis pas la vraisemblance du caractère de *Teverino :* cette possibilité, beaucoup de gens pourraient se l'attester à eux-mêmes en consultant leurs propres souvenirs.

Beaucoup de gens ont connu une espèce de *Teverino* mâle ou femelle dans le cours de leur vie. Il est vrai qu'en revanche, pour un de ces êtres privilégiés qui restent grands dans la vie de bohémien, il en est cent autres qui y contractent des vices incurables; cette classe d'aventuriers est nombreuse dans la carrière des arts. Elle se dégrade plus souvent qu'elle ne s'élève; mais les individus peuvent toujours s'élever, et même se *relever* quand ils ont du cœur et de l'intelligence. Cela, je le crois fermement pour tous les êtres humains, pour tous les égarements, pour tous les malheurs, et dans toutes les conditions de la vie. Il est bon de le leur dire, et c'est pour cela qu'il est bon d'y croire. Je ne m'en ferai donc jamais faute.

Mai 1852.

LUCREZIA FLORIANI

Je n'ai point à dire ici sous l'empire de quelles idées littéraires j'ai écrit ce roman, puisqu'il est accompagné d'une préface qui résume mes opinions d'alors, et que ces opinions n'ont pas changé. Mais je tiens à bien dire ce que j'ai seulement indiqué dans cette préface à l'égard des productions contemporaines dont j'ai critiqué la forme et rejeté l'exemple.

Ce n'est point par fausse modestie, encore moins par pusillanimité de caractère, que je déclare aimer beaucoup les événements romanesques, l'imprévu, l'intrigue, l'*action* dans le roman. Pour le roman comme pour le théâtre, je voudrais que l'on trouvât le moyen d'allier le mouvement dramatique à l'analyse vraie des caractères et des sentiments humains. Sans vouloir faire ici la critique ni l'éloge de personne, je dis que ce problème n'est encore résolu d'une manière générale et absolue, ni pour le roman, ni pour le théâtre. Depuis vingt ans, on flotte entre les deux extrêmes, et, pour ma part, aimant les émotions fortes dans la fiction, j'ai marché cependant dans l'extrême opposé, non point tant par goût que par conscience, parce que je voyais ce côté négligé et abandonné par la mode. J'ai fait tous mes efforts, sans m'exagérer leur faiblesse ni leur importance, pour retenir la littérature de mon temps dans un chemin praticable entre le lac paisible et le torrent fougueux. Mon instinct m'eût poussé vers les abîmes, je le sens encore à l'intérêt et à l'avidité irréfléchie avec lesquels mes yeux et mes oreilles cherchent le drame; mais quand je me retrouve avec ma pensée apaisée et rassasiée, je fais comme tous les lecteurs, comme tous les spectateurs, je reviens sur ce que j'ai vu et entendu, et je me demande le pourquoi et le comment de l'action qui m'a ému et emporté. Je m'aperçois alors des brusques invrai-

semblances ou des mauvaises raisons de ces faits que le torrent de l'imagination a poussés devant lui, au mépris des obstacles de la raison ou de la vérité morale, et de là le mouvement rétrograde qui me repousse, comme tant d'autres, vers le lac uni et monotone de l'analyse.

Pourtant, je ne voudrais pas voir la génération à laquelle j'appartiens s'oublier trop longtemps sur ces eaux dormantes et méconnaître le progrès qui l'appelle sans cesse vers des horizons nouveaux. *Lucrezia Floriani,* ce livre tout d'analyse et de méditation, n'est donc qu'une protestation relative contre l'abus de ces formes à la mode d'alors, véritables machines à surprises, dont il me semblait voir le public confondre avec peu de discernement les qualités et les défauts.

Dirai-je maintenant un mot sur mon œuvre même, non pas quant à la forme, qui a tous les défauts (acceptés d'avance) que mon plan comportait, mais quant au fond, cette inaliénable question de liberté intellectuelle que chaque lecteur s'est toujours arrogé et s'arrogera toujours le droit de contester? Je ne demande pas mieux. Victor Hugo, déniant au public, dans la préface des *Orientales,* le droit d'adresser au poëte son insolent *pourquoi,* et décrétant qu'en fait de choix dans le sujet, l'auteur ne relevait que de lui-même, avait certainement raison devant la puissance surhumaine qui envoie au poëte

l'inspiration, sans consulter le goût, les habitudes ou les opinions du siècle. Mais le public ne se rend pas à de si hautes considérations; il va son train, et continue à dire aux grands comme aux petits : Pourquoi nous servez-vous ce mets? De quoi se compose-t-il? Où l'avez-vous pris? Avec quoi est-il assaisonné? etc., etc.

De telles questions sont assez oiseuses, et surtout elles sont embarrassantes; car cet instinct qui porte un écrivain à choisir aujourd'hui tel ou tel sujet qui ne l'eût peut-être pas frappé hier, est insaisissable de sa nature. Et si l'on y répondait ingénument, le public serait-il beaucoup plus avancé?

Si je vous disais, par exemple, ce qu'un très-grand poëte me disait un jour, sans aucune affectation, et même avec une naïveté enjouée : A toute heure, mille sujets flottent et se succèdent dans ma cervelle : tous me plaisent un instant, mais je ne m'y arrête point, sachant que celui que je suis capable de traiter *m'empoignera* d'une manière toute particulière et me fera sentir son autorité sur ma volonté par des signes irrécusables ? — Quels sont-ils, lui demandai-je, vivement intéressé. — Une sorte d'éblouissement, me répondit-il, et un battement de cœur comme si j'allais m'évanouir. Quand une pensée, une image, un fait quelconque, traversent mon esprit en agitant ainsi mon être physique, quelque vagues qu'ils soient, je me sens averti par cette sorte de

vertige d'avoir à m'y arrêter, afin d'y chercher mon poëme.

Eh bien, qu'auriez-vous à répondre à ce poëte? Eût-il mieux fait de vous consulter, que d'écouter cette voix intérieure qui le sommait de lui obéir?

Dans un ordre d'idées et de productions moins élevées, il y a un attrait mystérieux que je n'aurai pas, quant à moi, l'orgueil d'appeler l'*inspiration,* mais que je subis sans vouloir m'en défendre quand il se présente. Les gens qui ne font pas d'ouvrages d'imagination croient que cela ne se fait qu'avec des souvenirs, et vous demandent toujours : « Qui donc avez-vous voulu peindre? » Ils se trompent beaucoup s'ils croient qu'il soit possible de faire d'un personnage réel un type de roman, même dans un roman aussi peu romanesque que celui de *Lucrezia Floriani.* Il faudrait toujours tellement aider à la réalité de cet être, pour le rendre logique et soutenu, dans un fait fictif, ne fût-ce que pendant vingt pages, qu'à la vingt et unième vous seriez déjà sorti de la ressemblance, et à la trentième, le type que vous auriez prétendu retracer aurait entièrement disparu. Ce qui est possible à faire, c'est l'analyse d'un sentiment. Pour qu'il ait un sens à l'intelligence, en passant à travers le prisme des imaginations, il faut donc créer les personnages pour le sentiment qu'on veut décrire, et non le sentiment pour les personnages.

Du moins c'est là mon procédé, et je n'en ai jamais pu trouver d'autre. Cent fois, on m'a proposé des *sujets* à traiter. On me racontait une histoire intéressante, on me décrivait les héros, on me les montrait même. Jamais il ne m'a été possible de faire usage de ces précieux matériaux. J'étais de suite frappé d'une chose que tous vous avez dû observer plus d'une fois. C'est qu'il y a un désaccord apparent, inexplicable, mais très-complet, entre la conduite des personnes dans les circonstances romanesques de la vie, et le caractère, les habitudes, l'extérieur de ces personnes mêmes. De là, ce premier mouvement qui nous fait dire à tous, à l'aspect d'une personne dont les œuvres ou les actions ont frappé notre esprit : *Je ne me la figurais pas comme cela !*

D'où vient? Je ne sais, ni vous non plus, lecteurs amis. Mais, c'est ainsi, et nous pourrons le chercher ensemble quand nous en aurons le temps. Quant à présent, pour abréger cet avant-propos déjà trop long, je n'ai qu'un mot à répondre à vos questions accoutumées. Examinez si la peinture de la passion qui fait le sujet de ce livre a quelque vérité, quelque profondeur, je ne dirai pas quelque enseignement, c'est à vous de trouver les conclusions, et tout l'office de l'écrivain consiste à vous faire réfléchir. Quant aux deux types sacrifiés (tous deux) à cette passion terrible, refaites-les mieux en vous-mêmes

si la fantaisie de l'auteur les a mal appropriés au genre d'exemple qu'ils devaient fournir.

Janvier 1853.

LE PICCININO

Le *Piccinino* est un roman de fantaisie qui n'a la prétention ni de peindre une époque historique précise, ni de décrire fidèlement un pays. C'est une étude de couleur, rêvée plutôt que sentie, et où quelques traits seulement se sont trouvés justes comme par hasard. La scène de ce roman pourrait se trouver placée partout ailleurs, sous le ciel du midi de l'Europe, et ce qui m'a fait choisir la Sicile, c'est tout bonnement un recueil de belles gravures que j'avais sous les yeux en ce moment-là.

J'avais toujours eu envie de faire, tout comme un autre, mon petit chef de brigands. Le chef de brigands qui a défrayé tant de romans et de mélodrames sous l'Empire, sous la Restauration, et jusque dans la littérature romantique, a toujours amusé tout le monde, et l'intérêt principal s'est toujours attaché à ce personnage terrible et mystérieux. C'est naïf, mais c'est comme cela. Que le type soit effrayant comme ceux de Byron, ou comme ceux de Cooper digne du prix Monthyon, il suffit que ces héros du désespoir aient mérité légalement la corde ou les

galères pour que tout bon et honnête lecteur les chérisse dès les premières pages, et fasse des vœux pour le succès de leurs entreprises. Pourquoi donc, sous prétexte d'être une personne raisonnable, me serais-je privé d'en créer un à ma fantaisie ?

Bien persuadé que le chef de brigands était tombé dans le domaine public, et appartenait à tout romancier comme les autres types classiques lui appartiennent, je voulus au moins essayer de faire possible et réel de sa nature ce personnage bizarre dans sa position. Un tel mystère enveloppe les pirates de Byron, qu'on n'oserait les questionner, et qu'on les redoute ou les plaint sans les connaître. Il faut même dire bien vite que c'est par ce mystère inexpliqué qu'ils nous saisissent ; mais je ne suis pas Byron, et les romans ne sont pas des poëmes. Je souhaitais, moi, faire un personnage très-expliqué, entouré de circonstances romanesques, un peu exceptionnel par lui-même, mais avec qui, cependant, mon bon lecteur pût faire connaissance peu à peu, comme avec un simple particulier.

Avril 1853.

LE MEUNIER D'ANGIBAULT

(1845)

Ce roman est, comme tant d'autres, le résultat d'une promenade, d'une rencontre, d'un jour de

loisir, d'une heure de *far niente*. Tous ceux qui ont écrit, bien ou mal, des ouvrages d'imagination ou même de science, savent que la vision des choses intellectuelles part souvent de celle des choses matérielles. La pomme qui tombe de l'arbre fait découvrir à Newton une des grandes lois de l'univers. A plus forte raison le plan d'un roman peut-il naître de la rencontre d'un fait ou d'un objet quelconque. Dans les œuvres du génie scientifique, c'est la réflexion qui tire du fait même la raison des choses. Dans les plus humbles fantaisies de l'art, c'est la rêverie qui habille et complète ce fait isolé. La richesse ou la pauvreté de l'œuvre n'y fait rien. Le procédé de l'esprit est le même pour tous.

Or, il y a dans notre vallée un joli moulin qu'on appelle Angibault, dont je ne connais pas le meunier, mais dont j'ai connu le propriétaire. C'était un vieux monsieur, qui, depuis sa liaison à Paris avec *M. de Robespierre* (il l'appelait toujours ainsi), avait laissé croître autour de ses écluses tout ce qui avait voulu pousser : l'aune et la ronce, le chêne et le roseau. La rivière, abandonnée à son caprice, s'était creusé, dans le sable et dans l'herbe, un réseau de petits torrents qu'aux jours d'été, dans les eaux basses, les plantes fontinales couvraient de leurs touffes vigoureuses. Mais le vieux monsieur est mort; la cognée a fait sa besogne; il y avait bien des fagots à tailler, bien des planches à scier, dans cette forêt vierge en

miniature. Il y reste encore quelques beaux arbres, des eaux courantes, un petit bassin assez frais, et quelques buissons de ces ronces gigantesques qui sont les lianes de nos climats. Mais ce coin de paradis sauvage que mes enfants et moi avions découvert en 1844, avec des cris de surprise et de joie, n'est plus qu'un joli endroit comme tant d'autres.

Le château de *Blanchemont* avec son paysage, sa garenne et sa ferme, existe tel que je l'ai fidèlement dépeint; seulement il s'appelle autrement, et les Bricolin sont des types fictifs. La folle qui joue un rôle dans cette histoire, m'est apparue ailleurs : c'était aussi une folle par amour. Elle fit une si pénible impression sur mes compagnons de voyage et sur moi, que malgré vingt lieues de pays que nous avions faites pour explorer les ruines d'une magnifique abbaye de la Renaissance, nous ne pûmes y rester plus d'une heure. Cette malheureuse avait adopté ce lieu mélancolique pour sa promenade machinale, constante, éternelle. La fièvre avait brûlé l'herbe sous ses pieds obstinés, la fièvre du désespoir !

Septembre 1852.

LA MARE AU DIABLE

Quand j'ai commencé, par la *Mare au Diable,* une série de romans champêtres, que je me proposais de réunir sous le titre de *Veillées du Chanvreur,* je n'ai eu aucun système, aucune prétention révolutionnaire en littérature. Personne ne fait une révolution à soi tout seul, et il en est, surtout dans les arts, que l'humanité accomplit sans trop savoir comment, parce que c'est tout le monde qui s'en charge. Mais ceci n'est pas applicable au roman de mœurs rustiques : il a existé de tout temps et sous toutes les formes, tantôt pompeuses, tantôt maniérées, tantôt naïves. Je l'ai dit, et dois le répéter ici, le rêve de la vie champêtre a été de tout temps l'idéal des villes et même celui des cours. Je n'ai rien fait de neuf en suivant la pente qui ramène l'homme civilisé aux charmes de la vie primitive. Je n'ai voulu ni faire une nouvelle langue, ni me chercher une nouvelle manière. On me l'a cependant affirmé dans bon nombre de feuilletons, mais je sais mieux que personne à quoi m'en tenir sur mes propres desseins, et je m'étonne toujours que la critique en cherche si long, quand l'idée la plus simple, la circonstance la plus vulgaire, sont les seules inspirations auxquelles les productions de l'art doivent l'être. Pour

la *Mare au Diable* en particulier, le fait que j'ai rapporté dans l'avant-propos, une gravure d'Holbein, qui m'avait frappé, une scène réelle que j'eus sous les yeux dans le même moment, au temps des semailles, voilà tout ce qui m'a poussé à écrire cette histoire modeste, placée au milieu des humbles paysages que je parcourais chaque jour. Si on me demande ce que j'ai voulu faire, je répondrai que j'ai voulu faire une chose très-touchante et très-simple, et que je n'ai pas réussi à mon gré. J'ai bien vu, j'ai bien senti le beau dans le simple, mais voir et peindre sont deux ! Tout ce que l'artiste peut espérer de mieux, c'est d'engager ceux qui ont des yeux à regarder aussi. Voyez donc la simplicité, vous autres, voyez le ciel et les champs, et les arbres, et les paysans surtout dans ce qu'ils ont de bon et de vrai : vous les verrez un peu dans mon livre, vous les verrez beaucoup mieux dans la nature.

Avril 1851.

LE PÉCHÉ DE MONSIEUR ANTOINE

(1845)

J'ai écrit *le Péché de monsieur Antoine* à la campagne, dans une phase de calme extérieur et intérieur, comme il s'en rencontre peu dans la vie des

individus. C'était en 1845, époque où la critique de la société réelle et le rêve d'une société idéale atteignirent dans la presse un degré de liberté de développement comparable à celui du XVIIIe siècle. On croira peut-être avec peine, un jour, le petit fait très-caractéristique que je vais signaler.

Pour être libre, à cette époque, de soutenir directement ou indirectement les thèses les plus hardies contre le vice de l'organisation sociale, et de s'abandonner aux espérances les plus vives du sentiment philosophique, il n'était guère possible de s'adresser aux journaux de l'opposition. Les plus avancés n'avaient malheureusement pas assez de lecteurs pour donner une publicité satisfaisante à l'idée qu'on tenait à émettre. Les plus modérés nourrissaient une profonde aversion pour le socialisme, et, dans le courant des dix dernières années de la monarchie de Louis-Philippe, un de ces journaux de l'opposition réformiste, le plus important par son ancienneté et le nombre de ses abonnés, me fit plusieurs fois l'honneur de me demander un roman-feuilleton, toujours à la condition qu'il ne s'y trouverait aucune espèce de tendance socialiste.

Cela était bien difficile, impossible peut-être, à un esprit préoccupé des souffrances et des besoins de son siècle. Avec plus ou moins de détours habiles, avec plus ou moins d'effusion et d'entraînement, il n'est guère d'artiste un peu sérieux qui ne se soit

laissé impressionner dans son œuvre par les menaces du présent ou les promesses de l'avenir. C'était, d'ailleurs, le temps de dire tout ce qu'on pensait, tout ce qu'on croyait. On le devait, parce qu'on le pouvait. La guerre sociale ne paraissant pas imminente, la monarchie, ne faisant aucune concession aux besoins du peuple, semblait de force à braver plus longtemps qu'elle ne l'a fait le courant des idées.

Ces idées, dont ne s'épouvantaient encore qu'un petit nombre d'esprits conservateurs, n'avaient encore réellement germé que dans un petit nombre d'esprits attentifs et laborieux. Le pouvoir, du moment qu'elles ne revêtaient aucune application d'actualité politique, s'inquiétait assez peu des théories, et laissait chacun faire la sienne, émettre son rêve, construire innocemment la cité future au coin de son feu, dans le jardin de son imagination.

Les journaux conservateurs devenaient donc l'asile des romans socialistes. Eugène Sue publia les siens dans *les Débats* et dans *le Constitutionnel.* Je publiai les miens dans *le Constitutionnel* et dans *l'Époque.* A peu près dans le même temps, *le National* courait sus avec ardeur aux écrivains socialistes dans son feuilleton, et les accablait d'injures très-âcres ou de moqueries fort spirituelles.

L'Époque, journal qui vécut peu, mais qui débuta par renchérir sur tous les journaux conservateurs et

absolutistes du moment, fut donc le cadre où j'eus la liberté absolue de publier un roman socialiste. Sur tous les murs de Paris on afficha en grosses lettres : *Lisez l'Époque! Lisez le Péché de monsieur Antoine!*

L'année suivante, comme nous errions dans les landes de Crozant et dans les ruines de Châteaubrun, théâtre agreste où s'était plu ma fiction, un Parisien de nos amis criait facétieusement aux pastours à demi sauvages de ces solitudes : *Avez-vous lu l'Epoque? Avez-vous lu le Péché de monsieur Antoine?* Et, en les voyant fuir épouvantés de ces incompréhensibles paroles, il nous disait en riant : « Comme on voit bien que les romans socialistes montent la tête aux habitants des campagnes!.... »

Une vieille femme, assez belle diseuse, vint à Châteaubrun me faire une scène de reproches, parce que j'avais fait sur elle et sur son maître un livre *plein de menteries.* Elle croyait que j'avais voulu mettre en scène le propriétaire du château et elle-même. Elle avait entendu parler du livre. On lui avait dit qu'il n'y avait *pas un mot de vrai.* Il fut impossible de lui faire comprendre ce que c'est qu'un roman, et cependant elle en faisait aussi, car elle nous raconta l'assassinat de Louis XVI et de Marie-Antoinette *poignardés dans leur carrosse par la populace de Paris.* Ceux qui accusent les écrits socialistes d'incendier les esprits, devraient se

rappeler qu'ils ont oublié d'apprendre à lire aux paysans.

Renierai-je, maintenant que les masses s'agitent, le communisme de M. de Boisguilbaut, personnage très-excentrique, et cependant pas tout à fait imaginaire de mon roman ? Dieu m'en garde, surtout après que, sur tous les tons, on a accusé les socialistes de prêcher le partage des propriétés.

L'idée diamétralement contraire, celle de communauté par association, devrait être la moins dangereuse de toutes aux yeux des conservateurs, puisque c'est malheureusement la moins comprise et la moins admise par les masses. Elle est surtout antipathique dans la campagne et n'y sera réalisable que par l'initiative d'un gouvernement fort, ou par une rénovation philosophique, religieuse et chrétienne, ouvrage des siècles peut-être !

Des essais d'associations ouvrières ont été cependant tentés dans la portion la plus instruite, la plus morale, la plus patiente du peuple industriel des grandes villes. Les gouvernements éclairés, quelle que soit leur devise, protégeront toujours ces associations, parce qu'elles offrent un asile à la pensée véritablement sociale et religieuse de l'avenir. Imparfaites à leur naissance probablement, elles se compléteront avec le temps, et quand il sera bien prouvé qu'elles ne détruisent pas, mais conservent, au contraire, le respect de la famille et de la pro-

priété, elles entraîneront insensiblement toutes les classes dans une réciprocité et une solidarité d'intérêts et de dévouements, seule voie de salut ouverte à la société future !

Décembre 1851.

KOURROGLOU

ÉPOPÉE PERSANE

(1847)

Kourroglou est toujours, à mes yeux, une œuvre très-belle et très-curieuse. Elle n'eut pourtant pas de succès dans la *Revue indépendante,* où j'en publiai la traduction abrégée. Des raisons d'amitié me firent suspendre ce petit travail que l'on me disait préjudiciable aux intérêts de la *Revue*. Mais je protestai et proteste encore contre l'intelligence des abonnés qui préférèrent les romans nouveaux à ces chants originaux d'une littérature étrangère. C'était une initiation à la manière des rapsodes et des improvisateurs de l'Orient, et l'on sait qu'en fait d'art, comme en toutes choses, le public veut être poussé par les épaules vers les découvertes, si faciles qu'elles soient.

La suite du poëme, dont j'ai été forcée de résumer en deux pages les derniers chants et le dénoûment superbe, a été publiée en abrégé sur le texte anglais

de M. Chodzko, par M. C.-G. Simon, à Nantes. Cela fait partie d'une suite de travaux intéressants et agréablement présentés, qui ont paru dans les *Annales de la Société académique de la Loire-Inférieure,* sous le titre de *Recherches sur la littérature orientale,* Nantes, 1847.

Il est à regretter que M. C.-G. Simon, par des raisons analogues à celles que j'ai subies, n'ait pas continué son exploration dans cette littérature persane, une des plus riches et une des plus belles du monde, assurément, puisqu'on y trouve la manière d'Homère et celle de Cervantes se coudoyant avec franchise, grandeur et naïveté dans les mêmes récits. On me dira que tout cela est exploré déjà. J'objecterais que peu de gens lisent ces poëmes dans le texte, et qu'on ne les lit guère plus dans les traductions, puisque la mienne et celle de M. Simon, allégées autant que possible des redites et des longueurs inévitables de la manière orientale, n'ont été goûtées et comprises que des littérateurs.

Et malgré ceci, j'insiste, et je dis : Lisez *Kourroglou;* c'est amusant, *quoique* ce soit beau.

Juin 1853.

FRANÇOIS LE CHAMPI

(1848)

François le Champi a paru pour la première fois dans le feuilleton du *Journal des Débats*. Au moment où le roman arrivait à son dénoûment, un autre dénoûment plus sérieux trouvait sa place dans le *premier Paris* dudit journal. C'était la catastrophe finale de la monarchie de juillet, aux derniers jours de février 1848. Ce dénoûment fit naturellement beaucoup de tort au mien, dont la publication, interrompue et retardée, ne se compléta, s'il m'en souvient, qu'au bout d'un mois. Pour ceux des lecteurs qui, artistes de profession ou d'instinct, s'intéressent aux procédés de fabrication des œuvres d'art, j'ajouterai à ma préface, que quelques jours avant la causerie dont cette préface est le résumé, je passais par le *chemin aux Napes*. Le mot *nape,* qui dans le langage figuré du pays désigne la belle plante appelée *nénuphar, nymphéa,* décrit fort bien ces larges feuilles qui s'étendent sur l'eau comme des nappes sur une table ; mais j'aime mieux croire qu'il faut l'écrire avec un seul *p*, et le faire dériver de *napée,* ce qui n'altère en rien son origine mythologique.

Le chemin aux napes, où aucun de vous, chers lecteurs, ne passera probablement jamais, car il ne conduit à rien qui vaille la peine de s'y embourber,

est un casse-cou bordé d'un fossé, où, dans l'eau vaseuse, croissent les plus beaux nymphéas du monde, plus blancs que les camélias, plus parfumés que les lis, plus purs que des robes de vierge, au milieu des salamandres et des couleuvres qui vivent là dans la fange et dans les fleurs, tandis que le martin-pêcheur, ce vivant éclair des rivages, rase d'un trait de feu l'admirable végétation sauvage du cloaque.

Un enfant de six ou sept ans, monté à poil sur un cheval nu, sauta avec sa monture le buisson qui était derrière moi, se laissa glisser à terre, abandonna le poulain échevelé au pâturage et revint pour sauter lui-même l'obstacle qu'il avait si lestement franchi à cheval un moment auparavant. Ce n'était plus aussi facile pour ses petites jambes; je l'aidai, et j'eus avec lui une conversation assez semblable à celle rapportée au commencement du *Champi,* entre la meunière et l'enfant trouvé. Quand je l'interrogeai sur son âge, qu'il ne savait pas, il accoucha textuellement de cette belle repartie : *deux ans*. Il ne savait ni son nom, ni celui de ses parents, ni celui de sa demeure; tout ce qu'il savait c'était se tenir sur un cheval indompté, comme un oiseau sur une branche secouée par l'orage.

J'ai fait élever plusieurs champis des deux sexes qui sont venus à bien au physique et au moral. Il n'en est pas moins certain que ces pauvres enfants sont généralement disposés, par l'absence d'éduca-

tion, dans les campagnes, à devenir des bandits. Confiés aux gens les plus pauvres, à cause du secours insuffisant qui leur est attribué, ils servent souvent à exercer, au profit de leurs parents putatifs, le honteux métier de la mendicité. Ne serait-il pas possible d'augmenter ce secours, et d'y mettre pour condition que les champis ne mendieront pas, même à la porte des voisins et des amis?

J'ai fait aussi cette expérience, que rien n'est plus difficile que d'inspirer le sentiment de la dignité et l'amour du travail aux enfants qui ont commencé par vivre sciemment de l'aumône.

Mai 1852.

LA PETITE FADETTE

C'est à la suite des néfastes journées de juin 1848 que, troublé et navré, jusqu'au fond de l'âme, par les orages extérieurs, je m'efforçai de retrouver dans la solitude, sinon le calme, au moins la foi. Si je faisais profession d'être philosophe, je pourrais croire ou prétendre que la foi aux idées entraîne le calme de l'esprit en présence des faits désastreux de l'histoire contemporaine : mais il n'en est point ainsi pour moi, et j'avoue humblement que la certitude d'un avenir providentiel ne saurait fermer l'accès,

dans une âme d'artiste, à la douleur de traverser un présent obscurci et déchiré par la guerre civile.

Pour les hommes d'action qui s'occupent personnellement du fait politique, il y a, dans tout parti, dans toute situation, une fièvre d'espoir et d'angoisse, une colère ou une joie, l'enivrement du triomphe ou l'indignation de la défaite. Mais pour le pauvre poëte, comme pour la femme oisive, qui contemplent les événements sans y trouver un intérêt direct et personnel, quel que soit le résultat de la lutte, il y a l'horreur profonde du sang versé de part et d'autre, et une sorte de désespoir à la vue de cette haine, de ces injures, de ces menaces, de ces calomnies qui montent vers le ciel comme un impur holocauste, à la suite des convulsions sociales.

Dans ces moments-là, un génie orageux et puissant comme celui du Dante, écrit avec ses larmes, avec sa bile, avec ses nerfs, un poëme terrible, un drame tout plein de tortures et de gémissements. Il faut être trempé comme cette âme de fer et de feu, pour arrêter son imagination sur les horreurs d'un enfer symbolique, quand on a sous les yeux le douloureux purgatoire de la désolation sur la terre. De nos jours, plus faible et plus sensible, l'artiste, qui n'est que le reflet et l'écho d'une génération assez semblable à lui, éprouve le besoin impérieux de détourner la vue et de distraire l'imagination, en se reportant vers un idéal de calme, d'innocence et de

rêverie. C'est son infirmité qui le fait agir ainsi, mais il n'en doit point rougir, car c'est aussi son devoir. Dans les temps où le mal vient de ce que les hommes se méconnaissent et se détestent, la mission de l'artiste est de célébrer la douceur, la confiance, l'amitié, et de rappeler ainsi aux hommes endurcis ou découragés, que les mœurs pures, les sentiments tendres et l'équité primitive sont ou peuvent être encore de ce monde. Les allusions directes aux malheurs présents, l'appel aux passions qui fermentent, ce n'est point là le chemin du salut; mieux vaut une douce chanson, un son de pipeau rustique, un conte pour endormir les petits enfants sans frayeur et sans souffrance, que le spectacle des maux réels renforcés et rembrunis encore par les couleurs de la fiction.

Prêcher l'union quand on s'égorge, c'est crier dans le désert. Il est des temps où les âmes sont si agitées qu'elles sont sourdes à toute exhortation directe. Depuis ces journées de juin dont les événements actuels sont l'inévitable conséquence, l'auteur du conte qu'on va lire s'est imposé la tâche d'être *aimable,* dût-il en mourir de chagrin. Il a laissé railler ses *bergeries,* comme il avait laissé railler tout le reste, sans s'inquiéter des arrêts de certaine critique. Il sait qu'il a fait plaisir à ceux qui aiment *cette note-là,* et que faire plaisir à ceux qui souffrent du même mal que lui, à savoir l'horreur de la haine

et des vengeances, c'est leur faire tout le bien qu'ils peuvent accepter : bien fugitif, soulagement passager, il est vrai, mais plus réel qu'une déclamation passionnée, et plus saisissant qu'une démonstration classique.

Décembre 1851.

LE CHATEAU DES DÉSERTES

(1851)

Le *Château des Désertes* est une analyse de quelques idées d'art plutôt qu'une analyse de sentiments. Ce roman m'a servi, une fois de plus, à me confirmer dans la certitude que les choses réelles, transportées dans le domaine de la fiction, n'y apparaissent un instant que pour y disparaître aussitôt, tant leur transformation y devient nécessaire.

Durant plusieurs hivers consécutifs, étant retirée à la campagne avec mes enfants et quelques amis de leur âge, nous avions imaginé de jouer la comédie sur scénario et sans spectateurs, non pour nous instruire en quoi que ce soit, mais pour nous amuser. Cet amusement devint une passion pour les enfants, et peu à peu une sorte d'exercice littéraire qui ne fut point inutile au développement intellectuel de plusieurs d'entre eux. Une sorte de mystère que nous ne cherchions pas, mais qui résultait naturel-

lement de ce petit vacarme prolongé assez avant dans les nuits, au milieu d'une campagne déserte, lorsque la neige ou le brouillard nous enveloppaient au dehors, et que nos serviteurs mêmes, n'aidant ni à nos changements de décor, ni à nos soupers, quittaient de bonne heure la maison où nous restions seuls; le tonnerre, les coups de pistolet, les roulements du tambour, les cris du drame et la musique du ballet, tout cela avait quelque chose de fantastique, et les rares passants qui en saisirent de loin quelque chose n'hésitèrent pas à nous croire fous ou ensorcelés.

Lorsque j'introduisis un épisode de ce genre dans le roman qu'on va lire, il y devint une étude sérieuse, et y prit des proportions si différentes de l'original, que mes pauvres enfants, après l'avoir lu, ne regardaient plus qu'avec chagrin le paravent bleu et les costumes de papier découpé qui avaient fait leurs délices. Mais à quelque chose sert toujours l'exagération de la fantaisie, car ils firent eux-mêmes un théâtre aussi grand que le permettait l'exiguïté du local, et arrivèrent à y jouer des pièces qu'ils firent, eux-mêmes aussi, les années suivantes.

Qu'elles fussent bonnes ou mauvaises, là n'est point la question intéressante pour les autres : mais ne firent-ils pas mieux de s'amuser et de s'exercer ainsi, que de courir cette bohême du monde réel, qui se trouve à tous les étages de la société ?

C'est ainsi que la fantaisie, le roman, l'œuvre de l'imagination, en un mot, a son effet détourné, mais certain, sur l'emploi de la vie. Effet souvent funeste, disent les rigoristes de mauvaise foi ou de mauvaise humeur. Je le nie. La fiction commence par transformer la réalité; mais elle est transformée à son tour et fait entrer un peu d'idéal, non pas seulement dans les petits faits, mais dans les grands sentiments de la vie réelle.

Janvier 1853.

MON THÉATRE

FRANÇOIS LE CHAMPI — LE DÉMON DU FOYER — MAITRE FAVILLA, ETC.

Quand nous avons abordé le théâtre, le matérialisme l'avait envahi. A la suite des événements politiques, les maîtres s'en étaient un peu retirés ; les talents de second et de troisième ordre n'avaient pas cherché à lui imprimer une direction nouvelle, et nous n'avions pas la prétention d'y apporter la moindre découverte. Le succès très-inattendu d'un ouvrage très-simple (*François le Champi*) ne nous enivra pas, et depuis, jamais l'ambition de supplanter personne ne nous a jeté dans ces luttes fiévreuses qui font, de la vie des auteurs dramatiques, une vie à part, toute d'émotions violentes ou de poignantes

anxiétés. On assure que, sans cette agitation, sans les ardentes rivalités, sans les petites perfidies, sans la rage du succès à tout prix, on ne peut arriver aux grands triomphes : nous ne le croyons pas; nous avons vu des preuves du contraire, même chez les auteurs les plus suivis, les plus applaudis et les plus enrichis.

La grande force et la seule vraie, c'est le talent. Tout le reste est factice, et le succès même ne prouve pas toujours, car s'il en est de légitimes, il en est aussi de scandaleux : l'histoire est là pour l'attester.

Si le talent est tantôt accueilli, tantôt repoussé au théâtre ; si l'ineptie, aujourd'hui sifflée, le lendemain couronnée, y subit absolument les mêmes vicissitudes que le génie, peu importe, en vérité. De tous temps, le public des théâtres a été mobile, distrait, prévenu, impatient, glacé ou passionné au gré de mille circonstances fortuites qui n'ont rien de commun avec l'art, et qui ne l'empêchent pas de revenir, en temps et lieu, à des réparations éclatantes.

Nous ne conseillerons donc jamais à personne de prendre le succès du moment pour une preuve absolue, et nous plaindrons toujours un écrivain qui sacrifie sa propre conviction à cette chance douteuse et fragile.

Ceci posé, nous ne raisonnerons donc pas du théâtre, au point de vue de ce qui plaît ou ne plaît

pas à la foule, de ce qui tombe ou réussit, pour parler la langue des combattants. Nous nous placerons sur un terrain plus calme et nous rappellerons le véritable but de l'art dramatique.

Nous demanderons ici la permission de renvoyer le lecteur à quelques pages insérées dans ce recueil et dont nous avons fait précéder la publication de *Comme il vous plaira*. Elles se résument ainsi : chaque soir, une notable partie de la population civilisée des grandes villes consacre plusieurs heures à vivre dans la fiction. Chaque soir, un certain nombre de théâtres ouvre ses portes à quiconque éprouve le besoin d'oublier la vie réelle, et ce besoin est si général, que très-souvent tous ces théâtres sont pleins. Cela existe depuis les temps les plus reculés, cela existera toujours. Jamais l'homme ne se passera du rêve ; sa vie réelle, celle qu'il se fait à lui-même ne lui suffit pas. Il faut qu'il oublie et qu'il assiste à une sorte de vie impersonnelle, représentation d'un monde tragique ou bouffon qui l'arrache forcément à ses préoccupations individuelles.

Ce besoin de spectacle, qui prouve moins le vide ou le loisir de l'existence que la soif d'illusions inhérente à la vie humaine, peut cependant entraîner la société au plus dur scepticisme, de même qu'elle peut l'élever aux plus nobles aspirations. Tout dépend de la nature des fictions qui servent d'aliment à cet éternel et invincible besoin.

Pour l'artiste sérieux, auteur ou acteur, qui consacre sa vie à la production de ces fictions, il y a donc bien loin d'un succès de mode et d'argent à un succès de raison et de sentiment. Pour lui, le succès n'existe pas s'il n'a produit que l'étonnement, et s'il n'a rien fait pénétrer dans ces hautes régions de l'âme. Si Molière ne provoquait que le rire, il y a longtemps qu'il serait oublié, et il faudrait, aujourd'hui déjà, l'exhumer comme une curiosité littéraire passée de mode. Molière peint les caractères bien plus que les ridicules, et enseigne plus encore qu'il ne divertit. C'est pourquoi, après avoir lutté avec grand effort et souvent à ses dépens contre les bouffons italiens, il les a fait oublier, pour s'emparer d'un immortel triomphe.

Les bouffons italiens, de leur côté, avaient eu leur gloire et leur raison d'être préférés à la mauvaise comédie de mœurs. Ils avaient tenu le sceptre du rire dans le monde entier, parce qu'ils avaient été, eux aussi, un progrès et un enseignement. Leurs masques exprimaient des types psychologiques. Pantalon n'était pas seulement un disgracieux cacochyme, c'était surtout un avare et un vaniteux. Tartaglia n'eût pas amusé une heure, s'il n'eût été que bègue et myope : c'était un sot et un méchant sot. Le public des Atellanes lui-même, bien plus sérieux qu'on ne pense, voulait deviner l'homme moral à travers l'homme physique. Le difforme était déjà

pour lui l'expression du vicieux ou du malin, Silène le ventru obscène, ou Ésope le sage bossu.

Ce qui était vrai à l'enfance de l'art, l'est encore aujourd'hui. Les fictions scéniques n'existent qu'à la condition d'enseigner. La très-sage maxime :

Tous les genres sont bons hors le genre ennuyeux,

confirme cette assertion. Ce qui n'enseigne rien lasse vite et ennuie souverainement, et dans tout ce qui amuse réellement, même sous la forme la plus légère et la plus bouffonne, il y a un fonds de critique sérieuse, n'en doutez pas : témoin *Robert Macaire* dont l'interdiction a été, suivant nous, un fait de pruderie très-mal entendu. Défense fut faite, ce jour-là, de tuer l'escroquerie par le ridicule, la plus mortelle de toutes les armes françaises.

Malgré l'évidence banale des vérités que nous venons de rappeler, une grande erreur s'est glissée dans la moderne littérature dramatique : c'est le besoin d'attirer le public en vue de toute autre chose que de parler à ses bons instincts. Pour bon nombre d'auteurs, de comédiens et de directeurs de théâtres, il ne s'agit plus que de découvrir *la fibre du succès d'argent*. Cela se conçoit de reste et ne nous indigne pas autant que les gens qui ne connaissent pas la situation des choses derrière la rampe. L'auteur qui n'obtient pas le *succès d'argent* ne trouve plus que des portes fermées dans les directions de théâtre. Le

comédien qui ne fait pas recette est bientôt *remercié*. Le directeur qui n'est pas payé de ses dépenses est ruiné et parfois déshonoré. Dans un temps d'activité extraordinaire, comme celui où nous vivons, il faut plus que jamais réussir : l'erreur n'est donc pas de vouloir réussir.

Mais vouloir réussir sans méthode et sans conviction, c'est écrire sur le sable et bâtir sur le vent; c'est ce qui arrive aujourd'hui à nombre de théâtres que l'on qualifie d'heureux ou de malheureux, parce que la pensée qui les guide est complétement livrée au hasard, et que le hasard seul les vide ou les remplit. On s'est tellement habitué à ne plus compter sur la valeur des choses littéraires, qu'on entend dire à chaque instant aux gens de théâtre: ceci est bon, mais n'aura pas de succès. — Cela est stupide, mais réussira. — Ou bien encore, en parlant de situations impossibles ou de dénoûments absurdes : notre public aime ces choses-là. — Ou bien : c'est trop bien écrit; le public n'écoute pas ce qui est bien écrit. — Ou bien : ne faites pas de grands caractères, le public ne les comprend pas. — Ou bien : vos personnages sont trop honnêtes : le public les trouvera invraisemblables ; faites des gens réels, très-réels. — Le public veut voir sa propre image et traite de fantaisie les conceptions élevées. En cela beaucoup de critiques sont comme lui. — Ou bien : cherchez les *effets*. Le public veut des *effets*. Il ne tient pas à ce qu'ils soient

amenés d'une façon logique, pourvu qu'elle lui semble ingénieuse, et avec lui tout l'art consiste à tirer d'une situation très-tendue un effet très-inattendu. Le public veut être surpris. Tout ce qui peut le persuader ou l'attendrir est épuisé. Donnez-lui du poivre, il ne sent même plus le goût du sel.

Pauvre public! S'il entendait comme on le traite dans les conseils de la facture dramatique, il n'aurait pas assez de sifflets pour se venger.

Et pourtant tout cela est faux. Le public n'aime pas ce qui l'étonne sans le convaincre; il ne hait pas ce qui est grand, il écoute ce qui est bon. Il aime même ce qui est beau. Seulement, il est public, c'est-à-dire qu'il est homme et qu'il se trompe en masse comme l'individu se trompe en détail. Il prend souvent le cuivre pour l'or et l'argent pour le plomb. C'est inévitable. S'ensuit-il qu'il faille se faire faux-monnayeur?

Non, car si votre conscience ne répugne pas à ce métier, l'expérience vous prouvera bientôt que le métier ne vaut rien. Ce public, si facile à duper, a ses jours de clairvoyance où il vous condamne rigoureusement. Le plus souvent, mal disposé aux exécutions brutales, et craignant de se tromper encore, il apporte au théâtre la froideur du dégoût et de la méfiance, on bien il n'y vient pas du tout, ce qui est pire. Il peut fort bien être injuste à ses heures, il peut ne pas comprendre un chef-d'œuvre,

mais il peut tout aussi bien le sentir et le proclamer si son heure est venue. Avec lui, vos prévisions sont incessamment déjouées, car il est mobile, comme tout ce qui est gouverné par une impression immédiate, et quand vous prononcez qu'il n'aime pas ceci ou cela, quand vous vous vantez de le connaître, vous êtes sans cesse à la veille d'une déception, que vous tâchez d'expliquer après coup, mais que vous n'expliquez réellement pas ; car on vous voit alors faire rudement la critique de ce que vous aviez jugé bon, ou porter aux nues ce dont vous aviez douté.

Quel sera donc l'élément de certitude du succès? Prenez-en votre parti, il n'y en a pas. Une représentation théâtrale sera toujours un coup de dés, où la main tremble à celui qui les a pipés, mais où celui à qui sa conscience d'artiste ne reproche rien peut porter beaucoup de calme, et prévoir la mauvaise chance avec beaucoup de philosophie. Il y a là pourtant, nous le savons, danger de vie ou de mort pour le directeur aux abois, pour l'acteur contesté, pour l'auteur qui a rêvé la gloire et la fortune avec passion. Tous trois, sans doute, doivent trembler si leur caractère n'est pas à la hauteur du péril où leur ambition les a jetés. Mais le public se soucie fort peu de tous vos rêves ou de toutes vos craintes. Il se dit que si vous n'êtes pas brave, vous avez été fou de l'affronter. N'attendez pas mieux de ce maître

caressé et flatté d'avance par vos concessions. Vous avez peut-être épié en imagination son sourire, convoité sa bienveillance, frémi devant la pensée de son sarcasme. Inutile, inutile! Il est là, et il ne fera que ce qui lui plaît.

Dès lors à quoi bon sacrifier sa conscience à une éventualité insaisissable? En ceci comme en tout, la vie est un jeu de hasard où l'unique certitude est dans le sentiment que l'on porte en soi-même. Déloyal, vous pouvez être châtié. Probe, vous pouvez être écrasé : voilà l'inconnu de votre avenir; mais vous serez, à votre choix, probe ou déloyal. Cela en dit assez pour que vous puissiez voir très-clairement l'emploi et le but de votre vie.

Il y a cependant des chances, direz-vous : l'esprit et le talent chercheront toujours à se les rendre favorables. D'accord, et la conscience aussi pourra le chercher; mais si vous séparez l'habileté de la conscience, vous n'avez plus que la moitié de vos moyens, et vous diminuez d'autant vos chances de succès. Échouer faute d'habileté n'est pas une honte. Au théâtre, où l'on a beaucoup d'esprit, on a inventé un mot pour ces sortes de chutes : *le succès d'estime*. Mais tomber dans son armure d'habileté, c'est une véritable condamnation si les raisons de la chute sont morales.

Et puis, il faudrait s'entendre sur ce mot d'habileté. Si c'est de faire *avaler* au public une situation

fausse et des résolutions incompatibles avec le caractère des personnages, en vue d'un *effet heureux,* l'habileté n'est pas grande. En toutes choses, dans l'art comme dans la vie, dès que l'on se débarrasse de la conscience, on simplifie beaucoup les questions. Mais si l'habileté consiste à faire accepter à un public prévenu et malveillant des situations logiques et fortes, des résolutions nobles et généreuses, oh! alors, vous êtes dans la bonne voie et vous avez pour vous la bonne chance, car si ce capricieux public dénie quelquefois les succès légitimes, du moins il ne revient pas sur ceux qu'il a légitimement consacrés, et les générations confirment les équitables jugements des générations précédentes.

On entend souvent dire d'un auteur, d'un artiste, d'un spéculateur, d'un homme à succès quelconque : Comme il est habile! comme il connaît son public! Ce qui, en certaines occasions et à propos de certaines personnes, équivaut à ceci : Comme il est insolent! comme il méprise l'art ou l'honnêteté!

On dit que nous traversons un temps où le monde appartient aux habiles. Nous ne demandons pas mieux. Nous ne croyons pas l'homme habile nécessairement fourbe, et, en fait d'écrivains, nous en connaissons de très-forts dans la conduite de leurs travaux et de leurs affaires, dont la loyauté est réelle et la conscience irréprochable. Aussi, chez ceux-là, point d'escamotage de la vérité, en vue de ménager

l'hypocrisie des temps ou l'inintelligence des masses. Quand l'auteur de *Diane de Lys* et du *Demi-Monde* présente un sujet ou un personnage scabreux, il les présente de face et les met en plein jour. Il est habile, c'est vrai ; mais son habileté serait vaine, s'il n'avait le courage de l'esprit et la puissance du talent. Nous en connaissons d'autres, moins également heureux, mais non moins vaillants, qui croient et savent aussi que l'artiste véritable ne doit pas suivre le public, mais le devancer, et faire bon marché de ses injustices.

Pour nous-même, qui avons eu au théâtre de grands succès, et aussi des succès d'estime, c'est-à-dire des insuccès, nous ne varierons pas dans notre respect pour le public, et, par ce qui précède, on voit comment nous entendons ce respect. Chercher à lui plaire par des habiletés puériles et de lâches sacrifices à son prétendu manque d'idéal ne serait pas, selon nous, le respecter ; ce serait, au contraire, le mépriser profondément. Ce que nous respectons en lui, ce n'est ni le bruit de ses mains, ni le contenu de sa bourse : il est souvent mal à propos avare ou prodigue de ces choses-là. S'il est, à un jour donné, dans une veine de scepticisme et de dédain pour la poésie de l'âme, c'est tant pis pour lui bien plus que pour nous. Un autre jour, il sera mieux disposé, et qu'il le soit pour nous ou pour un autre qui l'aura mieux mérité, ce sera toujours tant mieux. Ce que

nous trouvons d'infiniment respectable chez lui, c'est le progrès qu'il est toujours capable de faire et dont il ne se défend pas de propos délibéré. Ce que nous ne nous lasserons pas de flatter en lui, c'est le beau côté de la nature humaine, ce sont les instincts élevés qui, tôt ou tard, reprennent le dessus. Quant à ses accès de mauvais prosaïsme et d'engourdissement du cœur, nous ne les guetterons pas pour les encenser, et quand nous serons aux prises avec ses préjugés et ses erreurs, nous le défions bien de nous faire transiger, dût-il nous placer entre les sifflets et les grosses recettes.

Avec cette résolution, que nous n'avons jamais dissimulée, nous aurons peut-être plus de revers que de triomphes ; mais il est certain que nous n'aurons jamais ni humiliation ni regret de nos travaux dramatiques.

En défendrons-nous ici la valeur contre les attaques parfois amères, parfois irréfléchies de la critique ? Non. La critique au jour le jour des représentations théâtrales, c'est encore le public, une élite quant à l'esprit, mais tout aussi variable et sujette à erreur que la masse. Parfois elle nous a soutenu, parfois elle a cherché à nous décourager. Nous l'attendons à des jours plus rassis et à des jugements moins précipités. Ce qu'elle nous accordera un jour, ce sera de n'avoir pas manqué de conscience et de dignité dans nos études de la vie humaine ; ce

sera d'avoir fait de patients efforts pour introduire la pensée du spectateur dans un monde plus pur et mieux inspiré que le triste et dur courant de la vie terre à terre.

Nous avons cru que c'était là le but du théâtre, et que ce délassement, qui tient tant de place dans la vie civilisée, devait être une aspiration aux choses élevées, un mirage poétique dans le désert de la réalité.

Sous l'empire de cette conviction, nous n'avons pas voulu essayer de procéder par l'étude du réel aride, et présenter au public un daguerréotype de ses misères et de ses plaies. On en plaçait bien assez devant ses yeux. L'école du positif est nombreuse, et, pour quelques-uns qui ont le droit d'en faire sortir de robustes enseignements, parce qu'ils en ont la puissance, beaucoup d'autres ne réussissent qu'à montrer le laid et à blaser le public sur ce triste face à face. D'autres, plus coupables encore et poussant plus loin l'adulation, ont réussi à le faire rire paternellement de ses vices.

Nous n'étions pas tenté d'entrer dans cette voie, et personne n'a encore osé nous reprocher de ne l'avoir pas fait : mais quelques-uns nous ont reproché notre culte pour l'artiste, notre optimisme dans les solutions trop morales de l'action, notre respect pour la simplicité des moyens, et beaucoup d'autres choses auxquelles nous ne répondrons pas. Nous nous

bornerons à dire que, nous sentant poussé par un esprit de réaction contre le laid, le bas et le faux, nous avons suivi la pente qui nous emportait en sens contraire. Il était bien naturel qu'un romancier fût romanesque. Qu'il ait manqué de talent, c'est possible ; mais comme ce n'est point là ce qu'on lui a reproché, comme, en cherchant à le détourner de son but, certaines critiques et même certains amis s'en sont pris à ce qui faisait son seul mérite, la foi au bien, il est en droit de résister à des remontrances qu'il ne saurait comprendre et à des menaces qui ne sauraient l'intimider.

Nohant, 1er février 1860.

LE

THÉATRE-ITALIEN DE PARIS

ET

Mlle PAULINE GARCIA[1]

Voici donc notre scène italienne-française atteinte dans son principe vital par une double mesure législative[2]. Cette mesure a été motivée par la nécessité d'encourager exclusivement le genre national en musique, et une profonde indifférence pour l'art *exotique* a présidé à son arrêt de mort en place de l'Odéon.

Si ce motif était bien fondé, nous serions les pre-

1. Mme Viardot.

2. Après l'incendie de leur théâtre de la salle Favart, les artistes italiens avaient été relégués provisoirement à l'Odéon; mais le provisoire menaçait de devenir définitif, et de plus on venait de supprimer leur subvention administrative.

miers à y souscrire. Mais la haute sagesse de la chambre des députés n'est peut-être pas ici sans appel. Et d'abord nous pensons que le genre italien est tout à fait naturalisé en France, à tel point qu'il n'y a plus de musique française, si tant est qu'il y en ait jamais eu. Messieurs les députés ne peuvent pas croire sans doute que la musique change de nationalité suivant la langue à laquelle elle est adaptée. Ils ne pensent pas que Rossini soit Français pour avoir écrit en tête de sa sublime partition *Guillaume Tell* au lieu de *Guglielmo Tello,* pas plus que Meyerbeer pour nous avoir donné deux beaux opéras en paroles françaises. Ils savent fort bien que la musique qu'on chante à l'Opéra-Comique est tout italianisée, depuis Nicolo jusqu'à Donizetti; que les plus remarquables productions de nos compositeurs français, *la Muette*, par exemple, ont été inspirées par le génie italien, et que si Berlioz est chez nous le roi de la symphonie, ce n'est ni chez Rameau ni chez Grétry, mais dans la science de Beethoven et de Weber qu'il a puisé la sienne.

Le Devin du Village n'a-t-il pas été dans son temps une réaction énergique et applaudie contre la soi-disant musique française, qui n'était, suivant Rousseau et les gens de goût ses contemporains, qu'une musique infernale et diabolique? Lulli, Gluck et Mozart, que nous invoquons aujourd'hui comme nos maîtres, étaient-ils donc Français? Et parce que nous

avons un peu profité à leur école, aurons-nous l'ingratitude de prétendre que nos intelligences musicales se soient éveillées d'elles-mêmes, tandis que nos oreilles le sont à peine encore à leurs savantes mélodies?

Où donc s'est réfugiée cette musique française que vous voulez ressusciter, et conserver comme un art national? Non pas même chez Mlle Loïsa Puget, et je gage que *le Postillon de Longjumeau* serait fort blessé si vous lui disiez qu'il ne chante pas ses couplets dans le goût italien le plus pur. Et il ferait bien; l'orgueil de l'artiste français, comme son vrai mérite, ne consiste-t-il pas dans cette merveilleuse aptitude qui le porte à vaincre les obstacles que la nature lui a créés, et à s'assimiler l'intelligence, les études, et jusqu'à l'innéité des arts étrangers? Où donc est la grandeur et la priorité de la France entre toutes les nations civilisées, si ce n'est d'avoir attiré à elle et de s'être approprié dans tous les temps les fruits précieux de toutes les civilisations étrangères? Sa vie s'est formée de la vie du monde entier, et le monde entier a trouvé en elle une vie que sans elle il n'eût pas sentie. C'est nous qui apprenons à nos voisins l'importance et la beauté de leurs conceptions en les mettant en pratique sous leurs yeux éblouis. En politique, n'avons-nous pas accompli les révolutions que l'Angleterre avait essayées? En philosophie, n'avons-nous pas opéré ces transformations

d'idées que l'Allemagne signalait immobile et comme effrayée elle-même de ce que son cerveau enfantait à l'insu de sa conscience? Et pour ne parler que de l'art qui est le cercle où nous devons nous renfermer ici, n'avons-nous pas légitimement et saintement volé l'architecture, la statuaire, la peinture et la musique aux plus puissantes et aux plus ingénieuses nations de la terre? Notre poésie, enfin, ne l'avons-nous pas conquise par droit divin sur tous les siècles et sur tous les peuples qui viennent aujourd'hui nous redemander humblement les leçons qu'ils nous ont données? N'avons-nous pas importé chez nous, et ceci à l'exclusion des nations que nous avons bien réellement dépossédées, la peinture qui ne fleurit plus que chez nous? Où est l'école romaine aujourd'hui? Dans l'atelier de M. Ingres. Où est la couleur vénitienne? Sur la palette de Delacroix. Où est l'énergie du pinceau flamand? sur les toiles de Descamps. Où est la gravure anglaise? A Paris, dans la mansarde de Calamatta ou de Mercurj, dont le génie s'est naturalisé français; car les plus grands artistes étrangers l'ont dit, et ce mot est devenu proverbial : La France est la vraie patrie des artistes. Et maintenant nous voudrions répudier nos maîtres! Mais cela n'est pas dans l'esprit de la nation, et jamais on n'a plus profondément méconnu le caractère ardemment sympathique du Français et son généreux enthousiasme pour toute espèce d'éducation, que le jour où on a

prononcé dans l'assemblée représentative de la France, qu'il n'y aurait plus d'art étranger en France. N'envoyez donc plus vos peintres et vos musiciens se former à Rome, anéantissez donc les trésors de vos musées, rayez donc *Guillaume Tell* et *le Comte Ory* du répertoire de votre Académie Royale; faites plus si vous pouvez, détruisez toute notion d'art dans le monde élégant et chez le peuple. Brûlez tous les magasins de musique qui vivent de partitions allemandes et italiennes; fermez le Conservatoire, qui a le mauvais goût de nous faire entendre un peu de Beethoven, de Haydn et de Mozart; de temps en temps condamnez à mort le patriarche Cherubini, car celui-là ne se soumettra pas volontiers à l'arrêt. Confirmez la sentence qui a exilé Spontini; faites déporter Lablache, Rubini, Tamburini; défendez à Mlle Grisi de nous montrer le type le plus pur et le plus parfait de la beauté grecque; envoyez le génie de Pauline Garcia se glacer en Russie, et quand vous aurez fait tout cela, tâchez d'interdire à nos gamins de Paris de chanter dans la rue le rataplan des *Huguenots;* brisez enfin jusqu'aux orgues de Barbarie, qui jouent sous vos fenêtres le chœur des chasseurs de *Robin des Bois* ou le *Di tanti palpiti,* aussi populaires que *la Marseillaise* et *Vive Henri IV.*

Ne dites pas, à ce propos, que la musique étrangère est suffisamment connue en France. Elle n'est encore que vulgarisée, ce qui ne veut pas du tout

dire qu'elle soit comprise; et je le répète, notre éducation musicale, loin d'être achevée, commence tout au plus. Aura-t-elle un succès aussi rapide que la peinture? Je ne le pense pas. Il est de la nature même de la musique de suivre une marche plus lente, parce qu'elle est le plus idéal de tous les arts. Pouvons-nous même nous flatter que nous arriverons à surpasser les Allemands et les Italiens en composition et en exécution musicale, comme nous surpassons en peinture nos contemporains étrangers? Je n'oserais vous le promettre. Peut-être la nature, qui jusqu'ici leur a été plus généreuse qu'à nous sous ce rapport, continuera-t-elle à les placer au-dessus de nous, comme des maîtres chéris et vénérés. Raison de plus de les retenir chez nous, car, privés d'eux, nous n'avons plus guère de progrès à espérer. Ne dites pas non plus que les maîtres écriront pour notre scène, ou que nous traduirons leurs œuvres lyriques. Vous savez bien que Rossini ne se fût pas arrêté au milieu de sa gloire et de sa puissance sans les dégoûts dont l'abreuvèrent la légèreté avec laquelle on traita son dernier chef-d'œuvre et le morcellement de ses représentations à l'Opéra. Vous savez bien que le *Don Juan* n'a pu être exprimé à ce même théâtre d'une manière satisfaisante, et qu'il a fallu changer l'emploi des voix pour lesquelles il fut écrit. Quand vous voulez l'entendre, c'est à l'Opéra-Italien et non à l'Opéra-Français que vous courez. Vous savez bien

que nous ne connaissons en France ni *Fidelio,* ni *Oberon*, ni même *Freyschütz*. Le zèle et l'habileté de M. Véron ont échoué à faire entendre véritablement *Euryanthe* sur la scène française. Vous savez bien, ou du moins vous devriez savoir qu'au lieu de nous retirer l'opéra italien, il faudrait pouvoir nous doter d'un opéra allemand, et vous verrez que quelque jour vous y viendrez, entraînés que vous serez par le progrès de l'art et le mouvement des idées, vainement entravés pour quelques années peut-être par votre arrêt.

Mais vous faites là précisément ce que vous reprochez à un certain radicalisme étroit et aveugle. Vous nous privez, comme d'autant de superfluités coûteuses, des sources où la vie intellectuelle se retrempe et se purifie. Vous nous poussez à la barbarie, vous faites des lois somptuaires pour ce monde opulent que vous voulez vous conserver et qui ne s'y laisse guère prendre ; car il commence à voir que nous ne sommes pas aussi ennemis de la civilisation que pourraient le faire croire les nécessités austères d'un passé que nous ne renions pas, mais que nous ne voulons pas ressusciter.

Quand cela vous arrange, vous revenez à l'esprit de la convention, et vous vous emparez des idées d'économie que nous vous présentons quand nous demandons de sages réductions ou de généreux sacrifices dans l'emploi des deniers publics. Mais si

vous voulez retourner contre nous nos propres arguments, ne le faites donc pas à propos des choses qui nous sont utiles et bonnes et qui vous le sont aussi, car nos besoins sont les mêmes, et un peu d'idéal dans votre vie ne vous ferait pas de mal. Il y a bien d'autres choses qui nous sont préjudiciables à tous et que vous votez haut la main pour des raisons que je ne veux pas vous dire, non pas que vous manquiez de courtoisie pour les entendre, mais parce que vous avez trop d'esprit pour ne pas les deviner. Je suis sûr que la jeunesse française, qui est tout artiste, se résignera plutôt à des privations qui porteraient sur sa vie matérielle qu'à celles qui l'atteindraient dans sa vie intellectuelle, et que les vexations de la douane, auxquelles chacun de nous se résigne, nous deviendront insupportables le jour où elles prohiberont les beaux-arts à la frontière comme les cotons et les tabacs étrangers.

Si la réforme électorale qui doit s'accomplir était déjà accomplie, si je parlais à des députés qui représentassent véritablement le peuple, j'oserais encore leur demander des mesures protectrices pour les arts, même au profit, en apparence exclusif, des classes riches. Je leur dirais que si le Théâtre-Italien est dans l'état des choses réservé aux plaisirs du grand monde, c'est chose assez légitime, vu qu'il est alimenté et ne peut l'être que par la richesse des hautes classes. Le jour où la troupe italienne sera

installée dans une salle convenable et où la subvention pourra obvier aux dépenses de première nécessité, l'art lyrique marchera, comme il faisait naguère, dans un progrès brillant, et arrivera peut-être à se passer des secours de la subvention. C'est du moins une épreuve qu'il serait impardonnable de ne pas tenter, et l'abandon des moyens de civilisation les plus nobles et les plus exquis est le signe le plus effrayant de la décadence d'une société. D'ailleurs il serait faux de dire que la salle des Italiens est accaparée par ce qu'on appelle le grand monde. Dans la vaste enceinte d'un théâtre il y a place pour les fortunes moyennes, place aussi pour les fortunes étroites, place enfin pour ceux qui n'ont pas de fortune. Le parterre des Italiens a toujours été composé de pauvres artistes et de jeunes gens passionnés pour la musique plus que pour toutes les autres satisfactions de la vie. Nous sommes quelques-uns qui nous souvenons bien d'avoir retranché souvent la bagatelle d'un dîner pour aller entendre la Malibran ou la Pasta, et qui disions bien gaîment à minuit en retrouvant dans la mansarde un morceau de pain dédaigné la veille : *Panem et circenses*. Nous savons bien, nous autres, que si nous avons eu dans notre vie un élan poétique, un sentiment généreux, c'est parce qu'on ne nous a fermé ni l'église, ni le théâtre, c'est parce qu'on ne nous a pas interdit la poésie comme un luxe dangereux ou frivole, c'est parce

que qui dit Français dit sobre comme Épictète et idéaliste comme Platon.

Trouvez donc simple que le grand monde (qui ne sera ni plus ni moins porté à l'économie et à la charité si vous lui ôtez ses plaisirs honnêtes) alimente la splendeur d'une école d'art où le pauvre artiste peut aller rêver et concevoir son idéal. Et croyez aussi que ces classes riches à qui vous réclamez, et de qui vous obtiendrez, peut-être plus tôt qu'on ne pense, une libre et loyale adhésion à de meilleures applications de la loi d'égalité, ont besoin comme vous d'une vie intellectuelle plus élevée que celle qu'elles puiseraient à de méchantes écoles et à de fausses théories dans les arts comme dans toute autre source d'éducation.

Maintenant que j'ai dit, un peu plus longuement que je ne l'avais prévu, la haute importance du Théâtre-Italien, je vous rappellerai une des grandes pertes que vous allez faire si vous laissez périr ce théâtre. La France entière sait aujourd'hui combien serait cruel et irréparable le départ définitif de Lablache et de Rubini ; mais la gloire de Pauline Garcia est encore assez fraîche pour que la province, qui n'a pas eu le temps, dans l'espace d'une saison, de venir la juger, se croie dispensée de regretter la grande artiste qu'elle ne connaît pas encore. Il ne faut pas craindre de revenir sur les éloges pleins de justesse et d'intelligence qui lui ont été donnés déjà

dans cette *Revue*. Ceci, d'ailleurs, doit intéresser sous un autre rapport. L'apparition de Mlle Garcia sera un fait éclatant dans l'histoire de l'art traité par les femmes. Le génie de cette musicienne à la fois consommée et inspirée constate un progrès d'intelligence qui ne s'était point encore manifesté dans le sexe féminin d'une manière aussi concluante. Jusqu'ici on avait dû accorder aux cantatrices une part de puissance égale à celle des plus grands chanteurs. On a dit et écrit souvent que les femmes artistes pouvaient dans l'exécution s'élever au niveau des hommes, mais que, dans la conception des œuvres d'art, elles ne pouvaient dépasser une certaine portée de talent. On l'a dit moins haut peut-être depuis que les efforts de quelques-unes d'entre elles ont montré une aptitude plus ou moins estimable pour la composition musicale. Pour le chant, il faut placer au premier rang quelques charmantes mélodies qu'a écrites Mme Malibran; pour la scène, les partitions de Mlle Bertin. Mais voici une fille de dix-huit ans qui écrit de la musique vraiment belle et forte, et de qui des artistes très-compétents et des plus sévères ont dit : « Montrez-nous ces pages, et dites-nous qu'elles sont inédites de Weber ou de Schubert, nous dirons qu'elles sont dignes d'être signées par l'un ou l'autre de ces grands noms, et plutôt encore par le premier que par le second. » C'est là, ce nous semble, le premier titre de

Mlle Garcia à une gloire impérissable. Supérieure à toutes les jeunes cantatrices aujourd'hui connues en France par la beauté de sa voix et la perfection de son chant, elle peut mourir et ne pas s'envoler comme ces apparitions de chanteurs et de virtuoses qui, renfermés dans une grande puissance d'exécution, ne laissent après eux que des souvenirs et des regrets; gloires qui s'effacent comme un beau rêve en disparaissant de la scène chargées de trophées, mais condamnées à périr tout entières, et de qui l'on peut dire ce qui est écrit dans le livre divin à propos des heureux de ce monde : « Ils ont reçu dès cette vie leur récompense. »

Mlle Garcia est donc plus qu'une actrice, plus qu'une cantatrice. En l'écoutant, il y a plus que du plaisir et de l'émotion à se promettre; il y a là un véritable enseignement, et nous ne doutons pas qu'avec le temps, la haute intelligence qu'elle manifeste en chantant la musique des maîtres, ne soit d'une heureuse influence sur le goût et l'instruction du public et des artistes. Elle est un de ces esprits créateurs qui ne s'embarrassent guère de la tradition et des usages introduits par les exigences de la voix ou la fantaisie maladroite des exécutants ses devanciers. Elle entre dans l'esprit des auteurs ; elle est seule avec eux dans sa pensée, et si elle adopte un trait, si elle prononce une phrase, elle en rétablit le sens corrompu, elle en retrouve la lettre per-

due. Le public qui l'aime, mais qui n'a pas encore en elle toute la confiance qu'elle mérite, s'étonne et s'effraye quelquefois de ce qu'il prend pour une innovation. Le public n'est pas assez savant pour lui contester avec certitude la liberté de ses allures. La plupart des journalistes ne le sont pas davantage, et moi qui écris ceci, je le suis moins que le dernier d'entre eux. Mais ce que le public, ce que les critiques, ce que moi-même pouvons examiner sans craindre de faire rire les vrais savants, et sans autre conseil que celui de notre logique et de notre sentiment, c'est précisément le sentiment et la logique qui président à ce travail consciencieux auquel Mlle Garcia soumet l'œuvre qu'elle chante. Jamais elle ne dénature l'idée, jamais elle ne substitue son esprit à l'esprit du compositeur. Le jour où vous direz : Mozart n'eût pas écrit cela, ce jour-là seulement vous serez en droit de dire que Mozart ne l'a point écrit ; mais si vous retrouvez toujours et partout l'esprit et le sentiment du maître, vous pouvez dire que si le maître ne l'a pas écrit ainsi, c'est ainsi du moins qu'il l'a senti dans le moment de l'inspiration, et c'est ainsi qu'il l'aurait écrit peut-être la veille ou le lendemain. Ainsi c'est bien toujours du Mozart, c'est bien toujours du Rossini que nous entendons, lors même que, pour satisfaire aux exigences de la voix qui devait lui servir d'interprète, Rossini ou Mozart ont consenti à modifier leur premier jet.

Je ne prétends pas que cette liberté d'interprétation doive être illimitée ; mais plus une composition vieillit, plus il devient nécessaire d'avoir de grandes intelligences pour interpréter fidèlement les points contestables. Sans cette part d'indépendance, l'esprit du chanteur n'aurait plus à s'exercer que dans les gestes et le costume, et encore faudrait-il qu'il n'y apportât point son propre caprice, mais le goût et la vraisemblance. Il faudrait prononcer que le talent d'exécution exclut le talent de création, et les artistes dramatiques en tous genres deviendraient de pures machines, fonctionnant plus ou moins bien, suivant une impulsion mécanique à jamais donnée. Alors plus de progrès possible, et le mot *goût* n'a plus de sens. De plus, il suffit d'une erreur innocemment commise par un chanteur et inaperçue de l'auditoire pendant un certain temps, pour que cette erreur devienne loi sans qu'aucun autre chanteur ait le droit de la redresser et d'en purger l'œuvre du maître. C'est ainsi que l'ignorance des commentateurs ou seulement des copistes a altéré pendant des siècles l'esprit de textes bien autrement sérieux que ceux des partitions musicales.

Si la simple raison, si un sentiment de l'art qui n'est point refusé même aux gens privés d'éducation spéciale peuvent servir de guide pour juger les artistes avec quelque justice et quelque utilité, nous devons attendre de Mlle Garcia plus que nous ne

pouvons lui donner. Si le public comprend l'importance d'un pareil talent, il apprendra beaucoup de lui, et ne cherchera plus à entraver, par la méfiance ou la timidité de ses jugements, l'essor de facultés aussi rares et aussi précieuses. La critique ne cherchera point à l'intimider. On peut analyser froidement le talent le plus consommé ; mais on doit de grands égards au génie même le plus novice. Il y a pour lui un certain respect auquel ne se refusent pas les artistes vraiment éminents. J'ai vu Rubini essayer docilement avec Pauline Garcia, dans l'entr'acte, un trait qu'elle lui avait soumis, et que l'admirable chanteur répétait avec un plaisir naïf et généreux. Lablache est fier d'elle comme un père l'est de son enfant, et Lizst sera plus heureux de l'entendre chanter Desdemona et Tancrède, lui dont elle est, comme pianiste, une des meilleures élèves, que de toutes les ovations que sa bonne Hongrie lui décerne.

Nous n'analyserons pas le talent dramatique de Mlle Garcia, pas plus que l'étendue et la puissance extraordinaire de sa voix. Peu nous importerait la qualité de timbre de cet instrument magnifique, si le cœur et l'intelligence ne l'animaient pas ; mais c'est un prodige dont l'honneur revient à Dieu, que de voir une faculté d'expression aussi riche au service d'une intelligence aussi puissante. Cette voix part de l'âme et va à l'âme. Dès les premiers sons qu'elle vous

jette, on pressent un esprit généreux, on attend un courage indomptable, on sent une âme forte qui va se communiquer à vous. Le talent de l'actrice est analogue. Toutes les facultés désirables et toutes les qualités innées l'inspirent presque spontanément; mais ce talent n'a pas été soumis, comme le chant, à de rigoureuses études, et il brille encore par ce qui lui manque : heureux défaut jusqu'à présent, qui attendrit plus qu'il ne le fâche, un public paternel aux grands artistes. Il est remarquable que ce même public qui se montre si scrupuleux pour les choses qu'il ne comprend pas bien encore, se montre si délicatement et si sagement indulgent pour celles qu'il juge sainement au premier coup d'œil. On a remarqué que la jeune actrice avait parfois une certaine gaucherie pleine de grâce et de pudeur, parfois aussi une énergie pleine de sentiment et d'irréflexion, et on lui a su bon gré de se laisser gouverner par ses impressions sans prendre conseil que d'elle-même, et sans chercher trop devant son miroir l'habitude que les planches lui donneront assez vite. On a remarqué aussi que sa taille était admirablement belle; dans ses gestes faciles et naturellement gracieux, les peintres admirent la poésie instinctive qui préside à ses attitudes, même les moins prévues par elle. Elle est toujours dans les conditions d'un dessin correct et dans celles d'un mouvement plein d'élégance et de vérité.

Elle ne plait pas seulement, on l'aime. Le public le prouve en ne l'applaudissant pas avec frénésie ; il faudra cependant, pour son propre intérêt, qu'il apprenne à l'applaudir avec discernement et à ne pas rester froid devant une phrase admirablement dite, quand il bat des mains pour une cadence effrayante de durée et de netteté. Ce sont là des tours de force que Mlle Garcia exécute avec une liberté surprenante, car elle peut tout ce qu'elle veut. Mais le public ne voudra-t-il pas la dispenser quelque jour de cet horrible agrément qui n'aboutit qu'à imiter parfaitement le bruit d'une bouilloire à thé, et qui suspend le sens de la mélodie devant une niaiserie désagréable à l'oreille? Pauvres grands artistes, vous avez bien besoin qu'on vous laisse corriger les sottises de la mode !

Il n'y a qu'une cadence au monde que je voudrais conserver, si tout autre après Rubini pouvait la reproduire; c'est celle qu'il a introduite dans l'air de *Don Juan : Il mio tesoro intanto,* et qui est devenue célèbre. Elle est courte, premier mérite, puis elle est énergique, vaillante, et complète l'idée musicale au lieu de l'altérer. Enfin elle est écrite par Mozart dans l'accompagnement, et le public, entraîné par l'audace et le goût du chanteur, a eu le bon esprit de ne pas la contester.

Avec Rubini, avec Lablache, avec Tamburini, avec Mmes Garcia, Grisi et Persiani, l'opéra italien va nous

quitter si on perd le temps à délibérer froidement et lentement. On sera toujours forcé par la suite de rendre le Théâtre-Italien à la capitale; mais si on tarde, ces grands artistes seront dispersés, et nous aurons des talents de second ordre avec plus d exigences peut-être. Conservons donc ces généreux chanteurs que nous aimons, que nous connaissons, qui nous connaissent et nous aiment aussi, et qui se prodiguent avec tant de zèle. Dans aucun théâtre de Paris, on n'a jamais vu régner la paix, l'obligeance et le dévouement comme parmi la troupe italienne. C'est qu'ils sont tous grands et laborieux; ils n'ont ni le droit ni le temps d'être jaloux les uns des autres. Rubini, malade et fatigué d'une longue suite de représentations que divers accidents ont accumulés sur lui, prodigue sa puissance avec une vaillante ardeur. Le public qui entend cette voix si fraîche et ce sentiment si énergique, sans se douter que l'homme souffre, croit-il payer avec de l'or tant de dévouement et de conscience? Lablache, à l'école duquel nos premiers chanteurs, nos premiers tragiques et nos premiers comiques voudraient longtemps encore prendre des leçons, blessé il y a quelques jours sur la scène pendant la représentation, quitte ses béquilles et reparaît sans égard pour la défense du médecin. Vous avez vu naguère un fait plus remarquable encore. Pauline Garcia, pour ne pas faire manquer la représentation de *Don Juan*,

avertie que Mme Persiani était malade, a étudié un rôle nouveau et improvisé son costume dans l'espace de deux heures. Elle était mise à ravir, et elle a joué et chanté Zerline comme, depuis sa sœur, personne ne l'avait ni joué ni chanté. Elle regardait à peine le cahier pour suivre le récitatif ; elle a exprimé Mozart comme Mozart serait heureux de s'entendre exprimer, s'il pouvait un soir s'échapper de la tombe pour y rentrer au coup de minuit. Vraiment nous aurions grand besoin de semblables artistes dans nos théâtres nationaux, et nous avons encore besoin des artistes italiens pour former nos artistes et nous.

Février 1840.

LA JOCONDE

DE LÉONARD DE VINCI

GRAVÉE PAR M. LOUIS CALAMATTA

Quelle est cette femme sans sourcils, aux mâchoires développées sous leur luxuriante rondeur, aux cheveux extrêmement fins ou très-peu fournis, au front très-découvert ou très-puissant, à l'œil sans éclat, mais d'une limpidité surhumaine? La tradition nous dit que c'est Mme Lise (Mona Lisa), femme del signor Francesco del Giocondo. Vasari ajoute qu'elle était *bellissima,* et semble nous avouer qu'elle était fort mélancolique de caractère ou fort impatiente de ses mouvements, puisqu'il prétend que Léonard, en faisant son portrait, tenait autour d'elle des chanteurs, des joueurs d'instruments et des bouffons, pour la rendre gaie et lui conserver ce

12

divin sourire qu'après *quatre ans d'efforts* le maître parvint à saisir.

En vérité, ces divins maîtres du passé eussent été de grands paresseux ou de grands maladroits s'il leur eût fallu tant de temps et de peine pour s'emparer du beau et du vrai ; outre que l'âge de Mathusalem n'eût pas suffi aux longues hésitations que leur prêtent, devant chacune de leurs œuvres, leurs naïfs biographes. Est-ce pour relever, dans l'esprit du public, la grandeur et la difficulté de l'art, qu'on l'a si longtemps nourri de pareilles légendes? Il est fort à présumer, au contraire, que l'expression de la Joconde fut saisie au vol par un coup d'œil d'aigle, et que les chanteurs et les bouffons n'auraient pas réussi à mettre tant d'idéal sur les traits du modèle, tant de flamme et de science dans le pinceau de l'artiste ; à moins pourtant qu'il n'y eût là quelque voix aussi belle que les lèvres de la Joconde, ou quelque *senatore* aussi merveilleux dans son art que Léonard dans le sien. Pourquoi non, après tout? c'était le temps des grands artistes.

Il est peu de figures aussi connues que celle de Mona Lisa del Giocondo, et, chose étrange, il est peu de physionomies moins devinées. Cette beauté célèbre offre dans son expression un tel problème, que personne ne l'a regardée sans émotion, et que personne, après l'avoir vue un instant, ne l'a oubliée. Le modèle n'offrait-il aux regards le même mystère

que le portrait? Était-*elle* belle ou seulement agréable? Pour certaines personnes qui lui trouvent un dessous de malice froide dans le sourire, c'est une laide séduisante, comme on en connaît. Pour d'autres, c'est un idéal de jeunesse, de candeur, d'intelligence et de bonté. Tel était l'avis de Gustave Planche, qui a écrit avec beaucoup de prédilection sur Léonard de Vinci. Tel est aussi celui de M. Calamatta. « Quand je dessinais cette suave figure, » écrivait-il à un de ses amis, « seul, sous les voûtes du « Musée, je me surprenais à rire avec elle. » Une autre fois, il écrivait : « J'ai fini la Joconde. C'est « une douleur pour moi. Il y a si longtemps que « j'étais heureux et tranquille avec elle. »

Donc, cette tête charmante, en dépit de la couleur verdâtre et mélancolique que le temps (et peut-être les dangereuses inventions de Léonard dans les matériaux de sa peinture) ont répandue sur elle, est, pour ceux qui s'absorbent à la contempler, une rose mystique, un sourire du ciel.

Nous avouerons que notre impression personnelle est plutôt mélancolique que riante. Est-ce ce ton de clair de lune, cet étrange paysage de flots et de rochers glauques, dont nous ne pouvons faire abstraction? Il y a quelque chose dans ce chef-d'œuvre qui nous jette dans l'étonnement et dans la rêverie. Les types et les paysages de Léonard nous ont toujours tourmenté. On aura beau me dire qu'il

était grand ingénieur, qu'il avait passé sa vie à étudier les eaux au point de vue des travaux de la canalisation, à parcourir des terrains impraticables pour y établir des ponts et des routes; je me rappelle aussi qu'il écoutait certaines fontaines comme une douce musique, et qu'il était poëte au moins autant que savant. Ces sites, tourmentés jusqu'à la puérilité, qui sont là derrière ses figures et qui se perdent dans des horizons accumulés jusqu'aux nuages, comme s'il eût placé ses modèles sur la flèche d'une cathédrale, afin de leur donner pour cadre l'immensité, est-ce l'amour du plan géographique qui les lui a inspirés, et n'y faut-il voir que la signature de l'ingénieur inquiet d'être oublié pour le peintre?

Dans tous les cas, ceci n'est pas gai. Peut-être l'effet en était-il chatoyant, alors que la peinture était fraîche, pleine de roses tendres et de pourpres vives, comme nous la décrivent les contemporains. Mais, à coup sûr, la composition en est austère, et l'aspect aujourd'hui en est refroidissant. On se figure beaucoup plus les *fiords* déchiquetés de la Norwége et son ciel d'opale faits ainsi, que le beau soleil d'Italie et les riants paysages de l'Arno. Ce n'est même point là le caractère des lacs charmants de la Toscane et du Milanais. Le Trasimène est semé d'ilots qui le divisent en perspectives infinies; mais quelle douceur de lignes et quelle splendeur de ton sur ces lointains mous et chauds! Il n'y a pas à dire,

si la Joconde est gaie, c'est qu'elle tourne le dos à un pays bien triste; et, malgré les routes et les ponts que l'artiste ingénieur semble y avoir creusés et jetés pour ses promenades, elle ne me semble nullement disposée à s'y risquer.

Quant aux types de Léonard, les avis sont bien partagés. Ils paraissent le vrai beau à certains artistes; à d'autres, ils semblent la laideur embellie par l'art. Personne ne peut leur refuser la noblesse et l'originalité.

C'est le privilége de beaucoup de grandes choses d'être mystérieuses, et d'exercer sans cesse l'imagination. On commentera éternellement l'*Hamlet* de Shakspeare, l'*Enfer* du Dante, le *Faust* de Gœthe, la *Nuit* de Michel-Ange, et, à un autre degré d'intérêt et d'admiration, la *Joconde* de Léonard.

Elle n'était pas du tout belle, cette Joconde. Vasari ne l'a jamais vue. C'était une grasse et douce personne, fine, prudente, ravissante d'amabilité, de savoir-vivre et de distinction. Léonard en était passionnément amoureux. L'histoire n'en dit rien, mais qu'importe? Il ne s'en vanta jamais, parce que la dame était sage ou qu'elle aimait son mari. D'autres peuvent penser qu'elle était froide, tant il y a que le beau Léonard y perdit ses soupirs et ses brûlants regards, et qu'il fit, en vain, durer longtemps le portrait. Il n'était pas très-modeste. Ce n'était pas la mode en ce temps-là pour les grands artistes. Il fut

donc très-surpris d'échouer : de là son silence et celui de ses contemporains sur cette passion inexaucée. De là peut-être, pour un homme habitué à vaincre en amour, une estime particulière pour cette femme tranquille, et une prédilection fidèle pour l'expression de cette figure sereine qui devint, sous sa main et dans son cerveau, le type de la beauté surnaturelle, puisque toutes ses figures de sainteté lui ressemblent.

Ceci est un roman de notre façon; mais il est tout aussi vrai que mille légendes bien autrement risquées qui remplissent la biographie des artistes et des héros du temps passé.

Pour nous, la Joconde est le portrait idéalisé d'une femme charmante, et le grand secret de cette indéfinissable expression de calme qui arrive à effrayer, comme tout ce qui est la force immatérielle, est un sentiment qui exista beaucoup moins en elle que dans le peintre. Il fit là ce qu'ont fait tous les maîtres véritables : il donna sa propre puissance à son œuvre, en croyant la surprendre dans l'âme de son modèle.

En effet, on aura beau admirer avec Vasari le réalisme à *faire trembler* (*una maniera da far tremare*) avec lequel Léonard de Vinci a rendu « les moindres « détails de la peau, des cils, des pores, toutes les « minuties, toutes les subtilités de la nature, » ce qui fait encore plus trembler dans cette figure, c'est l'âme qui luit à travers, qui semble contempler la

vôtre du haut de sa sérénité et lire dans vos yeux tandis que vous interrogez vainement les siens.

L'espèce d'effroi que nous avons toujours ressenti en regardant un portrait de maître, vient de ce qu'à travers ces figures, c'est le génie, c'est l'âme du maître, que nous voyons. Cette âme est dans la toile, n'en doutez pas. Michel-Ange n'est-il pas toujours palpitant dans le marbre du Moïse? Qui donc oserait le railler et le critiquer, face à face avec lui?

Il y a, à Florence, une tête de Méduse, de Léonard de Vinci, qui exerce une sorte de fascination. Gustave Planche, que nous citions tout à l'heure, a dit de cette tête : « La Méduse est à la fois belle et ter- « rible... Le regard immobile et le sourire menaçant « demeurent gravés dans notre âme et défient toutes « les distractions. Aucune des images qui passent « devant nos yeux ne réussit à la détrôner. » Et il ajoute que le germe de la *Joconde* est dans la *Méduse*. Seulement, c'est au point de vue de la manière et de l'entente du sentiment qu'il trouve que *l'une fait présager l'autre*. Nous irons plus loin que lui; nous dirons que la Joconde, avec sa douceur souriante, est tout aussi effrayante que la Méduse. Au premier abord, c'est l'aimable et paisible créature que le peintre a vue et aimée. A la longue, c'est une fascination qui a pris corps. Ce n'est plus une personne, c'est une idée et une idée fixe. Un homme supérieur a mis là sa plus ardente et en même temps sa plus

tenace aspiration. Il était bien impossible qu'une si grande dépense de force fût perdue, et elle l'eût été si elle n'eût produit que la représentation exacte d'une jolie femme. Elle a produit une figure qui, après plus de trois siècles, en dépit d'une couleur altérée qui l'étouffe et la plombe, s'empare encore invinciblement des yeux et de la pensée, soit qu'elle égaye, soit qu'elle rende mélancolique, soit qu'on s'en éprenne, soit qu'on s'en défie, soit, enfin, qu'en raison de sa propre individualité, on contemple avec ou sans sympathie l'idéal idéalisé d'un génie idéaliste.

Rendre avec le burin les finesses insaisissables de cette peinture devenue elle-même mystérieuse comme la pensée du modèle, sous les sombres transparences de la couleur éteinte, c'était un problème à résoudre, et il nous semble que M. Calamatta l'a résolu. Nous ne sommes pas compétent pour parler du mérite de la gravure au point de vue du métier. C'est une spécialité dont nous connaissons mal les termes, et nous craindrions de les mal employer. Ce qui nous frappe dans cette gravure, c'est son aspect général qui rend fidèlement le tableau sans chercher à l'expliquer ou à le traduire. Certes, il y eût eu une sorte de sacrilége à vouloir interpréter ce que, dans certaines parties, l'œil peut à peine saisir. L'effet en est donc sombre comme la peinture, et, pour notre part, nous ne sommes pas de ceux qui ne se conso-

lent pas des outrages que les années ou les vernis lui ont fait subir. Nous ne haïssons pas cette lumière pâle et ce reflet général de je ne sais quel astre argentin qui tombe sans miroitage sur l'ensemble. C'est austère et doux à la fois ; c'est à la fois limpide et voilé comme l'expression de la *Joconde*, que M. Calamatta a si consciencieusement et si délicatement reproduite.

Décembre 1858.

LES

MAIOLIQUES FLORENTINES

ET

GIOVANNI FREPPA

I

Quand on arrive de Rome, au milieu d'une chaîne de montagnes dont, pendant cinq à six journées de marche, on a suivi de près l'échine formidable, escaladant et redescendant sans cesse les groupes moins escarpés qui se rattachent comme des côtes à une colonne vertébrale gigantesque, on découvre tout à coup, sous ses pieds, une vallée à la fois imposante et délicieuse, où l'Arno caresse une ville à la fois belle et charmante. C'est Florence, la ville des fleurs et des bronzes, des sombres laves et des brillants émaux.

Si, avant que j'eusse vu Rome, on m'eût fait apparaître dans un rêve la ville des Césars et des papes, la capitale de l'ancien monde et le sanctuaire des arts, tristement accroupie dans un cloaque immense, morne, stupide, navrant; désert fétide où l'homme ne peut venir faucher l'herbe sans que la mort ne le fauche à son tour, j'aurais cru être la dupe d'un cauchemar. Mais si l'on m'eût montré la ville des Médicis dressant ses flèches sarrazines et ses dômes brillants dans une poussière d'or et de parfum, reposant ses membres robustes dans les prairies humides, au pied des molles collines que surmontent les crêtes neigeuses de l'Apennin, j'aurais dit : Certes, voilà Florence telle que je l'imaginais, Florence petite et puissante, entourée de riants bosquets et couronnée de cimes austères. C'est bien ici que l'on doit trouver les chefs-d'œuvre de la statuaire sublime et les mignonnes élégances de la ciselure ; les terribles divinités dont Michel-Ange a fait palpiter les flancs de marbre, et les petites vierges blanches dont Luca della Robbia a fixé le naïf sourire sous une couche d'émail; et les immenses cathédrales découpées à jour, de la base au faîte, comme de précieux reliquaires; et dans leurs tabernacles, les joyaux d'or et d'ivoire, d'ambre et de pierreries, élancés et fiers sur leurs petits socles de lapis, comme la basilique sur son vaste parvis de marbre blanc. C'est ici le pays des colosses et des bijoux, des belles proportions et

des patients détails, des lourds palais dont les blocs abrupts semblent avoir été dressés et rangés par les cyclopes, et des petits angelots que les fées semblent avoir taillés avec amour dans une perle. Ici la nature a dû inspirer l'artiste dans tous les sens, et féconder chacun selon ses aptitudes. Elle a dû en compléter quelques-uns outre mesure, faisant de Michel-Ange un statuaire, un architecte, un peintre, un poëte; et, de Benvenuto Cellini, un statuaire, un ciseleur et un bijoutier. Ici les hommes ont dû sentir l'harmonie qui, dans le beau, préside aux contrastes; ils ont pu marier le riche et le simple, la vigueur et la grâce, le large et le fini dans toutes les créations de l'art, depuis la coupole du temple jusqu'à la coupe du festin.

II

Si la pauvre belle Italie a perdu son génie créateur, si elle ne produit plus ni fulgurants artistes, ni merveilleux artisans, elle a, du moins, retrouvé le sentiment douloureux de sa grandeur déchue. Le regret est déjà un élément de vie, puisqu'il engendre l'espoir et le désir, précurseur de la force et de la volonté.

D'ailleurs, en fait d'art, les modèles du passé sont là pour l'avenir. Outre que les monuments de l'ère

chrétienne sont encore debout, les musées des villes et les collections des amateurs ont recueilli tout ce qui a échappé aux dévastations de la conquête étrangère et au trafic des souverains. L'Italie était si riche, qu'il n'a pas dépendu du monde entier, rué sur elle, de la dépouiller. A Rome, il ne s'agit que de fouiller la terre, quelquefois à la profondeur d'un fer de bêche, pour en faire surgir des merveilles inconnues. Le Vatican et le Capitole ne semblent pas se ressentir de la fureur des barbares, et telle famille princière, qui a vendu à la France, au commencement de ce siècle, de quoi remplir notre musée des antiques, a extrait littéralement, du sol inépuisable de ses villas, depuis cette époque, dix fois plus de statues, de vases, de groupes, de bustes, de sarcophages et de vasques qu'elle n'en avait cédé à l'empereur Napoléon.

Et, par parenthèse, notre musée d'antiquités de Paris est très-inférieur, comme choix autant que comme étendue, je ne dis pas seulement à ceux du gouvernement pontifical, mais encore à ceux de certains particuliers de Rome.

En dehors de ces grands dépôts d'art, dont l'Italie regorge encore, elle conserve, sinon ses monuments, du moins ses traditions de goût sérieux et de brillante fantaisie dans de moindres sanctuaires. Après les galeries royales ou princières, il y a le cabinet de l'amateur, et après le trésor des chapelles, cathé-

drales et couvents, il y a encore, et ceci n'est point d'un moindre intérêt, la boutique de l'antiquaire.

III

Longtemps avant que la mode du *bric-à-brac* se fût popularisée chez nous (et ce nom donné aux magasins de curiosités, dans l'argot parisien, prouve l'humilité de leur origine), le commerce des objets d'art anciens était répandu dans les villes, dans les bourgades, et jusque dans les cabanes de l'Italie. Après que tous les nababs de l'univers ont rempli leurs palais et leurs galeries de ces débris d'une intarissable splendeur, les passants modestes trouvent encore de quoi remplir leurs poches, et rapporter, de cette terre sacrée, un petit souvenir attendu par les amis ou par la famille ; qui aura une médaille, qui une pierre gravée, celui-ci un petit fragment de mosaïque, celui-là une poterie étrusque ou romaine. Ces produits de l'antique industrie sont encore si abondants qu'on peut se fier à leur authenticité, pour peu qu'on y regarde. Mais ceux qui datent des temps plus modernes, et de la Renaissance particulièrement, appartenant à une floraison de moindre durée, et à une nationalité italienne beaucoup plus restreinte que la grandeur romaine et sa

domination sur le monde, sont infiniment plus rares et plus précieux dans le commerce pour les vrais amateurs.

IV

Parmi ces derniers produits, une certaine prédilection s'est attachée aux plus fragiles, par conséquent plus rares; c'était dans l'ordre. L'art céramique, depuis les temps les plus reculés, avait doté l'Italie de modèles admirables, en matières simples et solides, toujours à la disposition de l'homme, les marbres et les métaux. Mais l'art du potier, à force de dégénérer, s'était perdu, et ces produits charmants, aux formes élégantes et aux inaltérables couleurs, ne furent plus que des monuments du passé. Pesaro en conserva cependant les procédés sous la domination des Goths; mais là, comme ailleurs, la poterie, au temps des luttes lombardes, ne fut plus qu'une industrie grossière et de pure utilité domestique.

Vers la fin du moyen âge, l'art se réveille. Sur cette belle terre d'Italie, l'artiste n'a qu'à regarder autour de lui, on a creusé sous ses pieds. Il retrouve l'œuvre de ses pères, souvent mutilée, il est vrai, mais encore si belle dans ses fragments épars, qu'il

admire, s'émeut, comprend, répudie les formes convenues du style byzantin, et peu à peu identifie les tendances de son inspiration à celles du génie de l'antiquité.

Voilà pour les arts qui emploient des matières durables, la pierre, le marbre et les métaux. Mais la peinture avait presque entièrement disparu, si tant est qu'elle eût existé à l'état de perfectionnement dont témoignent les monuments des autres branches de l'art antique. La tradition seule nous a transmis les grands noms des peintres de la Grèce, et les gracieux restes des fresques romaines n'approchent pas de la science des modernes. Les vases étrusques n'offrent que d'élégants dessins lavés à teinte plate. Ce n'est pas là la peinture.

On peut donc croire que la peinture, comme la musique des anciens, était un art, sinon inférieur dans son inspiration et dans son sentiment, du moins très-borné dans ses moyens d'expansion et de manifestation, relativement à ce qu'ils sont aujourd'hui. La peinture, comme la musique, furent donc créées de nouveau après le moyen âge, et nous avons le droit de les regarder comme des conquêtes du génie moderne.

Alors naquit une branche également nouvelle de la peinture, celle qui s'applique à la céramique. L'industrie du potier se réveilla, chercha ses anciens procédés et ses anciens matériaux, et, ne les retrou-

vant pas, en découvrit de plus précieux et de plus variés. La peinture avait composé sa palette nouvelle, elle avait trouvé l'usage de la gamme complète des couleurs. La céramique avait à profiter de ce progrès ; mais il fallait, pour colorier la terre cuite, des procédés totalement inconnus aux anciens, qui n'avaient su employer que deux ou trois tons toujours les mêmes, le noir, le roux et le brun.

Ces procédés furent trouvés beaucoup plus lentement et péniblement que ceux de la peinture sur bois et sur toile, car il fallait deviner la chimie, et, par des séries d'expériences, arriver à s'assurer de l'action du feu sur les matières employées.

V

Ici commence l'histoire de la faïence, que nous appellerons maiolique, puisque tel est son vrai nom en Italie, et que celui qui a prévalu chez nous est impropre.

Il n'est ni juste ni exact d'attribuer le renouvellement ni le perfectionnement de cette industrie à la ville de Faenza, Faenza n'étant ni le berceau ni le centre exclusif de sa renaissance. Plusieurs villes d'Italie, Pesaro, Gubbio, Urbino, Castel-Durante, Pise, Cafaggiolo, Foligno, Spello et tant d'autres encore

pourraient réclamer leur part de gloire, car il s'agit bien moins d'une date d'ancienneté dans l'établissement des diverses fabriques, que d'une date de perfectionnement dans la fabrication.

Chose étrange à dire en passant, cette renaissance si peu éloignée de nous est déjà voilée d'incertitudes ; chaque jour, les savants amateurs découvrent sur les maioliques éparses dans les musées ou dans le commerce les témoignages de l'existence de fabriques excellentes, que l'on ne sait plus où placer sur la carte d'Italie.

Quant à l'origine du mot *Maiolica,* il est peut-être aussi impropre que celui de *Faenza ;* mais il a pour lui l'ancienneté et la vraisemblance. C'est de Majorque, où ils vainquirent les Maures, que les Pisans rapportèrent ces grands bassins émaillés de diverses couleurs, qu'ils incrustèrent comme ornements dans les façades de leurs églises et qui furent imités ensuite dans un goût tout oriental. Une colonie mauresque vint aussi s'établir dans les États de l'Église, et y fabriqua des terres cuites dont le style se répandit dans toute l'Italie.

Maiolique est donc un terme générique appliqué dans le principe à un goût, à un style, et cette désignation en fait d'art est toujours préférable à celle que l'on tire d'une localité incertaine ou contestable. Maiolique dans ce sens signifierait, à juste titre, industrie d'origine mauresque, tandis que

faïence signifie objet fabriqué à Faenza, ce qui, dans la plupart des cas, est une erreur dont témoigne la marque patente de l'objet.

Certaines époques successives marquèrent les phases du progrès, et les diverses fabriques y apportèrent donc leur contingent. Il fallut certaines périodes d'années pour s'assurer la conquête d'un seul ton. L'emploi de certain rouge, de certain vert, du bleu turquin, du jaune pâle ou bouton d'or, du blanc mat ou brillant; puis des nuances intermédiaires, du chamois, du brun doux, du rosacé, lie de vin, etc., etc., signale, aux yeux éclairés des connaisseurs, des dates à peu près certaines, des localités à peu près exclusives à certaines époques, et jusqu'aux ouvriers habiles dont le monogramme est souvent fort mystérieux. Il y a là toute une histoire, toute une science pleine d'attraits comme toutes les sciences, pour ceux qui l'approfondissent et qui s'en emparent.

A mesure que les procédés s'étendaient et se complétaient, l'imagination, le goût et le savoir marchaient dans le milieu général de l'époque. L'ouvrier devenait artiste. Il apprenait le dessin, il comprenait et copiait les maîtres, il osait transporter les grandes compositions de la peinture sur la terre fragile et sur les délicats ustensiles de la céramique. Certaines de ces reproductions furent si belles, qu'on ne sait si on doit les croire toutes traitées d'après les car-

tons des maîtres, et qu'on doute s'ils n'ont pas mis quelquefois eux-mêmes la main à la pâte. Ce ne serait pas plus invraisemblable qu'une foule de fresques attribuées en Italie à ces maîtres, et qui leur font moins d'honneur.

Mais ce n'était pas assez d'être peintres ; les *vasiers* (car ce mot italien de *vasajo* exprime mieux que notre vulgaire mot de *potier* l'exercice d'un art si noble), les vasiers avaient été entraînés, comme les anciens, par le goût général, à devenir statuaires et à faire un bel emploi des figures d'hommes et d'animaux en relief et en ronde bosse. Ce fut donc un art complet, exigeant de nombreuses connaissances et de nombreuses aptitudes : science des matériaux à employer, et qui furent cherchés avec ardeur dans le lit de certains torrents, dans le bassin de certains lacs, dans les cendres volcaniques de certaines montagnes ; science de la cuisson, ingrate et difficile à régler par épreuves successives sur le degré différent de susceptibilité des couleurs ; science du modeleur devant s'appliquer à la nature morte et à la nature vivante, à l'interprétation des formes et des mouvements, non pour arriver à une exactitude sans effet, mais à ce caractère, à cette grâce et à cette vérité de sentiment qui caractérisent leur emploi heureux dans l'ornementation ; science du dessin, par conséquent, et de la couleur en peinture, traités l'un et l'autre d'une manière spéciale, c'est-à-

dire avec une certaine sobriété et un certain éclat qui ne prétendent pas à reproduire les effets de la peinture sur toile, mais à en obtenir d'autres particuliers au genre maiolique [1].

Et sur toute cette habileté, le génie de la Renaissance fit pleuvoir les étincelles de ce goût exquis qui s'imprime, dans les époques heureuses, sur tous les ouvrages de l'homme. C'est alors que l'on vit apparaître sur les tables les plus somptueuses, comme sur les plus modestes, aux festins des épousailles, sur la crédence de Charles-Quint, comme au chevet de l'accouchée bourgeoise, sur les doctes rayons des laboratoires scientifiques, comme dans l'officine des humbles drogueries, cette multitude d'objets superbes, charmants ou naïfs, toujours gracieux et intéressants, que les amateurs recherchent aujourd'hui avec

1. Le défaut de la porcelaine de notre époque, d'autant plus sensible dans les magnifiques porcelaines de Sèvres qu'il y est cherché comme une qualité, c'est la perfection des peintures, arrivant à l'imitation fidèle de la miniature et au fini des toiles de chevalet. Eh bien! ceci nous a toujours semblé un non-sens. Un tableau n'est pas à sa place sur un vase, à moins que, par son exécution naïve et harmonieuse dans la gamme de convention applicable à la mécanique, il ne soit comme une traduction libre. Les tons de la peinture à l'huile sont toujours mal encadrés par l'or de la porcelaine, et toujours mal éclairés par le vernis de la porcelaine. Les anciens émailleurs le savaient bien, et leurs chairs étaient des ivoires plus que des chairs. L'œil accueille avec plaisir cette convention, et repousse, sans s'en rendre compte, ce qui s'en écarte.

tant d'ardeur : les grands plats de noces à sujets érotiques ; les grands bassins et les mignonnes soucoupes à confitures destinées à circuler dans les bals, tout figurés d'amours chantants, de trophées de musique et de devises galantes ; les fruitières enroulées de feuillages éclatants et de fruits en relief combinés, non pour se confondre avec les véritables, mais pour les faire ressortir par un heureux contraste ; les coupes capricieuses, les buires élancées ou pansues, enlacées de serpents ou d'oiseaux, ou flanquées d'armoiries ; les écuelles entrant les unes dans les autres, offertes en présent aux femmes en gésine, et représentant des sujets d'heureux augure ; les magnifiques plateaux à sujets héroïques, profanes ou sacrés, réservés pour la table des princes ou des évêques ; et les vasques portées par des sirènes aux reins souples, ou bordées de poissons et de grenouilles jouant dans les herbes marines ; et les riches encriers illustrés d'allégories poétiques ou savantes ; et les petites fiasques en forme de fruits ; et les grandes fontaines de dessert versant différentes sortes de vins ; et les *vases magiques « disposés pour verser à plaisir « les liquides sur ceux qui s'en servaient, afin de « bafouer ceux qui en ignoraient l'artifice ;* » enfin ces précieux vases de pharmacie, dont les collections firent plus tard la richesse de certains couvents.

Cet art eut son développement, son apogée et sa décadence, en raison du destin des autres arts, dont

il s'était inspiré et dont il était une sorte de corollaire galant et luxueux.

VI

Le goût change. Les produits de la Chine se répandirent dans notre monde, et la faïence fut détrônée par la porcelaine. Les belles inventions de Bernard Palissy furent oubliées pour les potiches, et la maiolique italienne fut complétement discréditée. Passeri écrivait, il y a cent ans : « Une cause de dé-
« cadence dans cet art vient de ce que l'idée s'est
« introduite que la noblesse consiste à prouver qua-
« tre générations de personnes oisives et inutiles...
« Et d'ailleurs... les bambochades chinoises en im-
« posèrent aux yeux des grands, qui ne sont pas les
« personnes les plus instruites du genre humain.
« Aussi, je me figure que, de ce moment et plus
« tard, quand les produits de nos manufactures arri-
« vaient dans les grandes cours, travaillés seulement
« pour ceux qui s'y entendaient, les grands barons,
« dont la fantaisie était toute pour les choses indien-
« nes, s'en seront moqués, les regardant comme
« choses d'un goût suranné et propres aux petites
« gens. »

Dieu nous garde de partager le mépris du bon

Passeri pour la porcelaine chinoise et japonaise. Là où il ne voyait que le précieux de la matière et l'éclat des couleurs ; là où, peut-être, les grands barons de son temps ne cherchaient que le grotesque et le nouveau, les artistes voyaient l'art naïf et ingénieux, l'harmonie miraculeuse des tons les plus heurtés, la grâce ou la puissance des proportions, et le caractère monumental que, dans la simplicité de leurs formes, les vases chinois ont rendu aussi frappant que celui de l'art étrusque.

D'ailleurs, c'est peut-être à tort que l'on appelle caprices des lois de la mode. Si l'on y pensait bien, on reconnaîtrait que ce besoin de changement est une faculté providentielle de l'esprit humain, qui tantôt s'élance vers les progrès de l'avenir avec ardeur, tantôt revient avec amour vers ceux du passé. Abandonner pour reprendre, et reprendre pour abandonner, telle est la marche du goût, et sans cet instinct qui ne s'est jamais ralenti sous aucun rapport dans l'humanité, le passé entravant trop l'avenir, et l'avenir détruisant trop le passé, passé et avenir ne seraient plus que de vains mots : l'homme n'aurait jamais conscience de lui-même.

Grâce à cette précieuse inconstance, l'Europe vit fleurir sa propre industrie et ses belles créations dans les produits de la Saxe et de Sèvres. Puis, grâce encore à ce besoin de regarder derrière soi après avoir couru en avant, la mode redemanda ce qu'elle

avait dédaigné. Une réaction toute moderne du luxe fit rechercher les *vieilles faïences,* et il arriva que leur fragilité les ayant rendues assez rares, elles acquirent dans le commerce une valeur exubérante. On rechercha les écrits qui pouvaient jeter quelque lumière sur leur date et sur leur emploi ; les amateurs se firent savants, et on s'arracha à prix d'or jusqu'à de minces débris.

Chez les enthousiastes, la spécialité peut dégénérer en manie ; chez certains riches illettrés, la gloire de payer cher un objet quasi introuvable peut n'être qu'une satisfaction puérile. Pourtant, n'en disons pas de mal. Il est heureux que de consciencieux pédants s'absorbent naïvement dans la contemplation d'un rébus sur un tesson, et que des parvenus magnifiques sauvent de la destruction les vestiges d'une belle industrie perdue et d'un art caractéristique désormais sans équivalent.

Mais n'y avait-il rien de plus au bout de cette recherche ? S'agissait-il seulement de conserver pour admirer, et ne pouvait-on étudier pour reproduire?

Ce but sérieux ne pouvait être envisagé et poursuivi que par un antiquaire sérieux, et s'il s'était hasardé d'affirmer qu'à Florence seulement il pouvait être atteint, du moins on peut dire que Florence est le lieu par excellence pour cette application de l'esprit et de la volonté aux arts de luxe et aux industries de choix.

VII

Un homme de savoir et d'imagination, M. Giovann Freppa, était en voie de faire sa fortune dans le commerce des objets d'art. Une passion plus vive et plus belle s'empara de lui et le décida à sacrifier une partie de cette fortune à la découverte des mystérieux procédés qu'aucune manufacture ne songeait à retrouver. Il étudia le précieux manuscrit de Piccol Passo, illustre *vasajo* du seizième siècle, les ouvrages de Montanari, de Mazza, de Passeri, etc. Il n'y trouva rien d'absolu.

Les maîtres jaloux avaient gardé leurs secrets particuliers. Les manufactures, également jalouses de leur monopole, n'en avaient pas transmis la tradition. Les auteurs savants donnaient des indications contradictoires. Passeri en était aux *on dit* et aux commentaires. Son livre naïf et charmant (traduit en français par M. Henry Delange avec un appendice très-intéressant pour les amateurs, Paris, décembre 1853) pourrait se résumer par cette triste conclusion : Nous ne retrouverons pas l'art de faire la maiolique, et il n'est pas probable que nous trouvions celui de faire la porcelaine.

Heureusement, Passeri s'est trompé. On a trouvé

depuis longtemps la porcelaine, et M. Freppa vient de retrouver la maiolique.

Le manuscrit de Piccol-Passo, plus intéressant quant au fond, ne put cependant pas être consulté à loisir par l'antiquaire. D'ailleurs, les recettes écrites ne sont rien sans l'expérience sous les yeux. Il s'agissait de deviner ce qui ne s'explique que par le fait même, et pour hasarder des essais coûteux, il fallait avoir la foi.

En fait d'industrie, la foi, quand elle n'est pas une affaire de certitude, est rarement partagée. M. Freppa sut pourtant appuyer la sienne sur des appréciations si logiques, et montra tant de discernement dans le labyrinthe où les assertions contradictoires des auteurs spéciaux engageaient son esprit, qu'il put être secondé. Il s'adressa à l'excellente fabrique du marquis Ginori, à Doccia, près Florence.

Il fit part de ses idées à M. Giusto Giusti, chimiste de cette fabrique, qui travailla avec amour à suivre ses indications; il trouva dans le peintre Francesco Giusti un expérimentateur habile des procédés aperçus par lui; et après six années de recherches, de persévérance et de sacrifices, après avoir surmonté d'immenses difficultés, faute d'officine exclusivement consacrée à ces essais, après avoir recommencé patiemment les épreuves les plus compliquées, la vérité se dégagea enfin patente et absolue: les procédés, tous les procédés furent trouvés.

Oui, tous, même celui de maestro Giorgio Andreoli, le plus grand potier de la Renaissance. Ce secret consistait, outre l'emploi et la beauté de toutes les nuances, dans un émail à reflet métallique irisé, « cette teinte d'or, dit Passeri, faite avec « une habileté qui, à présent, s'est perdue. A les « considérer (les maioliques de maestro Giorgio) « sous un aspect dans lequel le rayon visuel forme « avec celui de la lumière un angle obtus, il scin- « tille à la surface une très-belle couleur d'or, et, « dans les parties saillantes, vous observez un chan- « gement, tantôt en rouge rubis, tantôt en vert « émeraude très-brillant, etc. »

En désespoir de cause, disait M. Delange, dans son appendice à la traduction de Passeri, on en est venu à dire que l'irisation métallique des anciennes maioliques était un bénéfice du temps et non un effet de l'art. Le hasard a pu aider le premier qui s'en est servi, mais, à coup sûr, il a continué avec connaissance de cause.

Ainsi raisonna M. Freppa; mais ce ne fut point le hasard qui vint à son secours, ce fut l'induction, cette raison souveraine dans les esprits attentifs. Un jour, l'épreuve cent fois tentée réussit, le secret de maestro Giorgio fut retrouvé, et non-seulement sur les reliefs, mais encore sur les surfaces planes et polies, le jaune prit, au jour frisant, le reflet de l'or, le bleu celui du saphyr, et ainsi de tous les autres

tons qui se mêlèrent dans une irisation splendide.

Le procédé acquis, l'art vint vite. M. Freppa avait en lui-même le foyer d'inspiration, la chose qui ne se donne pas, mais qui s'impose, le goût! Son esprit, ses yeux étaient, pour ainsi dire, nourris des plus précieux échantillons de ce goût de la Renaissance, et son riche musée, sans cesse alimenté par le passage plus ou moins rapide des objets d'art de toutes les époques, était devenu pour lui un sujet d'incessantes méditations. Artiste, il fit des artistes. Il fit faire des dessins d'après les maîtres anciens; il sut diriger leurs travaux, et, inspirant aux autres la conscience du beau qu'il portait en lui, il arriva à faire confectionner des ouvrages qui trompèrent complétement l'œil des connaisseurs les plus exercés.

Pour certains produits, il arriva même à la similitude, puisqu'il retrouva d'anciens moules qui avaient servi à la maiolique en bas-relief, véritables trésors qui gisaient oubliés dans la poussière des greniers, et dont il se servit avec un plein succès. Ces mignons bas-reliefs, représentant des scènes mythologiques à nombreux personnages dans une petite plaque coloriée d'une manière ravissante, sont d'un emploi exquis dans les membres et coffrets de chêne sculpté, à la manière de nos incrustations de vieux Sèvres dans les bois de rose.

Il est donc impossible de reconnaître une maioli-

que que M. Freppa peut livrer aujourd'hui pour 200 francs, parce qu'elle sort de la fabrique de Doccia, d'une toute semblable, mais de fabrication ancienne, qu'il est forcé de vendre 2,000 francs, parce qu'elle n'est venue dans ses mains qu'à grand prix. Je me trompe, il y a une manière de les distinguer l'une de l'autre. L'ancienne est écornée, usée ou recollée; mais pour peu qu'on y tienne, M. Freppa appelle un ouvrier adroit, le charge d'entailler le contour de la maiolique neuve, de limer les saillies, voire de la briser et de la recoller en autant de morceaux qu'on voudra pour qu'elle ait meilleur air et passe pour avoir été payée un prix fou.

L'exposition toscane, ouverte aujourd'hui au Palais de l'Industrie, offre aux regards plusieurs échantillons de la fabrique de Doccia, exécutés sous la direction ou sur les dessins de M. Freppa. Nous ignorons s'il s'y trouve des spécimens du fameux émail irisé. Nous en avons vu dans son musée à Florence, et nous les avons comparés avec ceux de la Renaissance sans pouvoir les en distinguer. Mais, en artiste plus qu'en industriel, M. Freppa, faisant déjà bon marché de cette découverte, pleurée par le bon Passeri et consorts, a appelé notre attention sur des compositions d'un ordre très-élevé et d'une beauté remarquable.

Il a dû envoyer à l'Exposition de Paris deux très-grands vases de forme ovoïde, anses à chimères,

historiées de peintures d'après les fresques d'Andrea del Sarto ; — une grande jatte à pied, forme trilobe, trois anses à têtes de monstres, entrelacs en relief à l'extérieur, peinture à l'intérieur; le Jugement de Pâris, d'après Jules Romain. Plusieurs autres vases et plateaux, coupes, drageoirs, buires, assiettes ornées à sujets, arabesques, grotesques, dans le style des diverses villes de la Romagne; enfin un très-grand bassin, contour orné de petits amours sur fond noir ; au centre, grand sujet d'après Jules Romain : « *Son fatti i doni al popolo romano,* etc. »

D'après ce que nous avons vu de ces produits à Florence, nous sommes certains qu'ils attireront chez nous l'intérêt des amateurs. Mais nous ne pouvons nous détacher du riant souvenir de Florence sans voir apparaître devant nous, au milieu d'un bosquet d'azalées gigantesques, la ravissante maison Pandolfini : intérieur décoré par les soins de M. Freppa. La dame de ce palais, dernière descendante de Léon X, a fait honneur à son origine en choisissant un antiquaire de ce mérite et de cette inspiration pour embellir sa demeure. C'est la seule où tout soit entendu pour le comfortable, sans qu'une parcelle, un brimborion du décor ou de l'ameublement ne charme les yeux et l'esprit.

Là, vous n'êtes plus poursuivi de ces entassements de festons et d'astragales qui, dans tous les palais italiens, vous chargent la tête, tandis que des

murs froids ou dégradés, flanqués de canapés d'auberge, vous font tristement sourire, mélange d'opulence et de misère, de goût et d'incurie qui caractérise tristement ces villas trop vantées. Quelques-unes s'efforcent vainement d'être riches et brillantes dans toutes leurs parties.

En tant que musées, elles sont, à coup sûr, dignes de l'admiration du monde entier; on peut aussi se les imaginer étincelantes de fêtes royales, ou solennellement consacrées à quelques grandes cérémonies d'un autre âge. Mais dans ces enfilades de pièces incommensurables, sous ces voûtes illustrées par les peintures des maîtres, parmi ces colonnes froidement austères ou follement parées, rien ne semble possible pour la vie intime, rien n'est approprié aux besoins de l'homme d'aujourd'hui, et si on les traverse avec ravissement ou avec émotion, on n'y voudrait pas rester, même en peinture.

La maison Pandolfini, car, Dieu merci, c'est une maison, est donc la seule où nous ayons compris qu'on puisse vivre sans prendre en grippe les ornements d'invention humaine, et sans éprouver le besoin d'aller courir loin des marbres et des dorures, dans quelque ravin sauvage, parmi les ronces et les cailloux, pour retrouver, n'importe où et comment, le laisser-aller naïf de la nature, l'imprévu de la forme et de la couleur.

Ce sont trois ou quatre belles pièces, non déme-

surées, meublées, selon l'éclectisme moderne, de toutes sortes de belles choses anciennes, où domine un grand goût, une harmonie générale et une composition à la fois pittoresque et commode dans l'ameublement. Les armoires et crédences en chêne noir, à ornements sculptés et dorés sur le bois même, nous ont paru chose toute nouvelle, bien qu'elle ait son type consacré anciennement. Cela repose de ce que l'on voit partout, et l'effet en est à la fois doux et sévère, riche et simple.

Tâchez de pénétrer dans ce sanctuaire, vous qui allez à Florence, et quand vous aurez vu la chapelle de Michel-Ange, le Persée de Cellini (le socle surtout), la loge *dei Lanzi*, la salle des Cinq-Cents, les ivoires et l'orfévrerie du vieux palais, la galerie *degli uffizi,* la façade du palais Strozzi et celle du palais Pitti, les riantes cascines et les portes de bronze de la cathédrale, vous verrez encore à loisir et avec délices, dans le musée Freppa, les petits bas-reliefs émaillés de Luca della Robbia, les jolis marbres de Donatello, les lustres fleuris de Venise, et les maioliques, authentiques ou non, de maestro Giorgio, du moine Francesco Xantho, d'Oratio Fontana, d'Alfonse Patanazzi, de maestro Vergillio, etc., etc.

Nohant, 7 juin 1855.

LETTRES A MARCIE

Comme *Aldo le Rimeur* est un essai inachevé, les *Lettres à Marcie* ne sont qu'un fragment incomplet et sans aucune valeur philosophique. J'avais entrepris une sorte de roman sans événement, dont j'eusse voulu faire arriver tout l'intérêt, toutes les émotions, toutes les péripéties par les modifications et les transformations intimes et mystérieuses d'un seul être, d'une femme qu'on n'eût même pas vue, qui n'eût jamais écrit, et qu'on n'eût connue que par les lettres et les réflexions de son ami. C'était peut-être une entreprise impossible, et j'ignore si elle eût été digne d'un succès d'estime. Quoi qu'il en soit, les personnes qui ont lu les premières lettres, cette sorte de prologue où je peignais seulement pour commencer l'ennui de l'isolement, ont

voulu y voir une exposition de principes, et une théorie pour ou contre le mariage, pour ou contre le christianisme. Il n'y avait pourtant rien de cela, et je ne crois pas que ces fragments aient aucune couleur déterminée dont on puisse tirer des inductions solides. Je n'ai pas fait le vœu de ne jamais m'expliquer sur le fond de mes idées relativement au mariage; mais je ne crois pas non plus être dans l'obligation d'exposer une théorie quelconque. J'ai déjà dit que, soit pour me montrer coupable de mauvais principes envers la société, soit pour rendre ridicule la bonne foi de mes écrits, quelques moralistes de feuilleton m'avaient souvent mis au défi de dévoiler mes criminelles intentions à l'endroit du mariage. Je ne m'intéresse nullement à ces sortes de polémiques, et n'ai jamais cru devoir y répondre. Il est probable qu'en continuant ce roman intime des *Lettres à Marcie,* j'aurais causé avec *elle* sur ces graves matières; mais le roman a été interrompu par des circonstances qui n'avaient rien de commun avec le sujet, et je puis les dire. Je ne me suis jamais senti propre à la fabrication rapide, pittoresque et habilement accidentée de ces romans dont l'intérêt se soutient malgré les hasards de la publication quotidienne. Je n'avais accepté l'honneur de concourir à la collaboration du journal le *Monde* que pour faire acte de dévouement envers M. La Mennais, qui l'avait créé et qui en avait la

direction. Dès qu'il l'abandonna je me retirai, sans même m'enquérir des causes de cet abandon; je n'avais pas de goût et je manquais de facilité pour ce genre de travail interrompu et pour ainsi dire haché. N'ayant pas eu l'occasion de continuer en temps et lieu les *Lettres à Marcie,* j'ai eu bientôt oublié l'espèce de plan que j'avais conçu. On m'a reproché dans quelques journaux d'*émancipation* de reculer devant les difficultés de l'entreprise. Le hasard seul m'a forcé de m'arrêter; mais quand même j'aurais hésité à formuler mon prétendu système, je ne vois point que l'humanité en ait souffert beaucoup, ni que le salut des empires en ait été compromis sérieusement. Seulement, je proteste un peu, en remettant ces *Lettres à Marcie* sous les yeux des lecteurs, contre la trop bienveillante obstination de mon éditeur. Il me semble qu'un écrit incomplet n'a pas le droit de se montrer une seconde fois en public sans que l'auteur ait pris la peine d'y mettre la dernière main. Il m'est impossible en ce moment de le faire; et, en eussé-je le temps, je ne vois pas qu'une forme essayée vaille mieux qu'une autre forme qu'on pourrait tenter pour émettre l'idée dont on se sent dominé. Pour un artiste il n'y a de forme heureuse et féconde, à ses yeux, que celle qui l'inspire dans le moment même. L'ébauche d'hier est déjà flétrie pour lui, et chacun sait que les ouvrages d'imagination n'ont ni veille ni lendemain. Le peintre

consciencieux n'aime plus son tableau quand il le voit sorti de son atelier, éclairé d'un autre rayon de soleil que celui sous lequel il s'était senti inspiré. O vous qui lisez et qui n'écrivez pas! vous ne savez pas combien le livre imprimé, et surtout réimprimé, paraît insipide et froid à celui qui l'a écrit avec quelque émotion sur un papier encore vierge, au reflet de sa lampe solitaire.

Mai 1843.

I

Vous êtes triste, vous souffrez, l'ennui vous dévore; vous redoutez l'avenir, le présent vous accable. Dans le passé, aucun souvenir n'est assez doux ou assez attachant pour ranimer les froides heures qui s'écoulent. Et cependant le temps marche, et quand le soir arrive vous êtes surprise, vous êtes effrayée de ce nombre de jours, de cette suite d'années qui se perdent dans un gouffre sans écho.

Vous peignez votre situation d'une manière touchante, et je suis pénétré de votre douleur, quoique je ne voie rien d'exceptionnellement malheureux dans votre situation matérielle; mais le dégoût qu'elle vous inspire constitue un malheur véritable.

Là où l'âme ne se sent pas bien, l'existence est réellement troublée.

Il n'est au pouvoir de personne de vous guérir de cette langueur maladive. Le mal a sa racine dans les plus secrets retranchements de votre conscience. Il faut que vous soyez à vous-même votre médecin, et que, par un régime hardi et généreux, vous rendiez à votre âme la santé qu'elle a perdue.

Les inconvénients de votre position, que vous exprimez avec candeur, seraient peu de chose si vous les envisagiez sous le jour de la vérité. Les pointes de mille traits frivoles s'émousseraient sur vous, si vous n'aviez pas, dans un moment de fatigue et d'inertie, laissé choir votre bouclier. Relevez-le, tâchez de parer les coups d'une destinée facile à vaincre. Vous le devez, donc vous le pouvez.

La solitude où vous vivez est une rude épreuve si vous aimez le monde. Mais comment se ferait-il qu'avec la simplicité que je vous connais, vous aimassiez le monde? Vous l'avez vu, vous savez ce qu'il peut vous offrir. Vous avez été frappée de la médiocrité des choses et des gens dont vous vous étiez fait la plus grande idée. Vous y avez vu que même les gens réellement distingués y perdaient l'apparence de leur supériorité, par la réserve qu'ils étaient forcés de s'y imposer, par la méfiance qu'ils y éprouvaient. Vous-même, vous vous y êtes sentie glacée et contristée, et les éloges que vous y

avez reçus vous ont semblé plus blessants qu'agréables, car on y avait remarqué de vous tout ce que vous ne prisez pas, et on y avait méconnu tout ce qui eût dû être apprécié.

Eh bien, cependant, je crains que vous n'ayez rapporté de votre excursion dans le monde un peu d'envie d'y jouer votre rôle; non pour lui complaire, vous ne l'estimez pas assez pour cela, mais pour vous venger de lui en l'humiliant. Vous voudriez bien le fuir, mais vous aimeriez qu'on sût le mépris que vous en faites. L'idée que telle personne vous plaint de votre pauvreté et qu'on s'imagine vous inspirer des regrets, vous blesse et vous offense. Ne l'avouez pas si vous me trouvez trop pénétrant; mais songez à extirper de votre repos cette plante parasite, l'opinion d'autrui, le vain bruit du monde, et dans l'énumération que vous faites de vos ennemis rayez celui-là. Écrasez-le comme une mouche importune, ce n'est rien de plus. Vous avez vingt-cinq ans, vous êtes belle, votre intelligence est cultivée, votre réputation est sans tache comme votre vie, mais vous êtes pauvre; et tandis que les filles les moins aimables et les plus mal faites trouvent un époux à prix d'or, vous semblez condamnée par les convenances d'un monde cupide à vivre dans la solitude.

Marcie, ne vous plaignez point trop, ne soyez point ingrate. Vous êtes belle, vous êtes instruite, vous

êtes pure. Voilà de grandes supériorités, de véritables éléments de bonheur ; et ces riches infortunées, qui sont réduites à acheter leurs époux, doivent vous inspirer une profonde pitié. Oh ! que leur tâche est rude, à celles-là ! Qu'il faut de résignation à ces êtres flétris en naissant du sceau de la laideur et de l'ineptie ! Leur existence est une humiliation que l'esprit de renoncement et d'humilité (mort, hélas ! avec la foi évangélique) peut seul aider à porter avec dignité. Vous savez si la société, malgré ses tristes caresses, les dédommage des sévérités de la nature ; vous savez si l'homme attaché à elles par un serment honteux peut feindre longtemps et leur cacher son dégoût et son aversion. J'ai connu une pauvre fille de seize ans qui avait quatre cent mille livres de rente. La mort semblait avoir posé sa main glacée sur ce jeune visage déjà décrépit, et courbé cette taille débile et contrefaite, toujours prête à se briser. Son âme était triste comme son front, souffrante comme son corps. Mais ce déplorable enfant de la vieillesse débauchée d'un riche avait en lui le trésor d'une angélique douceur. Un regard paternel était descendu d'en-haut sur cette pauvre créature ; un rayon céleste lui avait donné la force de vivre hors de sa misérable enveloppe.

Elle voulait se faire religieuse. Sa famille s'y opposa. On la pressa d'épouser un homme vain, que toutes les femmes vaines recherchaient, et qui, pour

autoriser son insolence, avait besoin des vanités de la richesse. La jeune héritière eut un moment de doute, et l'esprit de Dieu s'affaiblit durant quelques jours dans son âme. Elle avait dévoré l'humiliation de sa laideur, mais elle ne s'était pas assez affermie dans l'amour des vrais biens. On lui persuada que son mari l'aimerait pour sa bonté, que cet amour la rendrait heureuse, et qu'elle serait enviée de ses belles et orgueilleuses rivales. Elle n'avait pas une haute intelligence, quoiqu'elle eût un noble cœur. C'était un esprit médiocre avec un puissant caractère. Trop tard elle connut son erreur ; ses vertus ne causèrent qu'ennui et dédain. Elle était dévote, disait le mari, parce qu'elle était laide. Elle recherchait l'amour et la reconnaissance des pauvres, parce qu'il lui fallait bien être aimée et vantée par quelqu'un. Je ne vous ferai pas l'affreux détail de ce qu'elle eut à souffrir. Tant d'infortune ranima sa piété ; sa santé empira, et en même temps elle sentit son courage se réveiller. Je l'ai vue dépérir avec stoïcisme, et j'ai deviné ses vertus et ses maux plus que je ne les ai connus. Je crois la voir encore couchée sur l'or et la soie, expirant dans les plis de l'hermine, sous des lambris de lapis et d'agate, et disant que jusqu'à sa dernière heure elle voulait, pour se mortifier, contempler ce faste exécré, ces insignes de sa splendeur funeste. Elle fut calme et réservée jusqu'au bout, je n'ai jamais vu boire un plus amer calice avec moins d'hé-

sitation et de regret. Sa famille n'entendit d'elle aucune plainte, et son mari ne fut pas même troublé dans ses plaisirs par le spectacle de ses souffrances. Nul n'a su quels rêves d'amour et de terrestres voluptés avaient pu dévorer cette oisive imagination. Nul n'a su ce qu'il avait fallu d'efforts pour renoncer sans colère à vivre ici-bas. Le crucifix d'or que j'ai vu dans ses mains crispées par l'agonie pourrait seul raconter combien de ruisseaux de larmes ont baigné ses pieds insensibles. Le pâle ange gardien, qui soutint dans ses bras paternels cette jeunesse pénible, a pu seul raconter à Dieu par combien de martyres elle avait expié l'éphémère désir de prendre place au banquet terrestre. Je ne prétends pas faire ressortir de ce douloureux exemple que toutes les femmes laides doivent se vouer à la solitude. Quelques-unes ont eu le bonheur, grâce à leurs qualités morales, ou au charme de leur esprit, d'inspirer des affections vives et durables. Mais les hommes capables de ressentir de telles affections, ne sont pas en général guidés par la cupidité, et on peut les voir choisir la compagne de leur vie partout ailleurs qu'au faîte de la richesse.

Ainsi pourquoi désespérez-vous de trouver, dans cette société injuste et corrompue, une âme d'exception comme la vôtre, qui s'associerait irrévocablement à vos destinées, et qui déjà peut-être de son côté vous cherche afin de vous saluer du nom

d'épouse et de sœur? Et quand vous ne trouveriez pas cet appui nécessaire aux femmes, votre vie serait-elle impossible? n'êtes-vous pas tellement forte que vous ne puissiez entrer dans une voie d'exception sublime? Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que rien n'est impossible à un grand courage aidé de la réflexion. Vous vous êtes élevée au-dessus de votre sexe en d'autres occasions. Toutes les fois que nous faisons des actes de force, nous nous élevons au-dessus de la nature humaine vulgaire. Vous savez que de grandes destinées morales sont condamnées à une sorte d'isolement, et que l'esprit de sagesse dans tous les temps, dans toutes les religions, a amplement dédommagé ceux qui se retirent de la route commune pour entrer volontairement dans la vie intérieure.

Malheureusement, après avoir vécu sagement et en vous-même, vous avez voulu traverser le tumulte du monde pour satisfaire une vaine curiosité, et maintenant le miroir de votre âme est terni par le reflet de mille fantômes vains, par le souffle malsain des passions vulgaires : vous trouvez dans votre sort des tribulations que vous n'aviez pas aperçues auparavant, ou que vous aviez supportées avec philosophie. Étrange contradiction! Vous avez vu le règne de la faiblesse et de la vanité, et vous êtes tombée dans les mêmes servitudes que ces esclaves par vous méprisés.

Mais c'est que ce rôle de *vieille fille,* dites-vous, est bien pitoyable! On vous raille, si vous êtes laide et vieille; et on vous hait, parce qu'on vous suppose jalouse et méchante. Si au contraire vous êtes jeune et belle, on vous plaint; et cette pitié, dites-vous encore, et avec raison, est le dernier des outrages.

Vous devriez ne pas vous apercevoir de cette pitié, Marcie; mais, puisque vous n'avez pas la force de vous placer au-dessus, il est un moyen certain de la repousser et de la changer en respect. C'est d'accepter énergiquement et joyeusement votre sort. C'est d'avoir dans le cœur le calme et la résignation, et sur le front la sérénité de la vertu. Vous avez voulu montrer dans les salons votre pâleur studieuse, votre gravité mélancolique; et ces hommes, incapables de comprendre le peu qu'ils valent, se sont imaginé que loin d'eux votre vie était un supplice. Qu'alliez-vous faire parmi eux?

Et voilà qu'au lieu de les faire mentir, au lieu de sourire à leur vanité, vous leur donnez raison en détestant la retraite à laquelle vous devez pourtant ce que vous avez de meilleur. Vous rapportez du dehors le désordre des pensées, le scepticisme de l'esprit, vous les laissez pénétrer dans l'asile dont ces enfants du néant n'auraient pas dû franchir le seuil.

Vous dites que la foi est éteinte, que le genre humain dévie, que les sectes nouvelles ont peut-être raison, que l'amour n'est qu'une chimère, la fidélité

un joug; vous demandez à quoi sert la vertu, si le monde en profite, si Dieu la récompense! Vous pleurez avec les enfants de la terre sur les autels des dieux renversés dans la fange. Pénétrée de douleur, vous vous écriez : Comment n'être pas entraînée dans l'orage? comment rester debout sous tant de ruines qui ne s'arrêtent pas de crouler?

Étendez les bras, Marcie; étendez vos bras vers le ciel, et vos bras porteront les ruines du monde, et vous ne serez point écrasée. Essayez ce que peut la foi contre les éléments conjurés, contre la colère céleste elle-même. Souvenez-vous de l'arche de Noé au milieu du déluge, admirable figure de la lutte que soutiennent aujourd'hui les derniers croyants sous la nuée qui s'épanche au sein des abîmes qui s'entr'ouvrent.

Oh! nous ne savons pas ce que peut l'espérance, car nous n'essayons plus ce que peut la prière. Moi qui vous parle, j'ai plus de mal que vous; mais je ne voudrais pas périr sans résister jusqu'au bout; je ne voudrais pas me laisser balayer avec les feuilles sèches que disperse le vent de la mort. Protestez, Marcie, protestez en vous-même contre ces influences funestes : vous ne savez pas qu'un front sans tache peut arrêter la voûte croulante des cieux. Laissez aux hommes forts le soin de rebâtir leurs temples; vous, triste et chaste colombe, reconstruisez votre nid solitaire; ange silencieux, prosternez-vous dans

l'ombre du parvis. En apercevant votre front pâle et radieux, quelques-uns diront : Il y a encore de l'amour dans les cieux, car il y a encore de l'espérance sur la terre.

Et quant à ces dangereuses tentatives qu'ont faites quelques femmes dans le saint-simonisme pour goûter le plaisir dans la liberté, pensez-en ce que vous voudrez, mais ne vous y hasardez pas, cela n'est pas fait pour vous. Vous ne sauriez aimer à demi, et, si vous aimez un jour, vous aimerez à jamais. Vous aurez accepté un hommage libre, et bientôt vous aurez horreur de ce droit d'infidélité que se sera réservé votre époux. Si vous vous soumettez par engagement aux principes d'une étrange vertu, à cette immolation de votre orgueil légitime, vous souffrirez, vous souffrirez longtemps, toujours peut-être; car les organisations fortes ont de forts attachements, elles ne sont pas mobiles comme le vulgaire, aucune considération d'intérêt ou de vanité ne peut les arracher à la douleur de leurs blessures. Elles se dévorent elles-mêmes et sont plus inhabiles à se guérir que les âmes faibles; un sang brûlant et intarissable coule à longs flots de leurs larges veines. Que serait donc une société nouvelle où les belles âmes n'auraient pas le droit d'étendre leurs ailes et de se développer dans toute leur étendue, où le fort serait *de par la loi* le jouet et la dupe du faible? Et comment cela n'arriverait-il pas sans cesse sous un ré-

gime qui l'autoriserait, puisque cela arrive si souvent sous un régime qui le prohibe? Étrange remède à la corruption d'une société, que de lui ouvrir toutes grandes les portes de la licence! Ce que l'homme rêve, ce qui seul le grandit, c'est la permanence dans l'état moral. Le caractère des grandes choses dans l'ordre matériel, c'est la durée; et c'est aussi à quoi dans l'ordre moral comme dans l'ordre matériel l'homme atteint le plus difficilement. A Dieu seul est réservée l'immutabilité sublime. Mais tout ce qui tend à fixer les désirs, à raffermir les volontés et les affections humaines, tend à ramener sur la terre ce *règne de Dieu,* qui ne signifie autre chose que l'amour et la pratique de la vérité.

La vérité c'est l'amour de la perfection, et la perfection c'est l'éternelle tentative de l'esprit pour dompter la matière. C'est la dure victoire sur les appétits ardents; c'est l'austère immolation des satisfactions vulgaires. Il ne s'agit pas pour vous, Marcie, qui avez admiré toute votre vie dans les grands hommes le reflet de la puissance céleste, pour vous qui demandez sincèrement le secret d'être heureuse, et qui, fatalement, par l'élévation de votre caractère, ne pouvez trouver ce secret hors de la grandeur; il ne s'agit pas, dis-je, de vous créer des principes qui vous procurent des plaisirs et de la liberté matérielle. Il s'agit, âme pure, âme triste et fière, d'adopter des principes qui vous fassent de plus en plus

grande, de plus en plus pure, qui vous assurent les vrais biens et fondent votre liberté morale sur des bases inébranlables.

Peut-être qu'on pourrait donner à tous les hommes la même assurance, et leur prédire qu'ils ne trouveront pas une forme sociale durable et satisfaisante hors de ces grands instincts de l'humanité qu'on semble traiter aujourd'hui comme si un décret céleste les avait supprimés, comme si avec les machines à vapeur et les merveilles de l'industrie on avait trouvé la solution de tous les problèmes de l'intelligence, la satisfaction de tous les besoins de l'âme. Mais ce serait viser trop haut, et c'est déjà trop d'honneur pour moi, Marcie, que d'avoir eu un instant droit de conseil sur un esprit comme le vôtre.

II

Vous dites, Marcie, que vous vous efforcerez d'atteindre à cette vertu tranquille et sereine, mais que vous n'espérez pas beaucoup y parvenir ; qu'il vous faudrait l'aide de plusieurs conditions extérieures, dont les plus simples sont irréalisables. La poésie manque à votre vie, dites-vous; et cependant vous

sentez qu'elle seule pourrait ennoblir vos tristesses et ranimer vos esprits qui s'éteignent dans un air lourd et plat. Vous trouvez que de si grandes résolutions à prendre, de telles révoltes à combattre ont besoin des grandes scènes de la nature et de l'air libre des voyages. Vous voudriez changer de place, prier sur la terre de Jérusalem, chercher les cryptes des pères du désert, gémir dans une horrible tempête, aller les pieds nus et saignants sur les rochers, souffrir davantage, afin de sentir quelque chose, fût-ce la douleur, avec énergie.

Ces inquiétudes m'affligent et ne me retracent que trop celles qui dévorent souvent mon propre cœur. Je ne suis pas plus héroïque que vous, Marcie ; mais ne sommes-nous pas insensés dans nos mécontentements, et n'est-ce pas une chose digne de pitié que de voir de si chétifs atomes avoir besoin de tant d'espace et de bruit pour y promener une misère si obscure et si commune ? Nous ne sommes qu'enflure et vanité ; nos plaintes ne sont qu'emphase et blasphème. Qu'avons-nous donc fait de si grand pour trouver les autres hommes si petits et vouloir fuir jusqu'à la trace de leurs pas ? Marcie, notre esprit est malade, et, quand nous cherchons à nous préserver d'un mal, nous tombons dans un pire. Nous haïssons les vaines occupations du monde, ses paradoxes impies, ses fausses maximes. Nous fuyons ce commerce dangereux, cet air délétère. Mais, au lieu de cher-

cher autour de nous des âmes simples et des esprits droits, nous nous jetons dans la haine du genre humain; nous osons devenir orgueilleux dans le sens méchant et superbe du mot : car l'orgueil a deux faces, comme toute faculté humaine, une divine et une infernale. Eh bien, quand nous avons conquis la première, si nous cessons un instant de nous observer, nous tombons dans l'autre; et alors, avec notre vaine sagesse et notre fausse grandeur, nous devenons pires que les hommes corrompus du siècle. Nous craignons de nous salir en les touchant, nous ne pouvons respirer dans leur air. Sublime philosophie chrétienne, est-ce là ce que tu nous enseignais?

Et cependant, Marcie, la grandeur est partout sans que nous nous en doutions. Autour de nous, sous le voile d'une humble obscurité, dans les conditions les plus pauvres, sous notre main, sous nos pieds en apparence, il y a des hommes meilleurs que nous, des hommes plus forts, plus intelligents, plus patients que nous. De grossiers habits et de rudes manières couvrent des trésors de bonté ou de sagesse, que nous méconnaissons ou que nous dédaignons d'apercevoir. Nous demandons les cimes du Liban et les sapins de Morven, comme si la vue d'un homme vertueux, le sourire d'une âme évangélique n'étaient pas un plus beau spectacle que toutes les montagnes et toutes les forêts! Comme si d'ailleurs les étoiles ne brillaient pas sur notre tête de tous les points de la terre,

comme si une nuance de plus à la pourpre du matin pouvait guérir les blessures d'une âme fermée à toute sympathie pour ses semblables! Tenez, Marcie, nous sommes infortunés! Toute notion du devoir est effacée en nous. Nous avons des obligations sacrées, nous ne cherchons pas notre remède dans leur accomplissement. Votre mère est aveugle, mon enfant est malade. Les soigner, les distraire, leur donner tout le bonheur que nous n'avons pas, rendre notre tendresse si ingénieuse et si active qu'ils ne regrettent pas la santé, et se jettent dans notre sein chaque soir en disant ces mots admirables que j'ai entendus sortir d'une bouche chérie : « Je prie Dieu de ne pas « me guérir vite ; » ne serait-ce pas là, si nous étions vertueux, le but de notre vie, la récompense de nos fatigues, la gloire douce et cachée de nos souvenirs? Aurions-nous le loisir de songer à l'impossible si nous faisions seulement le nécessaire? Serions-nous désespérés si nous rendions l'espérance à ceux qui n'ont pas d'autre ressource? Tenez, Marcie, je suis si triste et si abattu aujourd'hui, je confonds tellement dans mon angoisse ma misère et la vôtre, qu'il m'est impossible de vous donner des conseils. Je tâcherai d'y suppléer par un récit. En pensant à vous l'autre soir, je me suis rappelé une anecdote que j'ai voulu écrire pour vous l'envoyer. J'ai bien fait, car aujourd'hui elle suppléera à toute exhortation. D'ailleurs j'ai foi à la puissance des exemples. La pa-

rabole fut l'enseignement des simples. Enseignement sublime, que sont tous nos poëmes au prix de tes naïves allégories!

Le curé d'une petite ville de Lombardie, où j'ai passé quelque temps, avait trois nièces, toutes trois agréables et parfaitement élevées. Orphelines et sans fortune, elles furent recueillies par leur oncle, et, grâce à leur économie, à leur bon caractère et à leur zèle, elles apportèrent, en même temps que le bonheur et la gaieté, un surcroît d'aisance dans le presbytère. Le bon vieillard, en retour, sut leur inspirer tant de sagesse par ses leçons qu'elles renoncèrent à l'idée peut-être un peu caressée jusque-là de se marier. Il leur fit entendre qu'étant pauvres elles ne trouveraient que des maris au-dessous d'elles par l'éducation, ou tellement pauvres eux-mêmes que la plus profonde misère serait le partage de leur nouvelle famille. La misère n'est point un opprobre, leur disait-il souvent en ma présence, honte à quiconque ne redoublerait pas de respect pour ceux qui la supportent dignement, et de compassion pour ceux qui en sont accablés. Mais c'est une si rude épreuve que le besoin! N'y a-t-il pas une témérité bien grande à risquer la paix et la soumission de son âme dans un si terrible pèlerinage? Il fit si bien qu'il éleva leurs esprits à un état de calme et de dignité vraiment admirable. Lorsqu'il voyait un nuage sur la figure de l'une d'elles : — Eh bien! qu'as-tu? di-

sait-il avec cette liberté de la plaisanterie italienne. *Nipotina,* ôtez-vous de la fenêtre; car si les jeunes gens qui passent dans la rue vous voient ainsi, ils vont croire que vous soupirez après un mari; et aussitôt le sourire de l'innocence et d'un juste orgueil reparaissait sur le visage mélancolique. Vous pensez bien que cette famille vivait dans la plus austère retraite. Ces jeunes filles savaient trop bien qu'elles devaient éviter jusqu'au regard des hommes, vouées, comme elles l'étaient, au célibat. S'il y eut des inclinations secrètement écloses, secrètement aussi elles furent comprimées et vaincues. S'il y eut quelques regrets, il n'y eut entre elles aucune confidence, quoiqu'elles s'aimassent tendrement; mais la fermeté et le respect de soi-même étaient si forts en elles, qu'il y avait une sorte d'émulation tacite à étouffer toute semence de faiblesse sans la mettre au jour. L'amour-propre, mais un amour-propre touchant et respectable, tenait en haleine la vertu de ces jeunes recluses. Et il faut croire que la vertu n'est pas un état violent dans les belles âmes, qu'elle y pousse naturellement et s'y épanouit dans un air pur: car je n'ai jamais vu de visages moins hâves, de regards moins sombres, d'aspects moins farouches. Fraîches comme trois roses des Alpes, elles allaient et venaient sans cesse, occupées au ménage ou à l'aumône. Lorsqu'elles se rencontraient dans les escaliers de la maison ou dans les allées du jar-

din, elles s'adressaient toujours quelque joyeuse et naïve attaque, elles se serraient la main avec cordialité. Je demeurais dans le voisinage et j'entendis leurs voix fraîches gazouiller par tous les coins du presbytère; aux jours de fête, elles se réunissaient dans une salle basse pour faire quelque pieuse lecture à haute voix à tour de rôle. Après quoi elles chantaient en partie quelque cantique. Par les fenêtres entr'ouvertes, je voyais et j'entendais ce joli groupe à travers les guirlandes de roses blanches et de liserons écarlates qui encadraient la croisée. Avec leurs magnifiques chevelures blondes, et des bouquets de fleurs naturelles dont se coiffent les jeunes Lombardes, c'était vraiment le trio des Grâces chrétiennes.

La cadette était la plus jolie. Il y avait plus d'élégance naturelle dans ses manières, plus de finesse dans son esprit; je dirais aussi plus de magnanimité dans son caractère, si je ne craignais de détruire dans mes souvenirs l'admirable unité de ces trois personnes, en n'admettant pas que le trait d'héroïsme que je vais vous raconter n'eût pas été possible à toutes trois également.

Arpalice était le nom de cette cadette. Elle aimait la botanique et cultivait une plate-bande de fleurs exotiques le long d'un mur du jardin qui recevait les pleins rayons du soleil et en conservait la chaleur jusqu'à la nuit. De l'autre côté du mur s'élevaient, à

peu de distance, les fenêtres d'une jolie maison voisine, qu'une riche famille anglaise loua pour un été. Lady C*** avait avec elle deux fils : l'un phthisique, et qu'elle essayait de rétablir à l'air pur des campagnes alpestres ; l'autre, âgé de vingt-cinq ans, plein d'espérance, beau de visage et doué d'un esprit fort droit, d'un caractère équitable et généreux. Ce jeune homme voyait de sa fenêtre la belle Arpalice arroser ses fleurs; et, dans la crainte de la mettre en fuite, il l'observait chaque jour, et tout le temps qu'elle demeurait, par la fente des rideaux de la *tendina*. Il en devint amoureux, et tout ce qu'il apprit d'elle et de son entourage le captiva si fort qu'il la demanda en mariage, avec l'agrément de lady C***, laquelle, voyant dépérir son fils aîné, et craignant d'éloigner par sa rigueur le second, fit le sacrifice de ses préjugés aristocratiques et donna son consentement. Grande fut la surprise dans la maison anglaise quand le curé, après avoir consulté sa nièce, remercia poliment et refusa net pour elle l'offre d'un nom illustre, d'une immense fortune, et, ce qui était plus digne de considération, d'un amour honorable. Le jeune lord crut que la fierté du presbytère avait été blessée par la précipitation de sa démarche; il montra tant de douleur que lady C*** se décida à aller en personne trouver Arpalice, et lui demanda avec instance de devenir sa bru. La beauté, le grand sens et la grâce de cette jeune personne la frappèrent

tellement qu'elle partagea presque le chagrin de son fils en la trouvant inébranlable dans sa résolution. Le jeune C*** tomba malade, et, au même temps, son frère aîné mourut. Le séjour de la famille anglaise se prolongea dans la petite ville. Le curé alla trouver lady C***, lui offrit de délicates consolations, s'enquit avec intérêt de la santé du jeune lord, et s'efforça, par les soins les plus empressés, d'adoucir leur triste situation. A peine rétabli, lord C***, qui avait fait mettre son lit auprès de la fenêtre, afin d'apercevoir de temps en temps Arpalice, se glissa le long du jardin du presbytère, cacha des billets doux dans les fleurs qu'Arpalice venait cueillir, lui en fit parvenir d'autres, la suivit à l'église, et enfin il lui fit une cour assidue, mystérieuse et romanesque, dont elle n'avait guère le droit de s'offenser, puisqu'il avait si bien prouvé à l'avance l'honnêteté de ses vues.

Un mois s'écoula ainsi, et un matin Arpalice avait disparu. Grand effroi et grande rumeur dans le presbytère; déjà les deux sœurs désolées couraient en se tordant les mains vers la rue pour avoir des nouvelles de la fugitive, lorsque le curé, sortant de sa chambre d'un air ému, mais non affligé, leur dit de se tenir tranquilles, de ne montrer aux gens du dehors aucune surprise, et de ne point avoir d'inquiétude. C'était lui-même, disait-il, qui avait envoyé Arpalice à Bergame pour une affaire à lui person-

nelle, et dont il priait ses chères nièces de ne lui demander compte qu'après le retour de leur sœur. Trois jours après cette matinée, la famille anglaise partit pour Venise, et de là pour Vienne. Le jeune lord paraissait consterné, mais il ne voulut pas souffrir que sa mère renouvelât ses instances. En même temps qu'ils prenaient, à l'est, la route de Brescia, le curé prit, à l'ouest, celle de Bergame; et le lendemain Arpalice était de retour avec lui au presbytère. Elle était fort pâle et se disait souffrante; mais elle était aussi affectueuse et aussi sereine qu'à l'ordinaire. Elle pria ses sœurs de ne pas la questionner, et ce ne fut qu'au bout de six mois, après que les brillantes couleurs de la santé eurent reparu sur ses joues, qu'il fut permis au curé de trahir son chaste secret. Arpalice avait aimé lord C***; mais, par tendresse pour ses sœurs, elle n'avait pas voulu se marier.

Voici la lettre que l'oncle avait trouvée dans sa serrure le jour où Arpalice avait pris la fuite. Le bonhomme, en essayant de me la lire, était si ému qu'il ne put achever, et, me la jetant sur les genoux : « Tenez, me dit-il, j'y renonce, quoique je la sache par cœur. » J'ai pris copie de cette lettre avec sa permission, et la voici : « Mon oncle, ne me blâmez pas de la faiblesse qui m'accable, j'ai tout fait pour lutter contre mon cœur. Il faut que *cette passion qu'on appelle inclination* (je traduis textuellement)

soit bien plus difficile à gouverner que je ne croyais. Apparemment qu'il plaît au Seigneur de m'éprouver pour me ramener au sentiment de la crainte et de l'humilité. Hélas! mon bon oncle, gardez-moi le secret. Rien au monde n'eût pu me déterminer à avouer à mes pauvres sœurs pourquoi j'étais malade; mais vous êtes mon confesseur et mon père en Dieu; je viens vous avouer avec honte que c'est le chagrin qui m'a vaincue. J'ai eu l'imprudence de recevoir plusieurs lettres de ce jeune homme, je vous les renvoie, mon oncle : brûlez-les, que je ne les revoie jamais; elles m'ont fait trop de mal! Elles ont troublé le zèle de mes jours et le repos de mes nuits. J'ai laissé le venin de la flatterie s'insinuer dans mon âme, et en un instant, chose étrange et déplorable! l'estime de cet étranger m'est devenue plus précieuse que les bénédictions de ma famille. Tandis que les plus tendres caresses de mes sœurs, tandis que vos plus bienveillantes paroles me tiraient à peine d'une secrète mélancolie, les phrases insensées que milord m'écrivait, et que je dévorais avec mystère, me faisaient monter le feu au visage, et mon cœur bondissait comme s'il allait se briser. O mon cher oncle, quelle chose puissante que la louange, quelle chose faible et lâche que notre cœur quand nous en avons ouvert l'accès! Le désordre de mon âme, arrivé si subitement lorsque je me croyais si affermie, est un mystère pour moi. Je ne compren-

drai jamais comment un homme que je ne connais pas a pu m'inspirer plus d'attachement pendant quelques instants que vous et mes sœurs. Un sentiment si injuste, si aveugle, ne peut être qu'une embûche de Satan.

« Lorsque je l'ai repoussé la première fois, vous m'avez dit de bien réfléchir, vous m'avez engagée à suivre mon penchant, vous m'avez répété les paroles sacrées : *Il est écrit : La femme quittera son père et sa mère*. Je sais que c'est la loi des anciens temps. Mais aujourd'hui, qu'il y a tant de filles à marier qui ne demandent pas mieux, je ne crois pas que les hommes soient en peine de trouver à s'établir ; et, dès ce premier jour, comme j'avais l'esprit calme et que je ne sentais rien pour milord, il m'a semblé que je devais refuser, par amour pour mes deux pauvres sœurs, une fortune si différente de la leur. Madame sa mère m'a bien dit qu'elle les doterait, qu'elle les emmènerait avec moi ; vous ne pouviez quitter votre état, vous, mon oncle, et je n'ai pu souffrir l'idée de me séparer de vous, et de cette chère petite maison où nous vivons si heureux, pour aller porter de grandes robes et rouler carrosse dans des pays que je ne connais pas ; et puis je me suis dit que, comme ce n'était pas la fortune qui pouvait me tenter et me faire épouser milord, ce n'était pas non plus en faisant part de cette fortune à mes sœurs que je pourrais les consoler si elles ne trouvaient pas le bonheur

dans ma nouvelle famille. Et puis encore, que sait-on? j'aurais peut-être été heureuse dans le mariage, et mes sœurs, voyant cela, auraient peut-être souhaité se marier aussi, et peut-être qu'elles ne l'auraient pas pu. Et si elles s'étaient mariées, peut-être n'eussent-elles pas fait d'heureux ménages; et voilà toutes nos existences si tranquilles, bouleversées, voilà notre bonheur changé en soucis, en regrets, en déplaisirs sans remède et sans terme. Enfin mon cerveau n'était pas malade : ce jour-là je vis tout d'un coup, et aussi clairement que si j'eusse lu dans un livre, tous les inconvénients de ce mariage; je vous le démontrai à vous-même, et je vous persuadai de m'affermir dans mon refus si je venais à changer malheureusement d'avis. Mais, après ce refus, les plaintes de milord devinrent si grandes qu'elles endormirent ma raison; et quoique je ne lui aie pas donné par mes actions, mes paroles ou mes regards, la moindre espérance, voilà qu'aujourd'hui, après lui avoir écrit assez durement de me laisser en repos et de ne jamais compter me faire changer d'avis, je me suis évanouie dans ma chambre, et, après être revenue à moi-même, je me suis sentie fondre en larmes, comme si on fût venu m'annoncer votre mort ou celle d'une de mes sœurs. Épouvantée de me sentir si faible, et ne comprenant rien à la force subite de cette inclination, j'ai vu qu'il était temps de prendre quelque parti irrévocable, car je n'étais plus sûre de

moi. J'ai donc ajouté au bas de ma réponse à milord en peu de mots que je m'en allais, et ne reviendrais que lorsqu'il aurait lui-même quitté le pays. J'ajoutai que je croyais trop à son honneur pour craindre qu'il laissât ainsi errer longtemps une pauvre fille sans asile, éloignée de sa maison et de ses parents. J'espère qu'il ne me fera pas attendre son départ, et que vous viendrez me chercher, mon cher oncle, aussitôt qu'il se sera mis en route.

« Mais, mon oncle, ne pensez pas que le sacrifice soit au-dessus de mes forces, et que votre tendresse trop indulgente ne vous porte pas encore cette fois-ci à me faire revenir de ma détermination. Au nom du ciel, si vous m'aimez, si vous m'estimez, si vous croyez que mon espoir n'est pas de ce monde, et que je suis digne d'aspirer à la gloire de Dieu, ne confiez pas un mot de tout ceci à mes sœurs; elles viendraient se jeter à mes pieds, et sans me fléchir, elles rendraient mon effort plus difficile. Écoutez, mon bon oncle, mon cher confesseur, je sais ce que je fais. Je souffre, mais je peux souffrir à présent que j'ai passé une nuit en prière. »

Ici le caractère de l'écriture indiquait une interruption et une main plus ferme.

« Écoutez, mon oncle, ne me grondez pas. Vous m'aviez fait promettre de ne jamais prononcer un vœu quelconque à Notre-Seigneur, ou à la Vierge, ou aux saints, sans vous consulter à l'avance. Eh

bien, pardonnez-moi, j'ai vu que vous étiez plus faible pour moi que moi-même, et je viens de m'engager, au lever du soleil, par un vœu irrévocable, à rester dans le célibat. Je n'ai pas agi à la légère, je vous en réponds. J'ai prié l'Esprit-Saint de m'éclairer. J'ai pris mon temps. L'étoile du matin brillait, et la nuit était encore noire. Je me suis dit : Je méditerai jusqu'à ce que la clarté du jour ait effacé cette étoile. Et je me suis mise à genoux devant ma fenêtre en face de l'orient, qui est la figure de la venue du Fils de l'homme sur la terre. J'ai senti que la grâce descendait en moi. Oui, je l'ai senti; car à mesure que la fraîcheur du matin soulageait mes membres rompus, je sentais comme une brise du ciel qui soulageait mon cœur. Et à mesure que l'étoile pâlissait, la flamme de mon coupable amour s'affaiblissait. Et à mesure que l'orient s'embrasait, mon espérance et ma foi se ranimaient. Enfin, quand le premier bord du soleil a dépassé la haie du jardin, j'ai été saisie comme d'une extase; j'ai cru voir la face du Sauveur rayonner dans ce globe de feu, mon cœur s'est brisé en sanglots de bonheur, et je me suis levée par un mouvement involontaire, en tendant les bras vers lui et en m'écriant : *Je jure.*

« Tout est dit, mon oncle, il ne faut plus me parler de mariage; depuis un quart d'heure je me sens si joyeuse que je vois bien que j'ai pris le bon parti

et que j'ai accompli la volonté de Dieu. Que ni vous ni mes sœurs ne m'en fassiez un mérite. Vous n'existeriez pas que je prendrais encore le parti de conserver à Dieu cette âme libre qui jusqu'ici n'a adoré que lui, et qui n'a jamais trouvé ni souffrance, ni mécompte, ni effroi dans cet amour.

« Maintenant je pars pour Bergame. Je descendrai chez notre cousine l'aveugle. Je lui dirai que c'est vous qui m'envoyez acheter une devanture d'autel, et je vous attends, cher oncle. A bientôt, je l'espère.»

Lorsque Giulia et Luigina, les deux autres sœurs, connurent cette lettre, elles voulurent courir se jeter dans les bras d'Arpalice ; mais le curé, qui avait choisi, pour la leur communiquer, l'heure à laquelle Arpalice cultivait ses fleurs, les pria, au contraire, de ne point lui en parler. Redoublez de tendresse et de soins pour elle, leur dit-il, rendez-la plus heureuse encore que vous ne faites, s'il est possible, aimez-la, estimez-la davantage si vous pouvez, laissez-lui de temps en temps entendre, dans les occasions délicates, que vous savez de quelle haute vertu elle est capable ; mais promettez-moi de ne jamais entrer en explication sur ce sujet. Elles le promirent, et furent fidèles à leur engagement. Et quand je demandai au curé, qui me racontait ces détails, pourquoi il avait exigé si expressément ce silence : — Voyez, dit-il en souriant, tout acte sublime a une explication naturelle, et l'explication naturelle

n'empêche pas l'acte d'être sublime; il y a dans Arpalice un immense, un vénérable orgueil, si je puis m'exprimer ainsi. En même temps il y a tant de foi et de droiture qu'elle regarde son sacrifice comme la dernière chose du monde, tandis que ses hésitations, son entraînement vers ce jeune homme, et les regrets qu'elle a étouffés depuis, lui apparaissent comme des faiblesses dont elle rougit; et je sais, moi qui connais tous les replis de son cœur, qu'en vantant la grandeur de son courage ses sœurs l'eussent beaucoup plus humiliée que flattée... Et puis, qui sait si, en lâchant la bride à ces conversations dangereuses, la tête des deux autres ne se fût pas enflammée de quelque vaine curiosité? Qui sait si l'amour d'Arpalice ne fût pas sorti de ses cendres? Tout le monde se trouve bien de cet arrangement. J'ai voulu dire à Giulia et Luigina ce qu'elles devaient de reconnaissance et d'admiration à leur sœur. Ne pas le dire, c'eût été frustrer Arpalice de ce redoublement d'amour qui lui était dû comme la récompense de sa grande action. Mais ces sortes de tragédies doivent se jouer dans le plus profond mystère de la conscience, et n'avoir pour spectateur que Dieu.

Au reste, ajouta-t-il, mes nièces sont restées unies par une invincible tendresse. Le presbytère n'a rien perdu de sa propreté, ni le jardin de son éclat. Arpalice est plus fraîche que jamais, comme vous voyez; on chante toujours, on rit toujours comme

devant ; on lit toujours l'*Imitation ;* on prie avec ferveur, et Dieu bénit les cœurs simples. Si une personne chez nous est plus sereine et plus contente de son sort que les autres, c'est certainement Arpalice.

III

Je conviens que votre situation est loin de vous offrir des dédommagements aussi réels que ceux dont je vous ai fait le tableau fidèle dans l'histoire d'Arpalice. Je sais bien que votre âme est aimante et généreuse ; je ne doute pas qu'avec une pensée de dévouement, avec l'échange de vives et saintes affections, vous n'eussiez pu accomplir de semblables sacrifices. Cher Marcie, je sais que vos souffrances ne sont point imaginaires, et mon cœur est pénétré de compassion au spectacle de cet isolement fatal, sans diversion, sans terme peut-être, et que l'agitation du monde rend plus profond encore. Mais n'aggravez pas votre mal, je vous en supplie, par une fausse appréciation de vous-même et des choses extérieures. Je vous vois maintenant prendre le dessus, remporter la victoire sur les passions de la femme ; mais en même temps que j'admire ce courage, je suis effrayé de vous entendre maudire la condition

de votre sexe en ce qu'elle a précisément de meilleur et de plus sagement établi. Vous voudriez donner le change à vos souffrances par l'enivrement de la vie d'action. Vous vous croyez propre à un rôle d'homme dans la société, et vous trouvez la société fort injuste de vous le refuser.

Je crains, Marcie, que les promesses impuissantes d'une philosophie nouvelle ne vous aient fait du mal. Soit que vous ayez mal compris la véritable pensée du saint-simonisme, soit que, dans ses hésitations et ses recherches, le saint-simonisme n'ait pas trouvé le mot de vos destinées, vous y avez puisé le désir de l'impossible. J'éprouverai toujours de la répugnance à faire la guerre à l'apostolat éphémère des hommes qui avaient entrepris la régénération de l'homme par le travail et l'association; mais je suis forcé de vous répéter que, par rapport à vous personnellement, il n'a rien été statué là qui pût vous être bon. Le saint-simonisme appelait les femmes à se déclarer, à se prononcer elles-mêmes sur leurs droits et sur leurs devoirs, à en tracer la limite absolue. En vérité, le pouvaient-elles? En est-il une seule, au temps où nous vivons, qui le puisse faire, même d'une manière générale? Ne sommes-nous pas, hommes et femmes, dans une époque de doute, d'examen, d'incertitude? Ne savons-nous pas tous trop et trop peu sur toutes choses? Qui osera prescrire une forme arbitraire au

progrès qui nous saisit, une marche rigide au torrent qui nous entraîne ? Jamais il ne fut plus difficile de s'éclairer sur les véritables besoins d'une génération. Ne faudra-t-il pas attendre que la vérité se manifeste et sorte éclatante de toutes nos clameurs ? N'est-il pas des infortunes plus urgentes à soulager que l'ennui de celui-ci et la fantaisie de celui-là ? Le peuple est aux prises avec des questions vitales; il y a là des abîmes à découvert. Nos larmes y tombent en vain, elles ne peuvent les combler. Au milieu de cette *misère* si réelle et si profonde, quel intérêt voulez-vous qu'excitent les plaintes superbes de la froide intelligence ? Le peuple a faim ; que les beaux esprits nous permettent de songer au pain du peuple avant de songer à leur édifier des temples. Les femmes crient à l'esclavage ; qu'elles attendent que l'homme soit libre, car l'esclavage ne peut donner la liberté. Laissez les temps s'accomplir et les idées venir à terme ; cela ne sera peut-être pas aussi long qu'on l'espère d'un côté et qu'on le craint de l'autre. En attendant, faudra-t-il compromettre l'avenir par l'impatience du présent ? Faudra-t-il à tout hasard, pour satisfaire la fantaisie personnelle, trancher des questions que des siècles n'ont pas encore résolues, risquer tout en voulant tout emporter d'assaut, semer tous les trésors de courage et de dévouement sur un sol qui n'est pas encore assis, au pied de volcans à peine fermés ?

Vous, Marcie, qui n'avez jamais pu supporter la pensée d'appartenir, soit par nécessité, soit par caprice, à tout autre qu'à un homme sérieusement aimé de vous, n'avez-vous pu trouver en vous-même assez de sagesse pour repousser le désir du vain pouvoir et de la vaine gloire? Des velléités d'ambition se sont trahies chez quelques femmes trop fières de leur éducation de fraîche date. Les complaisantes rêveries des modernes philosophes les ont encouragées, et ces femmes ont donné d'assez tristes preuves de l'impuissance de leur raisonnement. Il est à craindre que les vaines tentatives de ce genre et ces prétentions mal fondées ne fassent beaucoup de tort à ce qu'on appelle aujourd'hui la cause des femmes. Les femmes ont des droits, n'en doutons pas, car elles subissent des injustices. Elles doivent prétendre à un meilleur avenir, à une sage indépendance, à une plus grande participation aux lumières, à plus de respect, d'estime et d'intérêt de la part des hommes. Mais cet avenir est entre leurs mains. Les hommes seront un jour à leur égard ce qu'elles les feront : confiants quand les femmes seront dignes de confiance, généreux et fidèles lorsque, dans leurs âmes aigries, de folles exigences ou d'injustes révoltes ne refouleront pas tout bon mouvement. Si les femmes étaient dans une bonne voie et dans de saines idées, elles auraient certainement meilleure grâce à se plaindre de la rigidité de certaines lois et

de la barbarie de certains préjugés. Mais qu'elles agrandissent leur âme et qu'elles élèvent leur intelligence avant d'espérer faire fléchir le cercle de fer de la coutume. En vain elles se rassembleront en clubs, en vain elles engageront des polémiques, si l'expression même de leur mécontentement prouve qu'elles sont incapables de bien gérer leurs affaires et de bien gouverner leurs affections. Hommes et femmes, ne murmurons pas trop contre notre abaissement et notre servitude! la faute en est à nous-mêmes; si nous sommes avilis, c'est que nous n'avons pas la force de la vertu. C'est notre corruption qui fait notre esclavage, et quand nous régnerons sur nos propres volontés, nous verrons tomber en poussière les volontés brutales et les résistances inintelligentes.

Mais vous, Marcie, vous n'êtes pas une de ces femmes vaines et bornées qui aspirent à des honneurs puérils. Vous avez la conscience d'une valeur réelle, vous êtes accablée de votre inaction. La vie de famille vous est refusée par un caprice de la fortune. Il vous reste, pour lot, une vie toute d'intelligence, et c'est précisément l'emploi de cette intelligence que la société vous interdit. Vous sentez en vous trop de jeunesse et de sympathie pour faire de votre génie un emploi isolé. Vous vous dites qu'à vingt-cinq ans l'homme le mieux doué ne saurait se retirer au désert et se consacrer à une philosophie toute personnelle. Dieu aurait-il départi à la femme

une force supérieure à celle de l'homme? Non, dites-vous : qu'on me laisse donc m'élancer dans la vie d'action ; je me sens guerrier, je me sens orateur, je me sens prêtre; je veux, je peux combattre, discuter, enseigner. Si vous le pouvez, Marcie, vous êtes une exception, et dans des temps héroïques vous eussiez pu vous nommer Jeanne d'Arc, madame Roland, Héloïse. Mais, que voulez-vous être aujourd'hui? Cherchez dans la hiérarchie sociale, dans tous les rangs du pouvoir ou de l'industrie, quelque position où la pensée de vous installer ne vous fasse pas sourire. Vous ne pouvez être qu'artiste, et cela, rien ne vous en empêchera. Mais supposons qu'il y ait aujourd'hui dans les discussions parlementaires et dans l'exercice du pouvoir quelque chose qui puisse tenter une âme généreuse ou un esprit élevé; supposons que plusieurs femmes, excentriques par leur éducation et leurs facultés, brûlent de trouver leur place dans le monde, et, entravées par les lois, périssent consumées dans l'inaction et le regret; entre nous, Marcie, je ne crois pas qu'il y ait une seule de ces femmes en Europe à l'heure où nous parlons. N'importe; vous m'accorderez que le nombre n'en est pas grand, et qu'il serait bien imprudent de faire, à cause de ce petit nombre de prodiges, une loi qui admettrait au pouvoir déjà si fourvoyé, et à la discussion déjà si déplorable des intérêts du pays, toutes les femmes que nous ne

connaissons pas, et même les premières d'entre celles que nous connaissons le mieux. Ainsi, quant à vous, grande âme cachée, sachez vous effacer, sachez vous anéantir plutôt que de désirer, pour satisfaire un besoin personnel, que le genre humain fasse un acte de démence.

Mais, pardonnez-moi, Marcie; vous êtes malheureuse, et je me laisse aller à l'ironie au lieu de chercher à vous consoler; je discute au lieu de verser sur votre front abattu les larmes de la sympathie et le baume de l'amitié. Je cherche le côté faible de votre raison, le côté malade de votre cerveau, sans songer que, plus vous serez malade et faible, plus je serai coupable et grossier de vous le faire sentir. Je vous le dis humblement, pardonnez-moi; mais sérieusement, je vous dis : préservez-vous de ces ambitions folles. Les femmes ne sont pas propres aux emplois que jusqu'ici les lois leur ont déniés. Ce qui ne prouve nullement l'infériorité de leur intelligence, mais la différence de leur éducation et de leur caractère : ce premier empêchement pourra cesser avec le temps; le second sera, je pense, éternel. Toujours, quel que soit le progrès de la raison superbe, le cœur des femmes sera le sanctuaire de l'amour, de la mansuétude, du dévouement, de la patience, de la miséricorde, en un mot des reflets les plus doux de la divinité et des inspirations indestructibles de l'Évangile. Ce sont elles qui nous conserveront à

travers les siècles les traditions de la sublime philosophie chrétienne. Ce sont elles encore aujourd'hui qui, au milieu du débordement de nos passions grossières, sauvent à travers le naufrage les débris du spiritualisme et de l'esprit de charité. Ainsi, vous le voyez, loin de moi cette pensée que la femme soit inférieure à l'homme. Elle est son égale devant Dieu, et rien dans les desseins providentiels ne la destine à l'esclavage. Mais elle n'est pas semblable à l'homme, et son organisation comme son penchant lui assignent un autre rôle, non moins beau, non moins noble, et dont, à moins d'une dépravation de l'intelligence, je ne conçois guère qu'elle puisse trouver à se plaindre. La Providence, qui a déposé entre ses bras et attaché à son sein l'enfance de l'homme, ne lui a-t-elle pas donné un amour plus ardent de la progéniture, une industrie sublime pour cette première occupation, et des joies ineffables dont la puissance est un mystère pour la plupart des hommes? Qui nous peindra les transports d'une mère au premier baiser de son enfant? Qui nous expliquera comment l'attrait chaste et divin de cette simple caresse la dédommage au centuple des labeurs de l'enfantement, des fatigues et des sollicitudes souvent cruelles de l'allaitement? Mais, quoi! la vie de l'homme n'est-elle pas difficile et rude dans la nature comme dans la société? Tout n'est-il pas incertitude, travail, combat dans sa des-

tinée? Et ses amours, et ses conquêtes, et son repos, tout n'est-il pas acheté de son sang et arrosé de ses sueurs? Examinons la vie dans son ordre le plus social et en même temps le plus naturel. A commencer par l'amour, l'homme provoque une affection qu'il n'inspire pas encore. Faire partager cet amour est pour lui un combat et une souffrance; et pour la femme ce n'est encore qu'un examen, qu'une attente, qu'un désir vague plein de fierté douce et de sage retenue. Si le choix est libre et réfléchi, l'union est assortie et paisible. La femme a les fatigues du *ménage,* et l'époux celles de l'*établissement,* deux manières diverses, mais également nécessaires et par conséquent nobles, de travailler pour la famille. L'union est-elle troublée (et dans la généralité l'on peut croire que le mal vient des deux côtés), la femme a des consolations certaines, un but bien déterminé; les joies de la maternité sont immuables pour elle. Quels que soient les douleurs de son âme, les troubles de sa conscience, les incertitudes de son esprit, le sourire de ses enfants a toujours le même charme; leurs moindres mouvements recèlent toujours cette magique influence qui répand sur tout l'être maternel une satisfaction céleste. Qu'on ne dise pas que la femme aime l'enfant à proportion de l'amour que lui inspire l'époux; cela n'est vrai que pour de déplorables exceptions ou pour des âmes malades. Il y a deux natures distinctes dans la femme,

celle de l'amante et celle de la mère. L'amante est passionnée, inégale, fantasque, souvent sublime, souvent injuste et souvent infortunée; la mère est toute équité, toute bonté, toute sérénité. Elle est animée d'un sentiment angélique; elle se sent revêtue malgré elle, et quelle qu'elle soit par elle-même, d'une mission divine. Elle transmet la vie, et, n'importe la valeur de l'être qu'elle a mis au jour, elle le protége et le conserve. Là est sa grandeur, là est sa gloire. Qu'elle ne cherche pas les joies étrangères, car elles lui feraient négliger la première de toutes.

Poursuivons le parallèle. L'époux que sa femme trahit et tourmente cherche au dehors l'agitation ou la gloire. Vaine ou fondée, cette gloire ne le console pas entièrement. Utile ou dangereuse, cette agitation ne l'étourdit pas toujours. La perte du bonheur domestique est souvent irréparable. L'homme a moins d'amour physique pour la progéniture que la femme: la sympathie morale est subordonnée à trop de chances pour que ses enfants lui donnent à coup sûr des satisfactions aussi vives que cet amour des entrailles, privilége exclusif de la mère. Sa tendresse, moins aveugle parce qu'elle est moins vive, est plus utile aux enfants, mais elle est moins douce à lui-même; et forcément il doit attacher plus d'importance à la vie extérieure, aux soucis des affaires, aux faveurs de l'opinion. Ses relations avec la société ont toujours pour but direct ou indirect l'ave-

nir de la famille. Car je prends pour type un homme ordinaire, dépourvu des hautes vertus qui font l'enthousiasme, mais préservé des vices affreux qui détruisent les sentiments humains. Cet homme est arrivé à l'âge où les affections personnelles ont fourni leur carrière ; il sent peu à peu se développer en lui un sentiment plus large, celui qui fait le citoyen, l'amour de la famille en grand, l'intérêt privé sympathique aux intérêts généraux, en un mot, le patriotisme plus ou moins éclairé, plus ou moins généreux. Des liens nombreux se sont formés entre l'individu et la société. Or, il trouve là des occupations attachantes, souvent même des jouissances vives dont la femme aurait le droit d'être jalouse si elle n'en avait de relatives dans la présence assidue et dans l'espèce de possession immédiate de ces êtres qu'instinctivement et moralement elle préfère à tout. Ainsi, tant qu'elle n'est pas opprimée dans l'exercice de ses véritables devoirs, elle trouve dans ces devoirs mêmes la source de ses félicités, ou tout au moins de ses consolations.

Dans la vieillesse, la destinée de l'homme pâlit sensiblement, non parce que les joies matérielles lui échappent : tout se compense ; et s'il a moins d'aptitude à la vie active, il a en revanche plus de ressources matérielles acquises pour assurer son bien-être ; mais parce qu'à mesure qu'il approche du terme de sa vie, il devient moins nécessaire à la fa-

mille. Dans cet effacement progressif de l'individu dont la tâche est accomplie, la seule joie qui ne lui échappe pas, c'est l'estime et le respect de la famille sociale et de la famille privée. C'est alors que la progéniture devenue indépendante et l'opinion devenue impartiale récompensent la tendresse paternelle et la conduite civique par une tendresse et une considération proportionnées aux services rendus. Alors le vieillard s'endort paisible et consolé de sa dure carrière, s'il espère que la semence de ses sentiments et de ses idées fructifiera dans une génération sortie de lui et des siens. La mère est moins occupée de la grande famille humaine et de l'avenir des idées que de la vie matérielle des êtres nés de son sein. Elle se console de la mort par la seule certitude de la vie qu'elle a donnée et qui subsiste après elle. Comme la fleur en s'effeuillant mêle son dernier parfum aux parfums naissants des boutons qui s'entr'ouvrent sur sa tige, j'ai vu l'aïeule rustique mourir en échangeant son dernier sourire avec celui de l'enfant qui venait de naître.

Ainsi le rôle de chaque sexe est tracé, sa tâche lui est assignée, et la Providence donne à chacun les instruments et les ressources qui lui sont propres. Pourquoi la société renverserait-elle cet ordre admirable, et comment remédierait-elle à la corruption qui s'y est glissée, en intervertissant l'ordre naturel, en donnant à la femme les mêmes attributions qu'à

l'homme? La société est pleine d'abus. Les femmes se plaignent d'être asservies brutalement, d'être mal élevées, mal conseillées, mal dirigées, mal aimées, mal défendues. Tout cela est malheureusement vrai. Ces plaintes sont justes, et ne doutez pas qu'avant peu mille voix ne s'élèvent pour remédier à ces maux. Mais quelle confiance pourraient inspirer à des juges intègres des femmes qui, se présentant pour réclamer la part de dignité qu'on leur refuse dans la maison conjugale, et surtout la part sacrée d'autorité qu'on leur refuse sur leurs enfants, demanderaient pour dédommagement, non pas la paix de leur ménage, non pas la liberté de leurs affections maternelles, mais la parole au forum, mais le casque et l'épée, mais le droit de condamner à mort ?

Vous m'avez entraîné sur le terrain de la discussion, et j'en ai trop dit sur ce sujet; je me suis donné trop de peine pour combattre en vous une rêverie qui a pu traverser un instant votre esprit dans un jour de souffrance et d'exaltation maladive. Je me suis bien écarté de mon sujet principal, qui était de vous réconcilier, s'il se peut, avec votre situation personnelle. Vous souffrez de votre isolement. Le mariage, la famille vous présentèrent d'abord un tableau digne de vos plus nobles aspirations, je le conçois. Mais je ne concevrai pas qu'il y eût dans les hallucinations de la vanité féminine

un rêve digne de vous. Dans tous les cas, ce rêve est irréalisable, celui de vivre un jour en famille ne l'est pas, et votre malheur présent n'est que l'ennui et l'effroi de l'attente! Pauvre âme, ayez patience et ne perdez pas courage; il me paraît très-probable que vous serez appelée par de meilleures circonstances, par la rencontre imprévue de ces bonheurs dont l'ange de notre destinée nous murmure quelquefois le secret à l'oreille, à réaliser votre premier vœu. Si la fortune continue à vous maltraiter, vous serez plus forte qu'elle; vous tournerez vos aspirations vers des hauteurs sublimes, vous chercherez entre le mysticisme et la philosophie un rôle d'exception, une mission de vierge et d'ange; si votre âme n'y atteint pas, vous souffrirez longtemps avant de vous résoudre à risquer votre sagesse sur des promesses incertaines, sur des espérances trompeuses. Vous mourrez plutôt que d'accepter la fortune et le plaisir de quelque source impure.

Et n'ayez pas d'amertume contre moi, amie infortunée. Ne dites pas que vous me défiez de joindre l'exemple au précepte. Qu'est-ce que cela prouverait pour ou contre la vérité? La vérité est immuable; le culte plus ou moins fidèle, plus ou moins épuré que nous lui rendons, n'altère ni n'augmente sa toute-puissance. Elle est au-dessus de nos négations, comme elle est au-dessus de nos hommages; c'est une source vive qui ne se refuse jamais à nos lèvres,

mais qui ne saurait être tarie et ensablée par notre abandon. D'ailleurs, il faudrait que je fusse bien préoccupé, bien maladroit à exprimer ma pensée, si je vous semblais, en cette circonstance, occupé un seul instant à me prévaloir d'aucune espèce de supériorité sur vous. Je vous l'ai dit, je vous le répète, mon âme est aussi troublée, aussi effrayée que la vôtre; et quand je vous exhorte au courage, c'est à nous deux que je parle.

Adieu! attendez la manifestation de la volonté divine. Il est une puissance invisible qui veille sur nous tous, et quand même nous serions oubliés, il y a un état de délaissement préférable aux rigueurs de la destinée. Il y a une abnégation meilleure que l'agitation vaine et les passions aveugles. Vous êtes au sein des mers orageuses comme une barque engravée. Les vents soufflent, l'onde écume, les oiseaux de tempête rasent d'un vol inquiet votre voile immobile; tout éprouve la souffrance, le péril, la fatigue; mais tout ce qui souffre participe à la vie, et ce banc de sable qui vous retient, c'est le calme plat, c'est l'inaction, image du néant. Mieux vaudrait, dites-vous, s'élancer dans l'orage, fût-ce pour y périr en peu d'instants, que de rester spectateur inerte et désolé de cette lutte où le reste de la création s'intéresse. Je comprends bien et j'excuse ces moments d'angoisses où vous appelez de vos vœux l'heure de la destruction qui seule consommera votre

délivrance. Cependant si les flots pouvaient parler et vous dire sur quels graviers impurs, sur quels immondes goëmons ils sont condamnés à se rouler sans cesse ; si les oiseaux des tempêtes savaient vous décrire sur quels récifs effrayants ils sont forcés de déposer leurs nids, et quelles guerres des reptiles impitoyables livrent à leurs tremblantes amours ; si, dans les voix mugissantes de la raffale, vous pouviez saisir le sens de ces cris inconnus, de ces plaintes lamentables que les esprits de l'air exhalent dans des luttes terribles, mystérieuses, vous ne voudriez être ni la vague sans rivage, ni l'oiseau sans asile, ni le vent sans repos. Vous aimeriez mieux attendre l'éternelle sérénité de l'autre vie sur un écueil stérile ; là, du moins, vous avez le loisir de prier, et la résignation de la plus humble espérance vaut mieux que le combat du plus orgueilleux désespoir.

IV

Dans un siècle sans foi et sans crainte, lorsque soi-même on est entraîné par l'esprit d'examen et de doute, il est impossible, dites-vous, de trouver dans le vague des idées religieuses la consolation et la force que nos pères puisaient dans un dogme ab-

solu. Il est vrai, Marcie, que nous traversons une époque fatale, et que, de toutes celles qui enfantèrent des révolutions importantes dans la marche de l'esprit humain, aucune peut-être ne fut aussi féconde en souffrances et en terreurs.

Il y avait naguère encore un dogme et une doctrine, un maître, un législateur, un Dieu ami, et de là un culte, un commerce direct et brûlant entre les âmes d'élite et celui qu'on appelait le Fils de l'homme. La foi a perdu son mystère ; l'homme a contesté au maître et à l'ami son humble et ineffable divinité. Les lares chrétiens ont disparu de notre chevet, les pieds de Jésus n'ont plus reçu les baisers des vierges, les plis du voile sans tache de Marie n'ont plus essuyé les larmes des solitaires. L'homme a dit au Christ : Je n'ai plus besoin de toi, je suis assez sage, assez fort ; garde tes miracles pour les simples, réserve tes préceptes pour les faibles, présente ton hostie aux lèvres des petits enfants ; pour nous, il nous faut un Dieu plus neuf, une philosophie plus facile, une éducation plus rapide. Ton temple est vieux, ton culte est usé ; ton nom sert de glaive et de bandeau dans la main des princes de la terre. Tes prêtres ont scellé de la croix et des insignes de tes martyrs la vente de nos âmes et de nos vies ; ils ont fait servir ta parole à épaissir les ténèbres de notre entendement. Sois donc le Dieu des despotes et le Dieu des esclaves ; nous voulons être

libres. S'il faut passer par l'athéisme, s'il faut renverser ton Calvaire et maudire ton père Jéhovah, nous le ferons plutôt que de rester courbés sous des lois iniques et sous un fouet sanglant.

Et ainsi, tandis que des prêtres impies livraient de nouveau le Christ aux pharisiens, les fidèles trompés et découragés abandonnaient leur maître, et la foule resta sans doctrine et sans loi. Ce qu'on appela dès lors la philosophie fut l'absence de toute philosophie, car avec le christianisme on perdit le précepte de toute morale sentie et raisonnée, et l'habitude de veiller humblement sur soi-même, si salutaire, et qu'aucune sagesse ne peut remplacer. Quelques hommes essayèrent de faire revivre d'antiques doctrines, saints monuments des temps antérieurs au christianisme, mais insuffisantes après lui, et n'apportant pas plus d'éléments de vie que des cadavres exhumés du cercueil. Il n'était pas donné à la raison humaine de rompre la chaîne des temps. La logique inflexible de l'éternel mouvement entraîne nos intelligences vers l'avenir. Si nous devons saluer le passé avec respect, nous ne pouvons pas rétrograder vers lui. Comment Épicure et Platon, comment Zénon et Épictète pourraient-ils éclairer le christianisme, dont la seule sagesse les résume et les perfectionne tous?

L'étude de ces vieux maîtres était bonne par elle-même ; mais la chaleur factice que ces mânes illustres

pouvaient nous rendre un instant fit bientôt place au froid du tombeau. Nous sentîmes leurs reliques tomber en poussière, tandis que la voix du Christ criait encore au fond de nos âmes et que son sang coulait toujours, rare, mais chaud et vivifiant, des veines de la Montagne sainte. Un instant nous vîmes Rome et Sparte secouer leurs fantômes héroïques sur le monde des vivants. De grands actes de délivrance s'accomplirent sous leurs auspices, mais leurs vastes linceuls ne furent pas longtemps à notre taille. Les exploits homériques de l'empire napoléonien ajoutèrent encore quelques jours d'illustration à notre rêve d'antiquité. Puis, après les guerres de la délivrance et celles de l'ambition, l'homme retomba des enivrements de la gloire dans les soucis de la réalité. Il se retrouva en présence d'un Dieu longtemps oublié qu'il ne savait plus ni invoquer ni entendre. Il n'y avait plus de médiateur entre le ciel et la conscience humaine. Les anciens rois et les anciens prêtres revenaient en procession solennelle et ridicule, portant sur leur bannière un Christ souillé et défiguré, une idole honteuse revêtue des emblèmes divins, Baal effrontément courbé sous la couronne d'épines, sous le bois sacré de la croix, apportant aux hommes la servitude et l'abrutissement au nom du Père des hommes et du Sauveur des nations. Plus que jamais dégoûtés du mensonge, nous nous sommes retrouvés face à face avec nous-mêmes,

avec un nouvel homme, vide de foi et de volonté, avec un spectre qui revendiquait pour substance la fange de la matière, pour pères les dieux les plus aveugles et les plus grossiers, les monstres que Jupiter et Brama n'avaient pu terrasser, et dont le Christ délivra l'humanité tremblante, le Hasard et la Fatalité.

Voilà les fétiches hideux que nous sauvâmes dans le naufrage; et voilà pourquoi nous sommes une génération infortunée, une colonie errante dans l'infini du doute, cherchant comme Israël une terre de repos, mais abandonnée, sans prophète, sans guide, sans étoile, et ne sachant même pas où dresser une tente dans l'immensité du désert.

Voilà aussi pourquoi l'ennui nous dévore, les passions nous égarent, et le suicide, démon des ténèbres, nous attend à notre chevet ou nous attire le soir sur le bord des eaux. Nous n'avons plus de fond solide pour y jeter l'ancre de la volonté, et cette ancre inutile s'est brisée dans nos mains; nous avons perdu la garde de nous-mêmes, l'empire de nos affections, la conscience de nos forces. Nous doutons même de notre existence éphémère, de notre rapide passage sur cette terre maudite, et on nous voit sans cesse arrêtés devant le spectacle de notre propre vie comme un homme qui s'agite dans la fièvre et s'éveille en criant : Que signifie ce rêve?

Voilà où nous en sommes venus, ô Marcie, et voilà

pourquoi vous et moi nous sommes accablés du poids de l'existence comme si l'ordre de l'univers était troublé, comme si l'homme et le monde se trouvaient tout à coup en désaccord et venaient donner un démenti à la sagesse de Dieu. Mais il y a une grande loi des esprits semblable à celle du cours des fleuves; c'est une marche éternelle qui détruit tout pour tout renouveler, ou, pour mieux dire, qui emporte tout pour tout replacer; car rien ne se détruit que ce qui est faux, et tout ce qui est vrai subsiste éternellement. Le malheur des temps présents est un hommage terrible mais éclatant rendu à la vérité. Si nous l'avions étouffée gaiement dans nos cœurs, si nous étions descendus avec sincérité dans les abîmes du doute, si nous avions perdu la foi sans gémir et sans blasphémer, il serait prouvé que Dieu n'est pas nécessaire à l'homme, et alors Dieu ou l'homme n'existerait pas. Mais nous souffrons, mais nous nous sentons pleins de terreur ou de colère, et les hommes des faux biens souffrent plus encore sous leur masque et derrière leur forfanterie que nous, rêveurs et poëtes, dans nos détresses solitaires. Et toute cette douleur est un autel qui s'élève, c'est un chant barbare encore et féroce comme le furent dans un autre ordre d'idées ceux des druides, et pourtant c'est un hymne à la vérité. A travers nos souffrances et nos délires, nous ne pouvons plus concevoir qu'un Dieu irrité, ennemi de l'homme, et

pour l'apaiser nous lui offrons des hécatombes sinistres, les larmes de nos nuits sans repos, le sang de nos cœurs sans espoir. Le suicide immole encore des victimes humaines dans la nuit et dans l'orage.

Mais le nuage sombre qui voile la face du Seigneur se dissipera; ne regardons pas en arrière, ne nous arrêtons pas où nous sommes. Si nous ne pouvons marcher, traînons-nous. Tant qu'il y aura de l'espace devant nous, il y aura aussi de l'espérance; quelque effrayante que soit notre situation, luttons contre elle; quelque éloigné que paraisse le terme, soyons sûrs qu'il importe beaucoup d'avoir fait un pas pour s'en rapprocher, fallût-il rester encore trois cents ans dans le désert, puisque le moindre terrain gagné amène l'accomplissement des desseins providentiels et prépare le sentier à la génération qui nous suit.

Quel remède en effet assigner à la perte de nos croyances? Autant vaudrait essayer d'arrêter le vol brûlant des comètes que d'espérer retenir dans sa chute un trône ou un temple qui s'écroule. L'humanité procède historiquement, en vertu de son libre arbitre; et la souveraine intelligence qui la gouverne l'abandonne à toutes ses chances d'erreur et d'infortune, parce qu'elle l'a douée d'un principe vital qui ne périt point, parce qu'elle sait que la vérité renaît toujours de ses propres cendres et qu'on ne l'enterre pas sous des ruines. Jamais, quoi qu'on fasse, on ne détruit l'esprit de vie des religions : on

ne brise que de vains simulacres, on ne souille que des vêtements, on n'altère que des formes extérieures. L'humanité tombe un instant haletante et comme épuisée; puis elle reprend courage et se relève aussi ardente à rebâtir qu'elle le fut à détruire; elle répare, quand les jours de santé sont revenus, le mal qu'elle a fait dans les jours de délire. Elle reconstruit tous les édifices, et c'est toujours à l'*Éternel,* à la perfection et à la vérité qu'elle les dédie. Elle rejette tous les mauvais matériaux et tous les faux procédés qui causèrent la ruine de l'œuvre ancienne, et, faisant usage d'éléments mieux éprouvés, elle rétablit promptement un nouvel ordre approprié à ses besoins nouveaux. Ainsi, sous les régions tropicales, la nature robuste et généreuse recommence son travail après de grands orages, et l'on voit la végétation, pressée de réparer le temps perdu, reverdir en un jour et cacher sous un luxe magique les désastres de la veille.

Laissez-vous soutenir au sein de votre désespoir par une mâle certitude, par une sévère consolation. Vous êtes un holocauste nécessaire ; vos larmes ne tomberont pas en vain sur cette page de l'histoire religieuse. Ces larmes précieuses des âmes mystiques fécondent un germe de salut. Vous n'êtes point impie pour avoir donné accès en vous au scepticisme du grand poëte. Byron est entre le passé et l'avenir de la foi un lien rude et sanglant, mais entier et solide.

C'est un de ces *ponts d'enfer* qu'on rencontre dans les montagnes près des cimes, et qui sont jetés sur des gouffres. Ils sont perdus dans les nuées du ciel autant que dans la fumée des cataractes, et, quoique ébranlés par la furie du torrent, ils ne sont point emportés et scellent les deux lèvres de l'abîme par un arc de granit. On les traverse en tremblant ; quelques-uns y sont saisis de vertige et se précipitent d'en haut ; d'autres disent : Il faudrait briser ce pont, œuvre téméraire et insensée, impie, qui leurre le voyageur et brave les éléments. Mais ces esprits faibles ne songent pas qu'il faut arriver à l'autre bord. Car dans ce pèlerinage des temps, il n'est pas permis de reculer, et les chemins qui vous conduisent sont enlevés par les orages aussitôt que vous y avez passé. Traversez donc hardiment. Le scepticisme est le défilé périlleux que nous ne sommes plus libres de tourner ; les hommes sans tête et sans cœur y périssent, les hommes vaillants et forts s'y engagent sans se demander comment ils en sortiront ; ils portent l'arche d'alliance des générations futures, et la voix du Seigneur leur crie d'avancer sans regarder à leurs pieds.

Eh bien, il est vrai, nous n'avons plus de culte ; nous prions sur les montagnes et dans les forêts, car nos temples sont renversés et profanés. Nous errons parmi des abîmes, et nous les franchissons souvent sur des planches qui tremblent sous nos pieds. Dans

ce dur pèlerinage, nos rites se sont perdus, et nous avons oublié jusqu'à la formule de nos prières ; nous n'osons plus invoquer Jésus, nous craignons qu'il ne soit pas assez Dieu pour nous absoudre. Nous n'osons invoquer Jéhovah, nous craignons qu'il soit trop grand pour nous entendre ; trop orgueilleux ou trop humbles avec la divinité, n'ayant plus ni règles, ni mesure, ni communion, ni symbole, nous faisons entendre sur nos sentiers perdus de grands cris de détresse, prière instinctive qui monte aux cieux, non plus comme un cantique, mais comme un sanglot.

Heureux ceux qui n'ont pas douté! quelques élus ont marché sans crainte et sans fatigue par des chemins bénis ; ils ont gravi des pentes douces à travers de riantes vallées. Conduits par l'étoile mystérieuse de l'espérance, ces justes ont franchi le temps et les révolutions sans être un seul instant ébranlés dans leur sainte confiance. Ils ont dépouillé sans effort ni terreur le fond de sa forme, l'erreur du mensonge ; ils ont tendu la main à ceux qui tremblaient, ils ont porté dans leurs bras les débiles et les accablés. Déjà ils pourraient sans doute formuler le christianisme futur, si le monde voulait les écouter ; et, quant à eux, ils ont placé leur temple sur les hauteurs au-dessus des orages, au-dessus du souffle des passions humaines. Ceux-là ne connaissent ni indignation contre la faiblesse, ni colère contre l'incertitude, ni haine contre la sincérité. Peut-être l'avenir n'accep-

tera-t-il pas tout ce qu'ils ont conservé des formes du passé; mais ce qu'ils auront sauvé d'éternellement durable, c'est l'amour, élan de l'homme à Dieu; c'est la charité, rapport de l'homme à l'homme.

Quant à nous, qui sommes les enfants du siècle, nous chercherons dans notre Éden ruiné quelques palmiers encore debout, pour nous agenouiller à l'ombre et demander à Dieu de rallumer la lampe de la foi. Nous tâcherons de sauver dans nos croyances passées quelques-unes de ces grandes sympathies poétiques, filles de l'enthousiasme, mères de la vérité. Là où notre conviction restera impuissante à percer le mystère de la lettre, nous nous rattacherons à l'esprit de l'Évangile, doctrine céleste de l'idéal, essence de la vie de l'âme. Avec cet aliment sain et robuste, cette morale toute tracée et si facile à ramener à son vrai sens, avec le charme de cette philosophie chrétienne qui se rattache à ce qu'il y a de plus beau et de plus pur dans les philosophies antérieures, avec la ferme volonté de tout sacrifier à l'amour et à la recherche de la vérité, je pense que nous pouvons atteindre à une sorte de calme ou du moins à un grand rassérénement de l'âme. Comment la pureté, ou tout au moins l'épuration de la conscience, ne conduirait-elle pas à la lucidité de l'esprit, à un meilleur équilibre du caractère? Avant de nous formuler une doctrine, sans doute il nous faudrait atteindre naïvement et sincèrement le premier point.

C'est peut-être tout ce que pourra faire cette génération, et c'est déjà beaucoup. L'existence d'un *Dieu-Perfection* nous est si intimement révélée qu'elle ne peut être révoquée en doute dans l'état de santé morale. Pour guérir les athées, il ne faudrait peut-être qu'observer une hygiène intellectuelle, combattre l'orgueil, la sensualité, l'égoïsme, entrer de bonne foi dans une réforme douce et graduée, suivre, en un mot, ne fût-ce que comme essai, un régime d'esprit et de corps. Je crois qu'au bout de peu de temps, et à leur propre insu d'abord, ce besoin de croire et d'aimer reviendrait naturellement germer dans leur sein. De ce besoin à la puissance de le satisfaire, il y a une progression infaillible, pleine de charmes, que beaucoup d'entre nous ont connue, soit dans la guérison de quelque passion funeste, soit au déclin de quelque maladie physique. La nature opère et renouvelle le miracle de vie dans le monde de l'esprit comme dans celui de la matière. De même que le grain de blé devient un épi sous l'influence mystérieuse des éléments, de même la semence divine fructifie rapidement dans le cœur de l'homme au souffle vivifiant d'une invisible sollicitude.

Pour vous, Marcie, qui croyez et qui aimez, la seule inquiétude est de trouver un cadre qui resserre vos principes et les fortifie en les résumant. C'est là ce que vous regrettez amèrement dans ce catholicisme auquel vous dites cependant ne pouvoir

retourner; faute de cette formule, malgré des idées saines, de nobles instincts et une vie pure, vous vous sentez atteinte d'une sorte de vertige, et votre conscience est ébranlée. La plupart des femmes sont dans ce cas, Marcie, et à cet égard elles montrent beaucoup plus d'insouciance ou beaucoup plus de regret que les hommes. Une légèreté naturelle les livre aisément à l'oubli de toute religion, ou bien une extrême sensibilité leur fait sentir le besoin impérieux d'un culte; à ces dernières, il faut la splendeur des rites, les émotions du sanctuaire, la richesse ou la grandeur des temples, ce concours de sympathies explicites, l'autorité du prêtre, en un mot tout ce qui frappe l'imagination et satisfait ou irrite le sens pratique, si développé et en même temps si délicat chez elles. Il y a dans ce luxe d'organisation quelque chose de trop excitable et qu'il serait bon peut-être de contenir ou de modifier. Il faudra que les femmes sachent renoncer à faire du culte un spectacle. Il serait bon déjà, pour celles qu'une foi naïve et sans doute respectable ne tient plus sous le joug des pratiques minutieuses, de s'habituer à un culte plus mâle, à des communications plus directes, plus intimes avec la Divinité.

Encore une fois, je n'oserais arracher du pied des autels une âme croyante et soumise, pour l'initier à un examen dont ellé n'aurait pas senti le besoin. Mais à vous, Marcie, qui avez cru devoir secouer la

poussière du parvis sur les dernières marches de l'église, je crois pouvoir vous donner un conseil qui me semble faire partie de la sagesse du siècle présent : c'est de ne vous astreindre à aucune formalité aveugle, et pourtant de vous faire des habitudes soutenues et une règle constante dans l'exercice de la foi : prière en inspiration, méditation, lecture, examen quotidien de la conscience, travail assidu pour combattre les mauvais penchants et tendre à la perfection; c'est de ne fermer l'oreille ou l'esprit à aucune nouvelle philosophie, de quelque forme qu'elle soit revêtue. Il est important, à une époque où tout cherche à réorganiser les lois de la conscience, de connaître et de juger tous les efforts qui tendent à ce but de bonne foi. Chaque siècle porte en soi les germes qui doivent, en se développant, alimenter les siècles futurs. C'est donc encore un devoir pour tout être intelligent d'examiner et d'analyser ces germes avant qu'ils éclosent, afin de séparer l'ivraie du bon grain, et d'aider à la fécondation de la pure semence. C'est en cela que, faute de prêtres intelligents et sincères, nous sommes tous prêtres et devons exercer un ministère humble et zélé, chacun dans la mesure de nos forces et dans l'étendue de nos attributions. Ne vous découragez donc pas, Marcie, et ne déplorez plus ni votre isolement ni votre inaction. Pour quiconque sent vivre en son cœur le principe de la fraternité humaine, il

y a des devoirs à accomplir, des conseils à donner ; et pour nous tous qui sommes les créatures de Dieu, il y a des droits à ressaisir, un libre examen à exercer.

Puisque Dieu a placé notre vie entre une foi éteinte et une foi à venir, puisque le prêtre qui tenait sur ses genoux le livre de la destinée humaine n'a pas voulu tourner le feuillet et nous lire la seconde parole du Seigneur, Marcie, il est temps de pourvoir à nos pensées et à nos actions. Ce qui a péri avait sa raison de périr, n'allons donc pas nous lamenter. S'il est encore des âmes croyantes, laissons-les s'endormir, pâles fleurs, parmi l'herbe des ruines ; mais l'homme ne vit et ne marche qu'avec une idée, un désir, un but. Quand les oracles se taisent, l'homme s'interroge lui-même et frappe aux portes de la vie éternelle. Dans un passé, aujourd'hui poussière, ronce et ortie des tombeaux, cherchons si la mort a pu vivre, si la destruction a pu durer. Évidemment non. Ce qui a duré, c'est le devoir et le dévouement que le Christ a divinisés ; le bien, le bon, le beau, n'attendent pas pour éclore un soleil qui ne s'est pas levé. Ce bien, son but et son idéal ne sauraient changer à chaque pas que fait l'humanité ; autrement où irait-elle éternellement, si ce n'est vers un leurre éternel ? Tenons-nous-en à cette loi des siècles, si bien résumée par le christianisme, car elle a duré et elle durera. Ne refaisons pas nos vies d'après un type inconnu encore à créer, si nous voulons trou-

ver l'accord tant cherché de la vie sociale et de la tradition divine. Par la vertu, nous arriverons à la vérité; nous voulons vivre, nous devons vivre ; or la vie, pour la famille humaine, c'est la foi, c'est la charité. Or cette vie ne peut se réaliser qu'à la condition d'une règle chez l'individu, d'une préparation sérieuse à la bonté, au sacrifice. Du jour où nous aimerons, nous serons religieux et Dieu nous visitera.

Marcie, il est une heure dans la nuit que vous devez connaître, vous qui avez veillé au chevet des malades ou sur votre prie-Dieu, à gémir, à invoquer l'espérance : c'est l'heure qui précède le lever du jour; alors tout est froid, tout est triste; les songes sont sinistres et les mourants ferment leurs paupières. Alors j'ai perdu les plus chers d'entre les miens, et la mort est venue dans mon sein comme un désir. Cette heure, Marcie, vient de sonner pour nous; nous avons veillé, nous avons pleuré, nous avons souffert, nous avons douté ; mais vous, Marcie, vous êtes plus jeune; levez-vous donc et regardez : le matin descend déjà sur vous à travers les pampres et les giroflées de votre fenêtre. Votre lampe solitaire lutte et pâlit; le soleil va se lever, son rayon court et tremble sur les cimes mouvantes des forêts; la terre, sentant ses entrailles se féconder, s'étonne et s'émeut comme une jeune mère, quand, pour la première fois, dans son sein, l'enfant a tressailli.

V

Chère Marcie, je suis profondément touché de la déférence que vous accordez à mon avis, et je serais aujourd'hui plein d'orgueil, s'il y avait pour vous dans mon cœur place à un autre sentiment que l'affection. Il faut qu'en cherchant de bonne foi quelle était pour vous la meilleure destinée, j'aie rencontré juste en quelque point, car votre réponse est remplie d'une confiance qui m'honore et d'une émotion qui me pénètre. Que tout l'honneur en revienne à la vérité dont la puissance se manifeste quelquefois par les organes les plus indignes !

Mais vous allez plus loin que je ne voudrais; en plus d'un endroit vous avez mal saisi le sens de mes paroles (la faute en est à mon insuffisance), ou bien votre esprit ardent et généreux s'est élancé au delà de ma pensée, et la faute en est encore à moi, car j'aurais dû prévoir qu'avec une âme comme la vôtre, il y aurait excès de force dans l'enthousiasme, comme il y avait un excès de sensibilité dans la douleur.

Non, mon amie, jamais ma pensée n'a été de vous amener à un renoncement éternel, et si je n'espérais obtenir encore un peu de votre confiance, je serais effrayé de voir éclore en vous ce dessein extrême.

Mais vous y réfléchirez et vous ne prononcerez pas un vœu téméraire, insensé, dans la position où vous êtes.

Je ne m'attribue pas tout l'honneur ni tout le danger de ce que vous appelez si gracieusement, Marcie, votre conversion. Je pense que, le hasard vous ayant conduite au couvent des Bénédictins de X..., le tableau si poétiquement tracé par vous de cette vie monastique vous a frappée plus encore que mes amicales démonstrations. Cette vie est belle en effet pour un artiste, et je conçois que vous ayez été sensible à tout ce charme mis en relief peut-être avec quelque habileté naïve pour vous séduire et vous attirer. Mais remarquez à quelles conditions cette vie est possible. Remarquez quelle faible déviation à l'orthodoxie peut la rendre tout à coup odieuse et impraticable.

Depuis longtemps vous avez dépouillé ce vêtement des religions qu'on appelle le culte; je ne vous ai jamais rien enseigné ni rien conseillé à cet égard. Vous ne m'avez jamais consulté et vous avez tranché librement la question, élaguant de vos croyances tout ce qui n'avait plus de pouvoir sur vous. Si j'ai essayé dernièrement d'exhumer de votre cœur tout ce que vous aviez sauvé et enseveli des débris du vieil édifice, et de le rattacher aux hardies conceptions de l'édifice nouveau, c'est avec la certitude que je ne pouvais rien vous ôter ni rien vous donner;

vous êtes ce que vous vous êtes faite vous-même, selon les conseils de votre sagesse ou les nécessités de votre destinée. Que feriez-vous donc dans un couvent avec cette liberté d'examen et ce droit d'interprétation auxquels vous ne sauriez certainement plus renoncer? Vous savez bien que la fidélité au serment ne tient pas tant à la force personnelle de l'homme qu'à la sainteté du serment en lui-même. Le jour où un vœu réputé nécessaire et sacré tombe dans le domaine de l'examen, s'il lui arrive d'être regardé comme inutile et vain, la conscience fait bien vite bon marché des formules et des solennités de l'engagement; si le vœu est injuste ou impossible, elle sait que Dieu l'a repoussé et qu'il n'a point été enregistré dans les archives célestes; s'il n'est que puérilement orgueilleux, s'il ne produit qu'une vertu de luxe, une superfluité de sagesse, on se flatte que Dieu pardonne la rupture et consent à l'effacer du livre divin; en un mot, pour garder un tel vœu, il faut croire aveuglément et s'incliner devant les mystères du dogme, ou bien il faut s'être formulé un dogme personnel tellement éclairé, tellement épuré, tellement acceptable, qu'on ne craigne plus d'avoir à y revenir et à le renverser pour le premier perfectionnement venu. Or vous n'êtes, Marcie, ni dans le premier ni dans le second cas. Votre catholicisme est tombé dans les ténèbres du doute. Votre christianisme est à son aurore de foi et

de certitude. Vous cherchez la lumière et l'enseignement, vous ne les trouverez point chez moi. Mais si vous les cherchez au couvent, vous les y trouverez encore moins, car on abaissera sur votre visage un voile épais, et l'on vous dira que ce voile doit fermer à jamais les yeux de votre corps au spectacle des passions humaines, et ceux de votre intelligence à l'esprit de la lettre sacrée. Vous le promettriez en vain, l'intelligence transplantée sur certaines hauteurs ne peut plus redescendre. Quoique les cimes soient perdues dans les nuages, elle les préférera désormais au séjour de la terre. Elle se précipiterait en vain, tête baissée, dans de muets abîmes, elle en ressortirait bientôt ou ébranlerait son refuge dans les convulsions terribles de son agonie.

Enfin vous le savez, vous le déclarez vous-même, vous ne pouvez rentrer sous cette loi du passé. Votre désir d'être religieuse s'exprime comme un regret, parce que vous sentez qu'il faudrait porter dans le cloître une âme aveugle et soumise; mais ce que vous semblez vous proposer, ce vœu d'abstinence que vous êtes tentée violemment, dites-vous, de prononcer dans le secret de votre cœur, afin de mettre entre les vaines espérances et vous une barrière insurmontable, me paraît un remède pire que la mort.

D'abord je vois dans votre avenir beaucoup de fondement à réaliser ces espérances de mariage et

de maternité que je n'appellerai pas vaines, car elles sont justes et saintes, et Dieu sans doute les exaucera. Ensuite je sais que, s'il ne le fait pas, il vous en dédommagera magnifiquement; car la vertu trouve sa récompense en elle-même et en Dieu, qui sont une seule et même essence divine. Il vous fera entrer dans une voie de perfection que vous devez attendre et accepter, et non provoquer par l'impatience. Vous connaîtrez alors ces joies suprêmes de la sagesse victorieuse, *ces mâles voluptés de l'abstinence* dont parle un grand écrivain moderne. Cette quiétude de l'âme, cette force du sentiment et de l'intelligence dans la vie ascétique, sont à coup sûr la condition la plus noble et la plus précieuse que l'esprit humain puisse attendre. Mais c'est une destinée d'exception, une sorte de prêtrise libre et sublime que Dieu consacre dans le mystère, en versant sur certaines têtes d'élite tous les parfums de son amour, tous les bienfaits de son adoption. Mais où seront ceux qui oseront prétendre à cette intimité avec la perfection céleste, à cette fusion avec l'infini, sans avoir mérité de telles faveurs par de rudes combats, par de longues souffrances? Quel esprit audacieux s'imaginera qu'il suffit d'entrer dans le temple et de soulever le voile du sanctuaire pour embrasser la divinité! Il faut passer bien des jours et bien des nuits à genoux sur les marches du parvis, il faut avoir affronté bien des soleils dévorants, essuyé bien

des pluies glacées, avoir été battu par l'orage, courbé jusqu'à terre par le vent, ou bien il faut n'avoir pas eu un instant de faiblesse, une heure de langueur et de doute dans sa vie ; il faut n'avoir rien commis ou tout expié, pour oser se présenter à la communion intime de la haute sagesse et de la haute piété. Si telle est votre ambition, Marcie, songez que c'est une ambition subite, ardente, audacieuse, et qu'à votre point de vue religieux et philosophique il n'est peut-être donné aujourd'hui à dix personnes de réaliser. Ces épreuves terribles que les prêtres de Memphis faisaient subir à leurs adeptes avant de leur révéler les mystères sacrés sont une image de la persévérance et de l'humilité qui devraient préluder à de telles initiations.

D'ailleurs il faudrait savoir si de semblables résolutions sont possibles à soutenir sans le concours des circonstances extérieures, sans une règle, sans une volontaire captivité, sans l'appareil des monastères, sans la consécration du vœu formulé, sans l'appui, l'aide et la force toujours éveillée d'une autorité matérielle solidaire envers le monde. L'Église catholique a jugé ces contraintes domestiques et sociales nécessaires à l'observation des vœux, et, voulant admettre tous ses lévites à l'état sublime de virginité, elle a dû procéder par tous les moyens pour éviter le scandale des chutes ou pour cacher le désespoir des regrets.

Il ne m'appartient pas d'examiner une question aussi grave que serait celle de la nécessité de ce vœu chez le prêtre. Pour ma part, j'y ai toujours cru, même dans les plus superbes jours d'examen et de doute; mais, outre que je n'oserais rien trancher à cet égard, il n'importe aucunement à notre sujet. Vous voulez disposer de votre sort par un vœu séculier, en dehors d'une religion formulée. Je crois que la chose n'est ni utile ni possible. Permettez-moi d'ailleurs de vous dire, Marcie, que ces volontés extrêmes, ces aveugles élans vers un but auquel il ne faudrait songer qu'en frissonnant, ne sont pas la marque certaine d'une véritable guérison. Ce sont des rayons de soleil vers la fin de l'orage, des fleurs épanouies aux approches du printemps. Mais il y aura encore des bourrasques terribles, il y aura de sombres nuits d'hiver. Tenez-vous en garde contre ces réactions, vous ne les éviterez pas; sachez les supporter sans désespoir de voir renaître le calme et recommencer l'été. Combien ne seriez-vous pas troublée et épouvantée si de nouvelles crises survenaient après un serment où votre conscience et votre raison se trouveraient engagées au delà de vos forces! Ne jurez pas, Marcie, ne jurez pas! Le destin peut sourire et la vie venir comme une coupe de miel s'offrir à vos lèvres pures. Aliéner la liberté de répondre aux secrets desseins d'une Providence dont vous n'avez pas le droit de douter, ce serait presque

un crime. Je ne vous ai cité l'exemple d'Arpalice que pour vous montrer quelles douceurs peut offrir le célibat quand on a de fortes raisons pour s'y dévouer ; mais ces raisons n'existent pas pour vous, et vous n'avez pas conservé la foi naïve qui anima cette jeune fille : vos principes doivent vous suggérer des dessins moins romanesques, mais plus réfléchis. De toutes les résolutions, la plus héroïque est justement celle que vous avez à suivre. Il s'agit d'*attendre*, et c'est en effet ce que l'homme supporte le plus difficilement dans toutes les positions. Agir contre sa souffrance ne demande que de l'énergie ; la subir quand on ne peut agir contre elle, c'est le fait de la force. Il est aisé dans un jour d'enthousiasme de disposer de soi et de sacrifier un avenir qui se présente sous la forme d'un rêve. Mais gouverner ses passions et ses volontés, jour par jour, heure par heure, recommencer chaque matin un ouvrage menacé et troublé chaque jour, reprendre au réveil une chaîne pesante, s'endormir tous les soirs en rattachant les anneaux de cette chaîne sans cesse brisée, ne se haïr et ne s'enorgueillir jamais, prendre patience avec soi-même, tendre le dos aux coups de la tempête en ne désespérant jamais de toucher le port, c'est là une grande tâche, et ne croyez pas que vous pussiez la supporter si on vous ôtait le désir d'un état plus doux. Vous tomberiez dans une inertie dont la nature a horreur et contre laquelle elle pro-

teste en retournant au néant. Si vous n'aviez pas cette espérance parfois amère et irritante, votre souffrance ne se sentirait pas ennoblie. Allez, la souffrance est bonne, la douleur est sainte quand on sait les accepter comme des épreuves venant d'en haut. Il est également coupable d'en provoquer et d'en éviter les atteintes. Le destin n'est impitoyable qu'à ceux qui entrent en révolte contre lui.

Et après tout, soyez de bonne foi. Cet état de l'âme où la douceur de l'espoir et le stoïcisme de l'abnégation tiennent la balance égale n'est pas dépourvu de joies secrètes et de mystérieux triomphes. Il y a de chastes rêves où l'objet des regrets et des désirs apparaît sous des formes angéliques, plus beau mille fois qu'il ne le fut ou qu'il ne le sera dans la vie réelle. Il y a des mouvements de fierté légitime où le témoignage d'une conscience pure nous défend et nous venge de la vaine compassion d'un monde insensé. Il y a surtout des heures d'effusion où l'âme, victorieuse de ses épreuves, croit sentir le regard de Dieu se poser doucement sur elle et l'inonder d'une chaleur vivifiante. Ces lueurs sont fugitives; elles traversent rarement nos ténèbres. Telle est la volonté du ciel. Nul homme ne voudrait vivre et souffrir avec ses semblables s'il lui suffisait de se retirer du bruit et de se mettre à genoux pour recevoir l'ineffable rosée de l'amour. Mais à ceux qui acceptent la vie d'ici-bas telle qu'elle est im-

posée, à ceux qui boivent humblement un calice inévitable, Dieu se manifeste assez souvent et assez sensiblement pour que l'âme attristée se ranime, tressaille, s'attendrisse et continue sa route sur le dur sentier en se disant que Dieu la regarde et ne la laissera pas périr.

O mon Dieu, ô lumière, ô sagesse, ô amour! quand ton esprit passe, quelles sont ces larmes inattendues que le parfum d'un lis ou le chant d'un insecte attirent sur nos paupières desséchées? Après nos nuits d'angoisse, quand la sagesse humaine, lasse d'arguments sans conviction et de conseils sans puissance, tombe vaincue et brisée sous le poids de nos douleurs, quel est ce frisson inconnu qui parcourt nos veines et ce réveil de la confiance qui lève impérieusement nos bras vers toi, comme si nous avions senti ton souffle agiter l'univers? Pourquoi le vent qui froisse les roseaux et courbe les saules emporte-t-il notre angoisse comme une feuille sèche qui se perd dans l'espace? Quel pouvoir la brise du crépuscule a-t-elle sur mon esprit et sur mes sens? Pourquoi cette étoile qui va s'éteindre jette-t-elle tout à coup un éclat si vif que mon espoir s'envole vers elle et me fait bondir d'une joie insensée? Qu'y a-t-il de commun entre ce soleil perdu dans les abîmes de l'infini et moi, atome indiscernable, rampant à la surface d'un monde roulant dans les ténèbres? O étoile, me verrais-tu, me connaîtrais-tu,

m'aimerais-tu? ô vent du matin, est-ce à moi que tu parles? O mes yeux, quelle main invisible a rouvert vos sources taries? O mes bras, quels fantômes avez-vous cru embrasser en vous dressant tout à coup vers le ciel?...

O Marcie! certains élans de l'âme, rapides comme l'éclair et vagues comme l'aube, suffisent à calmer ces lentes douleurs qui nous rongent, à faire crouler cette montagne de plaintes et d'ennuis si péniblement entassée durant nos lâches révoltes. Nous ne voyons pas d'où découle le baume, nous ne pouvons conserver la manne divine au delà du temps nécessaire pour ranimer nos forces et nous empêcher de mourir; mais elle tombe chaque jour dans le désert; et, quand nous doutons de la main qui la verse, c'est quand nous avons négligé de l'invoquer, c'est quand nous avons oublié de purifier le vase que le Seigneur a commandé de tenir toujours prêt à recevoir ses dons.

Marcie, ne promettez pas, demandez; ne refusez pas, acceptez; ne doutez pas, priez.

VI

Les femmes, dites-vous, ne sont pas philosophes et ne peuvent pas l'être. Si vous ramenez le mot de

philosophie à son sens primitif, amour de la sagesse, je crois que vous pouvez, que vous devez cultiver la philosophie. Je sais qu'aujourd'hui on donne le titre de philosophes aux hommes les moins voués à la pratique de la force et de la vertu. Il suffit qu'on ait étudié ou professé la science des sages, ou seulement qu'on ait rêvé quelque système de législation fantastique, pour être gratifié du titre que portèrent Aristote et Socrate. Mais l'œuvre de la philosophie est ouverte à vos regards, et vous pouvez y puiser tous les secours dont votre âme a besoin. C'est une œuvre immense, éternelle; une sorte d'encyclopédie de l'intelligence commencée avec le monde, et à laquelle le progrès de chaque siècle, résumé par la parole ou l'action de ses grands hommes, vient apporter son tribut de matériaux. Ce travail ne finira qu'avec la race humaine, et il faudrait nier la raison et la vérité, avant de prouver que cette seule vraie richesse, ce seul légitime héritage de l'humanité n'est accessible qu'à certains élus. Chaque âge, chaque sexe, chaque position sociale y doit trouver un aliment proportionné à ses forces et à ses besoins. On enseigne la philosophie aux jeunes garçons; on devrait nécessairement l'enseigner aux jeunes filles.

Je sais que certains préjugés refusent aux femmes le don d'une volonté susceptible d'être éclairée, l'exercice d'une persévérance raisonnée. Beaucoup

d'hommes aujourd'hui font profession d'affirmer physiologiquement et philosophiquement que la créature mâle est d'une essence supérieure à celle de la créature femelle. Cette préoccupation me semble assez triste, et si j'étais femme je me résignerais difficilement à devenir la compagne ou seulement l'amie d'un homme qui s'intitulerait mon Dieu ; car au-dessus de la nature humaine je ne conçois que la nature divine ; et comme cette divinité terrestre serait difficile à justifier dans ses écarts et dans ses erreurs, je craindrais fort de voir bientôt la douce obéissance, naturellement inspirée par l'être qu'on aime le mieux, se changer en la haine instinctive qu'inspire celui qu'on redoute le plus. C'est un étrange abus de la liberté philosophique de s'aventurer dans des discussions qui ne vont à rien moins qu'à détruire le lien social dans le fond des cœurs, et ce qu'il y a de plus étrange encore, c'est que ce sont les partisans fanatiques du mariage qui se servent de l'argument le plus propre à rendre le mariage odieux et impossible. Réciproquement l'erreur affreuse de la promiscuité est soutenue par les hommes qui défendent l'égalité de nature chez la femme. De sorte que deux vérités incontestables, l'égalité des sexes et la sainteté de leur union légale, sont compromises de part et d'autre par leurs propres champions. Les aphorismes maladroits de la supériorité masculine n'ont pris cette âcreté, je vous

l'ai dit, qu'à cause des prétentions excessives de l'indépendance féminine.

L'égalité, je vous le disais précédemment, n'est pas la similitude. Un mérite égal ne fait pas qu'on soit propre aux mêmes emplois, et, pour nier la supériorité de l'homme, il eût suffi de lui confier les attributions domestiques de la femme. Pour nier l'*identité* des facultés de la femme avec celles de l'homme, il suffirait de même de lui confier les fonctions publiques viriles; mais si la femme n'est pas destinée à sortir de la vie privée, ce n'est pas à dire qu'elle n'ait pas la même dose et la même excellence de facultés applicables à la vie qui lui est assignée. Dieu serait injuste s'il eût forcé la moitié du genre humain à rester associée éternellement à une moitié indigne d'elle; autant vaudrait l'avoir accouplée à quelque race d'animaux imparfaits. A ce point de vue il ne manquerait plus aux conceptions systématiques de l'homme que de rêver pour suprême degré de perfection l'anéantissement complet de la race femelle et de retourner à l'état d'androgyne.

Eh quoi! la femme aurait les mêmes passions, les mêmes besoins que l'homme, elle serait soumise aux mêmes lois physiques, et elle n'aurait pas l'intelligence nécessaire à la répression et à la direction de ses instincts? On lui assignerait des devoirs aussi difficiles qu'à l'homme, on la soumettrait à des lois morales et sociales aussi sévères, et elle n'aurait pas un

libre arbitre aussi entier, une raison aussi lucide pour s'y former ! Dieu et les hommes seraient ici en cause. Ils auraient commis un crime, car ils auraient placé et toléré sur la terre une race dont l'existence réelle et complète serait impossible. Si la femme est inférieure à l'homme, qu'on tranche donc tous ses liens, qu'on ne lui impose plus ni amour fidèle ni maternité légitime, qu'on détruise même pour elle les lois relatives à la sûreté de la vie et de la propriété, qu'on lui fasse la guerre sans autre forme de procès. Des lois dont elle n'aurait pas la faculté d'apprécier le but et l'esprit aussi bien que ceux qui les créent seraient des lois absurdes, et il n'y aurait pas de raison pour ne pas soumettre les animaux domestiques à la législation humaine.

Non, Marcie, loin de moi, loin de vous cette pensée que vous n'êtes pas apte à concevoir et à pratiquer la plus haute sagesse que les hommes aient pratiquée ou conçue. La précipitation de vos desseins, l'ardeur de vos pensées inquiètes ne prouvent rien sinon que vous avez une âme forte et que vous n'avez pas encore trouvé la nourriture qu'elle réclame. Cherchez-la dans les livres sérieux. Appliquez-vous à les comprendre, et si vous sentez quelquefois vos facultés rebelles, sachez bien qu'elles sont ainsi par inexpérience et non par impuissance. Les femmes reçoivent une déplorable éducation ; et c'est là le grand crime des hommes envers elles. Ils

ont porté l'abus partout, accaparant les avantages des institutions les plus sacrées. Ils ont spéculé jusque sur les sentiments les plus naïfs et les plus légitimes. Ils ont réussi à consommer cet esclavage et cet abrutissement de la femme, qu'ils disent être aujourd'hui d'institution divine et de législation éternelle. Gouverner est plus difficile qu'obéir. Pour être le chef respectable d'une famille, le maître *aimé* et *accepté* d'une femme, il faut une force morale individuelle, les lois sont impuissantes. Le sentiment du devoir, seul frein de la femme patiente, l'élève tout à coup au-dessus de son oppresseur. La famille, témoin équitable et juge désintéressé, porte son jugement et son respect exclusivement sur celui des époux qui se montre le plus sage et le plus attaché à la vertu. La haine du despote s'en accroît, et souvent la loi est forcée d'intervenir pour soustraire à ses fureurs une victime épuisée.

Pour autoriser cet oubli des devoirs et pour empêcher la femme d'accaparer par sa vertu l'ascendant moral sur la famille et sur la *maison,* l'homme a dû trouver un moyen de détruire en elle le sentiment de la force morale, afin de régner sur elle par le seul fait de la force brutale; il fallait étouffer son intelligence ou la laisser inculte. C'est le parti qui a été pris. Le seul secours moral laissé à la femme fut la religion, et l'homme, s'affranchissant de ses devoirs civils et religieux, trouva bien que la femme

gardât le précepte chrétien de souffrir et se taire.

Le préjugé qui interdit aux femmes les occupations sérieuses de l'esprit est d'assez fraîche date. L'antiquité et le moyen âge ne nous offrent guère, que je sache, d'exemples d'aversion et de systèmes d'invectives contre celles qui s'adonnent aux sciences et aux arts. Au moyen âge et à la Renaissance, plusieurs femmes d'un rang distingué marquent dans les lettres. La poésie en compte plusieurs. Les princesses sont souvent versées dans les langues anciennes, et il y a un remarquable contraste entre les ténèbres épaisses où demeure le sexe et les vives lumières dont les femmes de haute condition cherchent à s'éclairer. Ces honorables exceptions n'excitent aucune haine chez les contemporains, et sont au contraire mentionnées par les écrivains de leur siècle sur un pied d'égalité qui serait à tort ou à raison fort contesté dans les mœurs littéraires d'aujourd'hui. Les chefs de famille avaient-ils autrefois plus de gravité et de justice? La foi religieuse leur inspirait-elle des sentiments plus doux et plus nobles envers leurs épouses? Je le pense; la loi de l'Église fondée sur les impérieux préceptes de saint Paul n'a jamais été réclamée par les maris avec plus d'âpreté que depuis la transgression de toutes les autres lois de l'Église et l'oubli de tous les autres préceptes des apôtres. Quelque éloigné qu'on fût déjà, il y a cinq cents ans, de l'esprit du christianisme, l'esprit public issu et

formé de cette philosophie chrétienne commandait aux hommes l'accomplissement de leurs devoirs domestiques. Le mari est aisément absolu lorsqu'il est juste et bon. La femme obéit instinctivement à ce qu'elle aime : esclave tendre et infatigable de ses enfants au berceau, comment ne serait-elle pas soumise volontairement à des conseils sages et affectueux? Il est certain que le lien de la famille a été en se relâchant avec les époques de brillante corruption, et le dix-huitième siècle a porté une atteinte mortelle à la dignité du lien conjugal.

La principale raison de ce fait est l'énervement du caractère viril déjà préparé sous les règnes précédents, et consommé sous le long et paisible règne de Louis XV. Jusque-là le système de guerres continuelles qui opposait des obstacles matériels au développement de l'esprit humain, a tenu la généralité des deux sexes dans une ignorance à peu près égale. La marche de la science et de la philosophie n'est pas suspendue, mais quelques élus seulement peuvent s'arracher aux préoccupations politiques, s'isoler et cultiver le champ sublime sur des hauteurs inaccessibles à la foule. Les agitations sociales, ici les croisades, plus loin les guerres de schisme, emportent l'homme loin de ses pénates, et laissent à la tête de la famille la femme investie d'une autorité non contestée; si ses attributions sont considérables, si son rôle est important dans la société, l'instruction

qu'elle peut avoir acquise est d'un avantage réel pour la fortune et la dignité de son époux.

Bruyamment occupé au dehors, il aime dans ses heures de loisir et de calme à trouver ses affaires bien gouvernées et ses enfants bien élevés. Le pauvre voit régner sous son humble toit l'économie, sa seule richesse, et sourit au gouvernement humble et laborieux de sa compagne. Ainsi, là où la femme remplit ses vrais devoirs, l'homme, loin d'y apporter obstacle et de se livrer à cette basse jalousie d'autorité domestique qu'engendre l'oisiveté, applaudit aux travaux de son associée, ministre solidaire de ses véritables intérêts.

Mais la guerre est suspendue. La tolérance étouffe heureusement les guerres de religion. La lumière se répand sur les masses. Le despotisme à son déclin jette une dernière clarté sur le monde étonné de se sentir si enchaîné et si libre à la fois. La fermentation des esprits apporte dans les idées un désordre effrayant. L'impunité du vice entraîne ceux-ci, le progrès de la raison attire ceux-là. Chacun obéit à ses instincts et à ses sympathies, car jusque-là il a fallu étouffer instincts et sympathies pour défendre l'existence matérielle que l'industrie commence à affranchir des luttes sociales. Une crise providentielle, terrible et magnifique va entraîner l'humanité dans une nouvelle phase de vie. Les croyances religieuses cherchent à se dégager de leurs langes, le sentiment

de l'indépendance bouillonne dans toutes les veines, le règne de la vérité s'annonce à l'horizon. Mais dans l'empressement, la société, arrachée à son repos et à ses songes de ténèbres, se précipite dans des voies encore sombres, et son salut se prépare au sein d'une déplorable confusion. La lutte du passé et de l'avenir s'engage sur tous les points. L'homme ne doit conquérir son domaine qu'au prix de son sang et de ses sueurs. Les institutions sont ébranlées, les mœurs se corrompent odieusement. Le volcan verse par ses mille cratères la fange immonde et la lave brûlante qui vont labourer la terre et féconder son sein glacé. Combien d'années de crimes et d'héroïsme, d'abjection et de grandeur, jointes aux années déjà écoulées, depuis que le volcan est en fusion, faudrait-il encore subir avant d'atteindre au résultat de tant de fatigues et d'efforts? Nous ne le savons pas, mais nous voyons que l'œuvre marche et que rien ne l'entrave. Espérons.

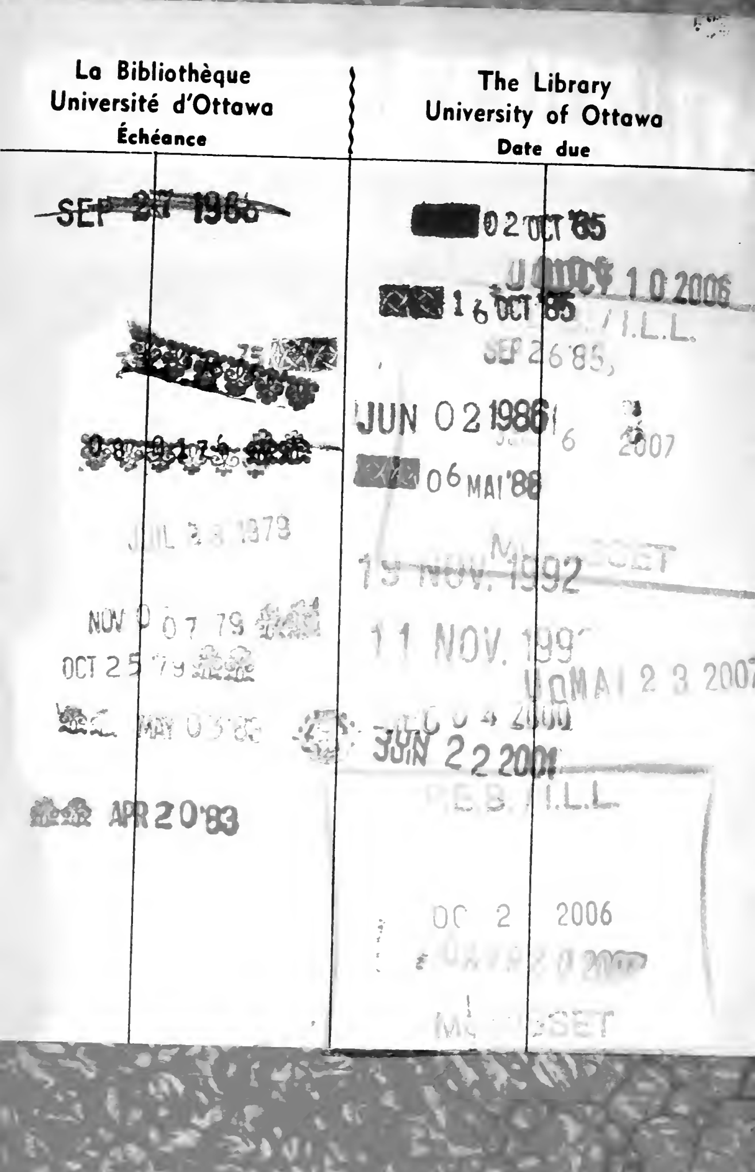
FIN

TABLE

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7.



PARIS. — J. CLAYE IMPRIMEUR, 7, RUE SAINT-BENOIT. — [365]


La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance
The Library
University of Ottawa
Date due
SEP 27 1966
02 OCT '85
16 OCT '85
SEP 26 '85
JUN 02 1986
06 MAI '88
JUL 23 1979
19 NOV. 1992
NOV 07 79
11 NOV. 199
OCT 25 '79
MAI 23 2007
JUIN 22 2001
APR 20 '83
OC 2 2006


a39003 003292389b

